

Pierre Petitjoseph

Les danses de la dissidence

Triptyque intime



L'éphémère

Pierre Petitjoseph

Dernier tango à Orléans

Récit intime

Opus V



L'éphémère

Je sors de mon chapeau bas. Se donner la mort pour ne plus avoir à vous supporter, c'est mourir en conscience. Cela a plus de classe que de se suicider à cause d'un gène mal fabriqué. Certes, le résultat est le même. Mais tout de même, compte la raison. Mais bon, je suis encore présent. C'est ma capacité d'endurance. Elle est aussi étendue que l'océan pacifique. Je tiendrai la barre de mon embarcation presque vide. Pour jouir encore du spectacle vivant. J'adore les beaux tableaux et toutes les tares humaines.

Et moi qui suis tout autant piqué, cinglé, toqué, je m'aime. Je viens d'entendre un toc-toc à la porte. C'est qui ? Pardon, qui est-ce ? Peut-être un vendeur d'encyclopédies ? A moins d'un voisin belligérant armé jusqu'aux dents ? C'est la guerre du Proche-Orient dans la résidence. Il y a d'un côté les Tenardiens, de l'autre les Bidochons et les Deschiens. Entre, un camp retranché de Portos. Au milieu, la bande des mêmes qui jouent et qui bientôt ressembleront à leurs parents. Triste recommencement. Sans oublier les Pédales du fond. Et moi, et nous ? Des Bourges pédants et révérencieux. De coalitions en trahisures, le monde s'épuise. La guerre s'installe dans les microcosmes.

Sous la tonnelle recouverte de roses, j'ondule. Elle est là, la brune. Dans le jardin de mon Eden, elle apparaît. Sortie de je ne sais où. Comment est-il possible de paraître ? Alors que la seconde d'avant, il n'y avait rien. Pourquoi quelque chose, pourquoi quelqu'un ? Je vous le demande. Puisque tu es là et que je le suis aussi, que pourrions-nous faire ? Le temps du désir nous donne des ailes. Désir ? Etrange constante. Je tombe au centre de ta gravité. Me voici irrésistiblement attiré par ta chair radioactive. C'est de la physique élémentaire, fondamentale. Deux corps plongés dans l'espace-temps finiront toujours par se captiver, se charmer et s'attacher. Peintre, sortez vos pinceaux et fixez sur la toile des corps imbriqués formant une sphère terrestre. Une boule d'une seule chair tournant sur elle-même et autour du soleil. Portons-nous le souvenir d'une unité première ? Des millions d'années plus tard, j'imagine la méga partouze de sept milliards d'individus. Tout se mélange dans ma tête. Revoilà la brune qui s'insinue dans mon esprit. Eve, ô mon Eve, une rivière nous sépare. Il faudrait que je puisse te joindre. Donne-moi tes coordonnées contemporaines. Tu as sûrement un portable, un ordinateur, un tam-tam ? Je kiffe ton piercing dans le pif, ton tatouage ésotérique à la sortie de ton Euphrate et ton string en dentelle tout près de ton Tigre. Ta présence a cela de divin. Sous la tonnelle gronde le tonnerre de la colère divine. Et l'éclair de l'orage scinde le ciel en deux. La brune et moi.

Expert en délires. Pas mal comme titre de noblesse. Ma gloire éphémère. Voici un mérite qui vaut la peine d'être vécu. Je n'irai pas jusqu'à me verser un salaire. Il ne faut pas, non, il ne faut pas choquer les vrais méritants. Prout ! Raconter n'importe quoi ne vaut rien. Zip la boum ! Monsieur, enfin ! Vous n'êtes pas sérieux ! Il faut dire zop la boum. Ah bon ? Faut-il ou ne faut-il pas ? Comment je sais moi ? Monsieur, enfin ! Faut dire fonctionnel, transverse, hiérarchie comme tout le monde. Pas truc, machin, bidule chouette. Ah bon ? Mais qu'est-ce que je vais devenir alors ? Un rebut de la société, une vieille chaussette peu recommandable ? Si tel est votre destin, il faudra bien admettre que vous l'aurez un peu cherché !

J'ai des sens donc je suis. Il y avait longtemps que je n'avais pas composé un petit cogito. Peut-être l'ai-je déjà formulé celui-ci ? Tiens, un autre qui vient de débarquer. Je

me fous de tout donc je suis. C'est somme toute assez nase un cogito. Le genre d'argument énoncé pour faire de l'effet. Est-ce que les roturières tombaient en pâmoison à l'écoute de la sentence ? Quel tombeur ce Descartes ! Un truc de dragueur invétéré. C'est comme de faire du cinéma ou écrire un bouquin, ça impressionne les filles. My name is Joseph, Petitjoseph. Auteur de cogitos sous le manteau. C'est drôle ? Pas comme cela que je vais émoustiller la gueuse langoureuse. Il va falloir que je trouve autre chose pour l'impressionner.

Très fatigué. Mon éreintement me fait pleurer. Pas assez dormi. Pas assez rêvé de vous et de moi, du désir et de vos ventouses sur mon épiderme. Des bouches des jeunes pucelles et des vieux tabous. Des vieilles peaux dans lesquelles on fait les meilleures soupes. Il fait un temps de chiottes. Marre de ces nuages qui s'amoncellent au-dessus de ma tête. Un TGV d'Est passe lentement, des chiens hurlent à la mort des démolisseurs d'âmes, une dame âgée fait du point de croix en silence. Ce sera une demi-lune jaune sur fond bleu. Espérance d'une vie meilleure, d'un ciel plus clément, d'une fin bienheureuse. Il y a une file d'attente là-bas, que je ne connais pas. Des gens qui attendent sur un pont. Les soldats de l'armée des ombres sont de sortie. Les maousses costauds de la fourmière souterraine ont été dépêchés pour une mission très spéciale, classée secret défoncé. Une entreprise de nettoyage ethno-sociale qui doit consacrer la disparition de certains parasites mal civilisés. Paranoïa et théorie des complots au programme de la modernité. A moins que cela soit depuis l'aube du mauvais temps humain. Je rêve du meilleur, je n'imagine pas le pire, je le vois.

Plus un seul petit bout de bromazépan à se mettre sous la dent. Trois semaines sans le moindre quart. Mon angoisse s'est fait la malle. Elle a plié ses petites affaires après quinze ans de bail. Elle a quitté son propriétaire. Bonne mère en moi l'a découragée. Effacée des bus de ma carte mère. J'ai fini par t'avoir ma garce. Bon, sache que tu peux revenir me voir quand tu veux parce qu'il y a des fois, je m'ennuie ferme sans toi. Bizarre les principes d'accoutumance. Je t'ai tant détestée, tu m'as tant habité ma locataire. Cela doit porter un nom cette forme de syndrome. Il faudrait que j'aille demander l'avis d'un spécialiste normalisateur. Mettre des mots pour se rassurer. C'est vrai, avoir un schwannome vestibulaire, c'est plus rassurant qu'une tumeur bénigne. Quitte à être frappé par le sceau des anormalités, autant que cela porte des noms savants. Cela donne l'impression de faire partie de familles d'élus. Il y a les ceux-ci et les ceux-là. Et moi dans ces jeux de mots, je suis quoi psychologiquement ?

Il faut que je me la raconte. Ma soirée d'hier. Mon soir d'été pluvieux. Méorable. Je ne m'appelle pas Victor Schmara, non. Et elle, comment s'appelle-t-elle ? Elle portera pour la circonstance plusieurs prénoms et autant de noms différents. Yvonne ? Enfin une heureuse perspective de surréalité. Le jeu se met en place au premier regard. Le concerto pour deux délires en fa mineur peut commencer. Citant l'auteur, il y a parfois des êtres mystérieux, toujours les mêmes, qui se tiennent en sentinelles à chaque carrefour de nos vies. Et moi d'ajouter. Pourquoi sont-ils là ? Pour nous rappeler la fuite du temps et la peur de vivre ? Les mondanités ordinaires vont un bon train de sénateur. Elles manquent cruellement de frivolités. Rien n'est plus assommant qu'une vanité pompeuse. Donnons-nous rendez-vous toutes les demi-heures. Ainsi pourrions-nous échapper au temps qui passe, au besoin si pressant de se rassurer. Au bout de la nuit, nous oublierons tout sauf

l'essentiel. J'ai trouvé ma sœur spirituelle, mon autre surréal. L'amour physique est-il une voie sans issue ? Ou bien nous ferait-il découvrir ce qui se cache au-delà de nos horizons ? Le temps d'une nuit d'été, la peur de vivre. Le jeu s'intensifie, double je, quatre mains. Les repères conventionnels sautent comme des bouchons de champagne. Il ne faudrait pas céder à la tentation de vouloir y revenir. Sous peine de retomber dans une réalité ridicule et artificielle. Que de vide autour de nous. Tu t'appelles comment déjà ? Anna. Pour toi, je serai un Otto vivant. Nos personnages iconoclastes se succèdent sous la verrière, se dispersent et réapparaissent. Je vois clair, je n'entends pas toujours très bien. Sur les tables supportées par des tréteaux fatigués, se reposent des verres vides et d'autres pleins, des jus de fruits cartonnés et des carafes de vins en cristal. Des globes nous éclairent pendant qu'une bande de quadras entame une musique des seventies. Eva Naissante ressuscite, suscite les plaisirs de l'esprit. Drôle, étrange, je souffre d'amnésies temporaires. Et nos quiproquos volontaires s'entendent à merveille. L'entente est à ce point éphémère. Dessine-moi un mouton avant de partir. Ce sera un jument sauvage et indomptable. Je suis venu te dire que je m'en vais. Et que nos quatre mains qui se touchent n'y pourront rien changer. Moi aussi, j'ai peur de vivre. Moi aussi, je ne fais que constater le temps qui passe. Il faut que nous rentrions chez nous, il est tard. J'ai adoré cette soirée d'anniversaire. A demain peut-être. Un parfum est arrivé jusqu'à mes sens, s'est déposé dans ma mémoire euphorique. Finalement, elle ne portera plus jamais de nom, ni de prénom puisque c'est de la vie dont il s'agit.



Un petit jogging sur le sable de la plage ne peut pas me faire de mal. Surtout après cette nuit passée avec ces gosses de yuppies survoltés. Ces êtres désœuvrés ont des jeux inaccoutumés. Ils n'ont pas le cœur à l'ouvrage bien fait. Sauf lorsqu'il s'agit de placer leur argent. Acheter des actions lucratives devient alors un sport éreintant. C'est qu'ils ont des relations les bougres. Et si je travaillais pour ce restaurant d'un grand hôtel parisien. Non merci. Je préfère ma solitude sur la grève normande. J'y ai croisé de vieilles connaissances. Une charmante bergère et un petit ramoneur de rien du tout. Mais alors de rien du tout. Il y avait aussi la sœur et la cousine de la bergère, accompagnées par une horde de soupirants. C'est l'heure de dîner. Les enfants ! A table bordel ! Combien de fois faut-il que je le répète ? Silence, chut ! Je la sens qui approche. C'est elle. Dans la pénombre d'une salle de restaurant, je ne discerne pas son visage mais je sais que c'est elle. Elle, la femme rêvée, dix mille fois fantasmée. Viens petite femme sur la terrasse. Je sors le premier, je me retourne. Elle est là. Elle est si belle, si radieuse, si paisible. Non ! Tu ne vas pas faire une chose pareille. Noon ! Une détonation vient de résonner dans le ciel pétrifié. Horreur et stupéfaction. Des coulées de sang vermeil s'échappent de sa bouche béante, elle est encore debout. Il est trop tard, viens mourir dans mes bras. Pourquoi as-tu fait cela dans mon rêve ? Chercher du sens à cet acte irréparable.

Deux jours sans la moindre trace de sens. Pourquoi vouloir se supprimer en étant si épanouie ? Je ne comprends pas. J'ai pourtant mobilisé une bande de neurones pour résoudre cette énigme. Ils sont au point mort apparemment. Dommage, je ne peux plus en parler à mon cheval. Il m'aurait été d'une grande aide sur cette affaire. Et dans mes bras qui plus est. Suicide symbolique. Qui quoi meurt vraiment ? Elle, au cours de sa vraie

vie, était l'envie d'aimer, une expression vivante du désir d'entente, une incarnation de la permanence du présent. Elle s'en est allée sur le chemin de la désespérance sentimentale. Elle voulait en finir à une époque, terriblement affectée par l'impossibilité d'aimer et d'être aimée en retour. Elle a connu ce que je sais maintenant. A mon sens, ce n'est pas une raison suffisante pour souhaiter disparaître. Pas entièrement, en tous cas. A chacun de trouver sa forme de résignation. Son con a fini par se promettre un compromis. Prendre un mari par exemple.

Alors comme ça, je me raconte ma propre petite histoire. Pauvre garçon, si seul et si désespéré. Tu t'es trouvé un conteur, un raconteur, un gars bien apparemment. Certes un peu détaché, un peu triste, un peu désolé. Si je pouvais partir maintenant qu'il n'y a plus rien à croire, plus rien à espérer d'une mise en commun. Si seulement je le pouvais. Paris Ouarzazate, Paris Texas, Paris la Mort. Quelque part pour se retirer, pour ne plus percevoir les autres. Voilà pourquoi j'aime les déserts. La probabilité de vous croiser est si minime. Tellement assez de la désincarnation humaine. Tellement assez de ce constat acerbe et sans issue. Il n'y a pas de solution collective.

Est-ce ton moi profond qui me télétransmet cette information récente ? As-tu effacé cette part si sublime de ton être ? Celle qui attendait que les miracles jaillissent de la morne plaine. La résignation est un ressort sournois, une pulsion de vie pervertie. Je suis satisfait d'être le dépositaire de ta petite mort. Triste en même temps. J'aurais tellement souhaité que tu résistes, que tes impulsions sentimentales restent intactes. Alors toi aussi tu es tombée ? L'Amour vient de perdre sur le champ de bataille deux de ces plus fervents défenseurs. Toi et moi. Ce canon de fusil pointé vers ton palais me laisse une impression trouble. Le Rigoleur quant à lui a ajusté son cœur. Pourquoi cette partie du corps ? Et si à travers toi, ce suicide me mettait en scène moi ? Elle, toi comme d'une composante de mon Lego psychique. N'est-ce pas ma voix qu'elle me demande de supprimer ? L'oralité de mon intention ? Je me dois d'échouer à l'oral. Et c'est là, à cet instant crucial que je me réveille. Résurrection langagière. Je parle donc je suis. Ca y est, je viens de comprendre pourquoi je t'ai mise à l'épreuve dans mon rêve. Le flash de la prise m'éclaire brutalement la conscience. Toi et moi avons été condamnés par elle. Afin que par notre bouche conjointe le désir cesse de s'exprimer. Comprends-tu femme que je ne refoulerai plus mon plaisir des mots ? Je serai tout à la fois, argotier famélique, précieux ridicule de la grande époque sans afféterie ni pédantisme. Muse, ô ma muse, que n'ai-je tant associé ta présence à la mienne.

Voilà, voilà. J'arrive. Merci. De rien. Tout le déplaisir était pour moi. Et moi alors ? Alors quoi ? Une récrimination de dernière minute ? Non, désolé. J'ai cru, je croyais. Qui l'eut cru ? Bien cuit pour moi. Je n'aime pas quand c'est trop saignant. Disons à point nommé, je préfère ça. Tu tombes plutôt bien, moi aussi. Tu as remarqué ? Non, quoi ? Tu as un fil dans l'oreille. Moi, je l'ai à la patte. Qui parle ? Des moi, que des moi. A toi la prochaine sentence. Après toi, je n'en ferai rien. Un père passe par la tête. Pas mal du tout. A moi maintenant. Une mère toujours en ressort. Bien ! Faut-il devenir lacaniste ? Tu ne te trompes pas d'adjectif là ? Pas grave. Vas-tu chercher le sens derrière les mots le chiot ? Tu es le fils du clébard. Fils avant d'être père. Un papa qui savait repasser ses chemises. Un peu plus que la moitié d'un raté. Hé ! Ho ! Ha ! Ce n'est pas un peu fini ? Farandole effrénée d'approximations de sens et de termes erronés. Sans queue, je

m'entête. Voici un destin de drôle. Plus c'est court, plus c'est bon. Les histoires les plus courtes sont les moins longues et les plus longues sont les moins marrantes. Je peux toujours me consoler. Je suis un petit auteur littéraire de rien du tout. Mais alors de rien du tout.

Soixante-neuf pages. 6 et 9. L'un a la tête en l'air, l'autre la tête vers le bas. Quitte à m'installer dans la tristesse, laquelle choisir ? La tristesse du ciel ou la tristesse de la terre ? Ce soir, j'ai le blues du jazzman qui souffle désespérément dans l'entrée de son instrument à vent. C'est une trompette de la mort dans l'âme. Au fait, sais-tu où tu veux en venir ? Nulle part puisqu'il n'y a pas de solutions. Je continue mon délestage solitaire.

Orléans ? Je n'y suis pas encore. Reste quatre jours avant de foutre le camp de ma banlieue. Je vais enfin réintégrer une vraie ville. Je ne suis pas mécontent de quitter certains cutéreux du Val de Marne. Fini les fortes concentrations de bourrins. Sois consacrée la vie lumineuse des civilisés éclairés. Je ne verrai plus jamais Bob l'indescriptible et sa femme aubergine. Ce n'est pas qu'elle prend le soleil, non. Elle picole en se protégeant des rayons du tournesol. Violette est tombée dedans quand elle était bébé. A force, cela l'a rendue bête et méchante, vulgaire comme une tenancière de bar à putes. Genre de fille violacée issue d'un long calvaire. Et Bob l'édenté, avec sa grosse moto l'a culbutée à la sortie d'un fourré. Le pire, c'est qu'il y a eu descendance d'engeance. Les erreurs grossières se perpétuent sans retenue. Ils auraient pu faire attention tout de même.

Moi, cela me fait marrer. Mais alors à un point, vous ne pouvez même pas imaginer. A en pisser dans le caleçon et en avoir plein les bottes. Océan d'urines, la merde s'invite à la surface des eaux vénitiennes. Dix heures du mat, je vais rendre mon petit-déjeuner dans la gondole. No limit aux fuites d'égouts. Le rat juché sur sa marche me regarde passer. Il a un petit sourire entendu. Je lui réponds par un clin d'œil complice. Nous sommes d'accord sur ce qui va bientôt survenir. L'eau noire et putride s'insinuera dans toutes les veines. Je me marre.

Au bord, tout au bord du fleuve, je reste au bord. Au bord de l'implosion. Il est vrai que la pression est plus forte à l'extérieur qu'à l'intérieur. S'il n'y avait que moi, je partirais accrocher à cette branche pour me jeter dans la mer. Porté par le courant, je me reposerais sur les bancs de sable inaccessibles aux riveraines. Et ma vieille branche et moi, nous reprendrions le cours de notre déambulation fluviale jusqu'à ce que l'estuaire nous absorbe et nous broie en petits morceaux. Des restes comme des cendres dispersées en mer. Fragments d'éphémères. Peut-être pourrais-je en croiser un sur les bords de la Loire. Je lui dirai alors tout le bien que je pense de sa brève existence. Et de ses paires d'ailes si délicates.

Y a-t-il seulement quelque chose de beau en moi ? Un petit quelque chose de rien du tout ? Et si cela existait, que serait-il ? Un cœur assagi vaut-il un petit quelque chose ? Un esprit si effronté, rien du tout. J'ai perdu toute psychologie. Je ne crois plus en rien sinon en une chose beaucoup trop personnelle qui n'intéresse personne. Pas beau, inutile et passant aux passages cloutés avec les vieilles dames. Il me reste encore un peu de discipline. Cela ne suffira pas pour sauver mes apparences. Pourquoi ai-je fait tout ça ?

Tout ce qui est derrière moi ? Pourquoi ai-je tenté là où j'aurais dû m'abstenir ? Pourquoi ai-je vécu là où je n'aurais pas dû ? Que fait ce passé que je trimballe derrière moi et que j'aimerais tant parfois effacer ? Pourquoi suis-je encore en vie ? Comment se fait-il ? Je le savais pourtant. Le Rigoleur avait vingt ans, j'en ai un peu plus du double. Moi aussi, je suis mort à vingt ans et le Rigoleur a la quarantaine. Comment est-il possible de se tromper à ce point d'existence ?

Orléans, 14 juillet. C'est la fête sur la Nationale 20. Des fêtards complètement pétés envoient des pétards dans les airs. C'est super drôle d'avoir les oreilles en souffrance. Pas facile de roupiller avec ses troupes d'apprentis artificiers. Cela me tient en éveil et je me dis alors que la vie en province est finalement possible. Beaucoup plus agréable que la parisienne dans son ensemble. Carrément cool oui ! Je veux dire, il y a des gens qui se la coulent très douce ici-bas. Sans violences inutiles. Non, ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. Il y a des gens nantis qui exploitent tellement bien la misère somptuaire des employés que leurs vies ne sont pas autrement que somptueuses. La noblesse et l'indigence coexistent sur les rives de la divine Loire. Combien de siècles de civilisation pour cette unique représentation ? Les tentes des misérables sortent de terre comme des champignons de mauvaise réputation. Ici et là, ailleurs dans d'autres univers. La seule maxime intéressante qu'un anglais réputé philosophe ait sorti un jour, c'est l'homme est un loup pour l'homme. C'est amusant, des drôles résidant en lisière d'Orléans disent des orléanais qu'ils sont des chiens. Des loups-garous alors, qui se transforment le jour en d'épouvantables détrousseurs d'âmes et la nuit exhibent leurs privilèges déguisés en princes charmants. Moi, intérieurement, ces vampires m'effraient. J'ai peur qu'ils me vident de mon sang apaisé. Non, je n'ai plus peur. Cela aussi est à mettre à mon actif.

Ma chair n'est plus qu'un recueil de lettres. Elle cherche obstinément à composer des mots. Des mots tendres et des mots doux. Des mots cruels et virulents. Chercher des mots à la hauteur de mon vide existentiel. Mission d'intérêt particulier. Et si je versais mon sac de mots dans le vidoir du vide-ordures ? Je me sentirais encore plus léger. Pas nécessaire. Je réalise aujourd'hui l'extraordinaire énergie de mon vide intérieur. Mon néant récemment découvert est un vrai paradis. Il est 19h48 dans le train de ma vie, je n'ai plus peur de la mort. Et je vais ainsi conserver mes lettres dans mon corps et continuer mes projections sur le papier. Je n'ai plus d'autres passe-temps pour le moment.

Agréable cette fin d'après-midi. Pendant que ma mie sirote son apéro et dépiaute ses graines de tournesol, je suis en train de barboter dans ma nouvelle baignoire en écoutant d'une oreille distraite Ella. Celle qui a un je ne sais quoi. Ma salle de bains voisine avec le salon, c'est hyper chic. Mon bain a l'avantage de produire de grosses bulles. Plus que je ne saurais en faire en pétant dans l'eau. C'est vachement rigolo. Moins marrant fut le rêve de ce matin. Encore une histoire d'eau. Sur la plage, nous cherchons une place pour poser nos affaires. Je suis avec ma femme et la petite. Tiens, il en manque une à l'appel. Quelle petite ? L'aînée ou la cadette ? Je pencherais plutôt pour la dernière que j'ai coutume d'appeler la petite. Voilà un endroit idéal pour déposer notre attirail. Mince, la mer monte par petites avancées successives, les serviettes sont détrempées. Il nous faut reculer jusqu'au remblai en pierre, limite entre le sable et le béton de la promenade. Acculés, je vais construire une digue de fortune pour nous protéger de la montée des eaux. Trop tard,

une vaguelette de vomis, haute comme trois pommes, s'abat sur nos dermes. Horreur et putréfaction. Psyché, au boulot s'il te plaît. Il m'incommoderai fortement celui-là.

Matin dort. Tu dors ? Il règne sur la plaine un brouillard à couper au sécateur. Le train va, s'en va, et ainsi de suite. Même les paysages ont disparu ce matin. Sauf vous. Vous bien réelle avec votre corps endormi et vos bras croisés sur les bas de vos côtes. L'heureuse perspective de votre position, c'est ce sein qui remonte vers le haut et qui se perçoit dans toute sa splendeur arrondie. Le tee-shirt baille, le mamelon n'est pas loin. Une femme écrivain, qui écrit en vain, nous parle de la beauté du monde. Moi qui écris également en vain en tant qu'écrivain illicite, je parlerai plus volontiers de la beauté de votre sein dans ce monde enlaidi. Les seins sont les miens, les objets de mon culte, de ma dévotion à toutes les saintes moukères.

Encore une pause estivale. De la montagne à la mer en passant par la plaine. Ici, là-bas et ailleurs. Mon père m'a transmis son goût de l'ailleurs intérieur. Là-bas, c'est pareil qu'ici. Ce n'est donc pas la peine de fuir. La fuite en dedans, Sam connaît bien. Moi aussi. Début du périple. Au Terminus Hôtel, un vieux minus en phase terminale tourne en rond dans la chambre 44. Je le vois arpenter la pièce les mains dans le dos. Il a décidé d'en finir. Non loin, des pêcheurs en cuissardes vertes appâtent les truites sauvages. Les reflets du soleil illuminent la rivière Dore. Quelle magnifique journée pour mourir. Les draps du lit sont d'une blancheur impeccable. Sa lavandière adorée est morte de chagrin. Quarante ans qu'il s'endort chaque soir avec son fantôme. Son père ne voulait pas qu'elle vive avec un jeune minus alors elle s'est suicidée après un long baiser au lavoir. Morte recouverte par la Dore. Un seul souvenir a hanté sa mémoire durant toute son existence laborieuse. L'heure de la délivrance a sonné. Pan ! Son corps vient de chuter du troisième étage. Il a retrouvé son adorée dans la Dore. Et là-bas, dans le petit lac allégorique du jardin japonais, tout au bout de la rivière, ils s'éterniseront ensemble. Suite du périple. Un quart de lune est encore là à onze heures du matin. Qu'est-ce qu'il fout là ce croissant blanc ? Le soleil ne luit pas lui la nuit. Agaçant ce désordre astronomique. Juste en dessous du soleil, il fait décidément trop chaud. Une anglaise à la peau laiteuse ressemblera ce soir à un homard. Elle ne connaît pas la crème solaire et pour cause, elle habite le Sussex. Comté britannique à prononcer de préférence à jeun. La plage se remplit peu à peu. De belles ingénues et des lutins apparemment inoffensifs débarquent en tenue de combat. A l'abri sous mon parasol, assis sur ma chaise de papy à la retraite, je m'endors quelques instants, fourbu par la température ambiante. Je rêve alors d'un univers où les petites filles deviennent automatiquement femmes, où les petits garçons pour être hommes doivent obligatoirement épouser leur sensibilité féminine sur l'autel de la déesse Terre et faire serment d'abandonner toute forme de vanité. Seuls les élus pourront procréer, les autres rejoindront le commun des gnomes belliqueux. Destination la face cachée de la lune. Etrange chimère, je vais garder une légère cotonnade afin d'éviter les mauvais coups de feu. Var Matin déclame-t-elle d'une voix lasse. Je l'entends encore, du temps où j'avais la stéréo. Donnez-moi votre paquet, je les prends tous et vous avec. C'est combien ? Trop cher pour vous. Papa, à l'aide ! Dis-moi, comment faut-il s'y prendre pour les ramener à la maison ? Suite du périple. Tout est lisse. Quel régal ce temps du présent qui glisse le long de mes membres. J'ai aboli en moi le temps qui passe. Cette impression immanente me procure un sentiment de liberté absolue. Le corps immergé dans la mer bienfaitrice, je scrute tout autour de moi. La plage Notre-Dame est tout simplement divine. Eaux

turquoise sur lesquelles se balancent les voiliers et forêts de pins qui s'élancent sur des pentes rocheuses. Seule fausse note dans le tableau idyllique, ces putains de taons qui vous sucent le sang tant qu'ils peuvent ! Cinq heures dans l'eau, c'est un peu long à force. Je ne suis pas mécontent de quitter ces essaims de charognards. Je suis si ravi d'avoir savouré la pleine plénitude l'eau jusqu'au cou. Bientôt la fin du périple.

Je ne pense pas ce que j'écris, si cela peut vous rassurer. Je ne le pense pas puisque ma tête est vide. Enfin presque. A croire qu'en plus de la tumeur, il m'a enlevé mon cerveau las. Reste tout de même un embryon de quelque chose qui rassemble toutes mes images. Un bout de nerf peut-être. Mes photographies de nuit et mes clichés du jour, des images de fiction et de vieilles séquences. Sans résistance, je les laisse volontiers se mélanger et choir dans mon marais traumatique. Ô ma délicieuse soupe vaseuse dans laquelle se forme une admirable sensation de confusion. J'ai perdu mon intellectualité en cours de route. Elle est portée disparue. Placarderais-je un avis de recherche pour la repêcher ? Niet. Hors de question. Maintenant que me voilà débarrassé du ferment de la connerie humaine. A la fin, j'écris ce que je ressens.

Choisis le roi et bourre la reine. Mais oui, mais oui, l'école est finie.

Je vous ai peu dit, me réservant probablement l'essentiel de mes entretiens intimes. C'est qu'il faut des phrases pour produire du sens. Mettre des mots bout à bout. Ce n'est pas toujours facile, un peu réducteur. Serait-il possible de se passer de mots ? Sensations et images suffiraient-elles à combler mon vide ? A remplir ma carrière existentielle ? Mon envie d'écrire s'amenuise. Que vais-je devenir mon God ?

La vraie solitude. Rentrer à n'importe quelle heure sous son toit. Dans mon moi. Allumez machinalement la télé. Elle est belle la vitrine du monde. Cons de tous les pays, unissez-vous ! Il y a un travail à fignoler. Comment que ça se goupille cette affaire ? Les pâtes sont tièdes, il y a des miettes sur la table trop basse. Putain, je me taperais bien une frisée sans lardons. Pitié, pas Satie. Ce soir, je me flingue avec le pistolet à eau que la gamine à laisser traîner sur le balcon. A quoi ça sert un autre que soi ? J'adore les crèmes à la vanille en dessert. J'en ai fait un stock dimanche matin au magasin du Vainqueur. Au fait, t'es là pourquoi exactement ? Pour que tu puisses supporter mes impuissances autant que je les supporte. Et si en plus, elles peuvent faire du bruit pour rien. Genre une porte qui claque, des stores baissés avec fracas, des cris parce que j'ai mal et des pleurs parce que tu ne me comprends pas. C'est comme ça, c'est tout. Je suis malheureuse, il est probable que tu en sois la cause. Finir comme cela, c'est tout, c'est suffisant en fait. Une vraie solitude, ça se médite.

Welcome, willkommen, bienvenue. Venez, installez-vous confortablement dans le fauteuil de mon train de nuit. Un peu de somnolence, un léger manque de vigilance et vous voilà embarqués dans un boyau mal éclairé. Savez-vous seulement où il vous emmène le conducteur du convoi ? A l'horreur matinale d'une aurore blême, les équarisseurs de la boucherie d'Austerlitz vous attendent avec leurs longs couteaux aiguisés. Un jour, un gars m'avait raconté une histoire. Un métro parisien rempli de corps se serait volatilisé dans une galerie noire. Les occupants des wagons furent paraît-il portés

disparus comme de simples fugueurs et jamais ils ne réapparurent. Cela fait froid dans le dos.

Ayant fini par admettre de l'intérieur ma propre mort, je vous demande par avance pardon si je ne pleure plus à vos funérailles. La mort me paraît si naturelle et si obligatoire.

Des fois, la mer est étale et ma barque avance sans encombre. Des fois, je navigue à vue. Les eaux se confondent et les vagues enflent. Se frayer bibliquement un passage pour franchir l'épreuve. J'aspire au calme des ondes. Je rêve d'une permanence intérieure, là où cela bouge sans cesse à l'extérieur. De là à se refermer sur soi, il n'y a qu'un pas à faire qu'il ne faudrait pas envisager. La meilleure façon d'avancer est encore de mettre un pied devant l'autre. Et de recommencer. Je pourrais prévoir à court terme de nouvelles orientations. C'est sans compter avec les contractions utérines de l'espace-temps. Les vagues se referment, la marée est basse. Prends ton seau et ton épuisette fillette, c'est le moment de la pêche aux crabes récalcitrants.

J'aime les gens qui ont une haute opinion d'eux-mêmes. Surtout lorsqu'ils se révèlent être de piètres individus. C'est singulier ce clivage alimenté par l'inconscient, paradoxalement amusant pour l'observateur que je suis. Miroir, mon beau miroir, dis-moi ce que je ne suis pas.

J'ai quelques soucis de direction. Des petits pas de danses improvisées, des petits pas de deux. Des entrechats bien involontaires. Une gigue, une bourrée plutôt. Non, je ne suis pas saoul. Un peu seul d'accord. Mademoiselle, veux-tu être mon amie ? Ainsi pourras-tu me tenir la main afin que je ne me vautre pas lamentablement dans les massifs de roses. Par Thor dirais-je. Je suis en train de vieillir. Je vais finir par trébucher, c'est sûr. Mon coccyx implosera en mille éclats, c'est certain. Cela fera une belle bouillie pour un vieux croûton rassis. Rassis, c'est vite dit ! Allongé probablement, alité à l'agonie incontrôlable. Je n'ai pas hâte d'y être. Je m'allouerai les services spéciaux d'une jeune infirmière en blouse blanche constamment dégrafée. Comme celles qui traînent dans les films érotiques interdits aux moins de seize ans et aux plus de soixante-seize ans. Bien sûr, elle ne portera pas de culotte la traînée. Ah ! Quel beau métier que celui de vivre ! Henri IV, même après sa mort, bandait encore. Normal, pendant toute sa vie, il a cru que c'était un os. Il manque cruellement de fornications dans cette existence moderne.

Wagons miniatures. Mes wagonnets dorment d'un sommeil de plomb. C'est la nuit sage pas encore dissipée. Mon croissant de lune s'invite dans mon café. C'est tôt pour recommencer à vivre. Le soleil rêve encore d'éternité. La vraie, celle qui ne s'arrêtera jamais. Un indien des Indes m'observe. Un homme de petite taille, un nain doux. Sorti en douce de ma tasse comme un génie de sa lampe. Il n'y a jamais eu de début, il n'y aura donc jamais de fin. C'est juste un peu grand le cosmos le vendredi matin. Mais c'est sans importance. Il faut bien que cela bouge un peu. Une nuit, le sommeil d'étain surviendra pour toujours. Bouge un peu pour voir. Et si je prenais l'anse de ma tasse pour admirer le marc de mon café. Je ne suis pas rien puisque ma main bouge. Incroyable révélation. Je suis bien un petit quelque chose qui ne pense plus à rien. Une enveloppe charnelle avec

des terminaisons nerveuses primitives. Et cet univers central, qui lui aussi est trois fois rien, m'est agréable à sentir comme l'air frais de la nuit.

Une homosexualité objective ? Vous voulez dire assumée et palpable ? Nan merci. Je ne trouve pas la représentation esthétiquement jolie. Aussi bien dans un sens que dans l'autre. Comprenez-vous homme trop féminin ? Ceci est ma raison, la cause de mon aversion. Des queues à la queue leu leu, même figurées, je n'y vois aucune beauté. C'est bien là le problème. Un être sans queue ni tête, oui bien sûr. Ce serait une solution. Soit une femme à con et sans poitrine, soit un homme avec des seins et sans queue. Voilà qui pourrait satisfaire mon homosexualité latente. Mon seul phallus sinon rien. Et puis franchement, il y a quand même d'autres choses à foutre dans la vie que de se poser ce genre de questions.

Laisse tomber la neige, elle a la réputation de ne pas faire de bruit. Je n'ai pas de bagages, non. J'ai néanmoins avec mon nez en plus une solide expérience. Un vécu quant à la mesquinerie des autres. Cela ne s'apprend pas dans les livres, ni en cours de psychologie, non ! Cela s'apprend en la supportant chaque jour un peu plus. C'est à dire qu'il faudrait se déterminer en fonction d'elle, la mesquinerie des autres. C'est ce que je fais depuis vingt ans avec talent. Je te prends, je te retourne, je te la mets profond Thérèse. En effet, cela fait un peu mal au début. Et puis après, on s'en accommode très bien. Sans pour autant en redemander. Sentant le coup venir, il suffit de bien écarter les parois sans coup férir et cela glisse tout seul au pays des merveilles. A la mine les nouveaux prolétarisés. Performance, rentabilité, adaptabilité et surtout pas un mot plus haut que l'autre. Merci patron. Merci patron, surenchérit l'écho.

Une petite fille à la fenêtre agite sa main. Elle vit dans un appartement délabré en face du chemin en fer. Les grands trains électriques qui passent sous sa fenêtre, c'est son univers. Ce qui lui permet de trouver un intérêt en dehors de chez elle. Elle caresse l'espoir d'en choper un, un de ces quatre matins. Elle ira vers le pays de ses rêves quand elle sera majeure. Et moi, quand je serai adulte, j'irai à Rome parce qu'il paraît que tous les chemins y mènent. C'est ce que m'a dit ma maîtresse quand j'étais petit.

Je ne t'ai pas fait mal avec ma fessée ? Non, j'ai l'habitude. La réponse est meurtrière. Je viens de recevoir un coutelas dans le dos. Une douleur atroce se déclenche entre mes deux omoplates. J'ai affreusement mal. Des larmes de crocodile se coincent dans ma poitrine. J'ai du mal à respirer. Papa, tu m'aimeras encore même si tu ne me distribues plus de taloches ? Un méchant boomerang me revient à pleine vitesse dans le front. Je suis défait, cassé en deux.

Finie la gentillesse. Bienvenue l'indifférence. L'éloignement des âmes et des corps est en marche. Je suis la mort donc je suis. C'est bon, j'y vais dans mon refuge d'altitude. Moi qui souhaitais recevoir des royalties de douceur. Foutue le camp la connasse. Le vide des relations est incommensurable. Pas d'espérance en retour, définitivement rien. Je hais cette existence. Je hais l'espèce humaine. Profondément.

La jeune fille en face somnole. Recroquevillée comme un fœtus sur la banquette en skaï, ses cuisses pleines parfaitement moulées dans son jean surgissent. Le fantasme de la

beurette. Ma petite labeur quotidienne. Rêve de tangerine. C'est tout ce qu'il me reste. Mon phallus impudicus croît sous la pression atmosphérique. Mon amanite phalloïde infiltre son corps tel un agent maussade. Je suis en mission de reconnaissance terrain. Des verges convergentes, c'est énorme. De sa bouche mi-close point un de mes cônes divergents, une ramification de mon champignon comestible. Dans son intérieur, mon bambou marcotte. Je délire sans fièvre matinale. Pour ainsi dire à froid. Il me revient les premiers mots de Justine aperçus la veille avant de m'endormir. "Le chef-d'œuvre de la philosophie serait de développer les moyens dont la Providence se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme, et de tracer, d'après cela, quelques plans de conduite qui pussent faire connaître à ce malheureux individu bipède la manière dont il faut qu'il marche dans la carrière épineuse de la vie, afin de prévenir les caprices bizarres de cette fatalité à laquelle on donne vingt noms différents, sans être encore parvenu ni à la connaître, ni à la définir."

Un homme gris anthracite s'avance vers moi. Je ne recule pas d'un pas. Que veut-il ? Lâcher le monstre qui se terre dans son ventre ? Serait-il possible de vivre sans agressivité ? Il m'indiffère son gnome sanguinolent. Impair et passe, je t'ai reconnu. J'ai comme une envie de douceur angevine. Ma panse se ressent encore de la terreur des enfants d'Auschwitz. Pourquoi eux ? Pourquoi tous les autres ? Si toute l'énergie accumulée du désespoir contenue dans l'air venait à se libérer, ce n'est pas la Terre qui exploserait mais l'Univers tout entier qui imploserait en signe de pardon définitif. Un enfant face à un homme gris foncé n'a aucune chance de s'en sortir. J'en ai croisé un aujourd'hui. Hier aussi et quelques autres demain. Tout le temps qui passe, ils sont là.

Douceur. Pour remplacer la cruauté. La vie n'est-elle rien d'autre que cette lutte entretenue ? Qui le dit ? Qui le souhaite ? Des enragés volontaires ? Des improvisateurs naïfs ? Des guerriers enrôlés de force ? Etrangement, je n'y arrive pas. En tant que loser habituel, à la considérer comme telle. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi ce manque de reconnaissance ? Peut-être parce qu'il y a là une vision du monde incompatible avec le sentiment d'être humain. Est-ce plus particulièrement l'expression d'une déficience pulsionnelle ou d'une pulsion habilement réfrénée ? Je n'ai en effet dans les deux cas aucun mérite objectif. Bien que la seconde hypothèse me paraisse le couronnement d'un noble aboutissement personnel. Ainsi, irai-je avant de mourir vomir ma haine dans le réceptacle odieux du crime et de l'impunité. Ainsi rendrai-je grâce à la Providence de m'avoir prêté une vie insupportable. Je suis devenu gentil. Un peu trop gentil. Cela inspire le mépris.

Je t'en prie, ne sois pas farouche quand te viennent mes sprinters à la bouche. Si tu es docile, alors je te téléchargerai bien volontiers ma célèbre version X du tonton niqueur.

Il paraît que je suis intelligent. Pourquoi se fait-il alors que je ne sois pas méchant ? Mon pauvre Petitjoseph, quel bouffon tu fais ! T'es vraiment le roi des ratés ! Tu ne m'en voudras pas si j'éclate de rire. Franchement, je ne peux pas faire autrement, c'est nerveux ! Je ne sais pas moi, fais quelque chose ! Le pire des salauds, c'est bien aussi ! C'est mieux. Demandez le programme pédagogique. Etre du bon côté, c'est là où il faut être. Suite de l'introduction de Justine. "Si, plein de respect pour nos conventions sociales, et ne s'écartant jamais des digues qu'elles nous imposent, il arrive, malgré cela, que nous n'ayons

rencontré que des ronces, quand les méchants ne cueillaient que des roses, des gens privés d'un fond de vertu assez constaté pour se mettre au-dessus de ces remarques ne calculeront-ils pas alors qu'il vaut mieux s'abandonner au torrent que d'y résister ? Ne diront-ils pas que la vertu, quelque belle qu'elle soit, devient pourtant le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, quand elle se trouve trop faible pour lutter contre le vice, et que dans un siècle entièrement corrompu, le plus sûr est de faire comme les autres ? Un peu plus instruits, si l'on veut, et abusant des lumières qu'ils ont acquises, ne diront-ils pas avec l'ange Jesrad, de *Zadig*, qu'il n'y a aucun mal dont il ne naisse un bien, et qu'ils peuvent, d'après cela, se livrer au mal, puisqu'il n'est dans le fait qu'une des façons de produire le bien ?" Le marquis était à l'évidence un homme d'une intelligence remarquable.

Bien sûr que je t'aimerai jusqu'au bout mon intraitable fille. Même si un tsunami de vomissures devait nous tomber dessus.

Un homme quelconque sort de chez lui. Il va acheter trois paquets de cigarettes au tabac du coin. Il ne fume pas et au coin de la rue, il y a une banque. Mais ce n'est pas grave, il va quand même acheter trois paquets de cigarettes. Séparé qu'il est entre deux envies. Fumer trois paquets en même temps pour mourir à feu doux en restant chez lui ou bien s'évanouir dans les brumes de l'espace comme volute gitane. Deux envies rattachées à un seul sentiment. Aller quelque part pour se reposer, pour avoir la paix. Quelque part. En soi, en dehors de son toit. Ô ma petite seconde, j'espère un jour te connaître. J'irai chercher mon paquet de cigarettes imaginaire, ma bouteille de vin en vain. Vingt fois imaginée la scène au bord de la Seine ou bien de la Loire sans gloire. Dernier tango à Orléans.

Est-il possible de s'affirmer sans faire de mal aux autres ? Oui, probablement. Ce qui est à éradiquer, c'est l'affirmation sans conscience de soi. Celle qui dérange, qui assassine. Il n'y a pas de justice pour cela, pas de réparations à attendre. Je connais quelques criminels ignominieux dont les systèmes de défense sont rôdés à toutes tentatives d'assaut. Quand le bourreau endosse sa veste de victime, il devient proprement intolérable.

Je reprendrais bien une petite louche de ça. Cela doit être bon, j'imagine. Disons que je le suppose. Je présume. J'anticipe. Je me perds en conjonctures imaginaires. J'aimerais seulement que cela me soit agréable. La douceur mesurée d'un baiser amer me suffirait-elle à survivre ? Survivre. Je commence demain. Le jour de mes quarante-deux ans. Encore trente ans de service minimum. Je viens d'entériner le décret d'application.

J'ai appris un jeu de cartes, en compagnie d'une femme galante. Une gérante d'hôtel de luxe. Et toutes ces femmes du monde qui m'entourent de leurs attentions. Certaines lascives offrent à mon regard la nudité cupide de leurs épaules. J'adore tes tâches de rousseur sur la nuque. Très intéressant ce jeu. J'en comprends vite les règles. Elles sont on ne peut plus claires. Je sors de ma poche intérieure une liasse de biftons d'envergure comparable à celle du diamètre de ma queue. T'as déjà vu de près autant de billets de 500 poupée ? Je pourrais momifier ton corps avec, tant j'en ai plein les fouilles. Sexe et argent massif. Viens par-là jeune femme, nous allons upstairs compter le nombre de tes grains de beauté. Elle me suit dans la suite réservée. Ma suiveuse se met à suinter. C'est l'effet de

l'appât du gain, je n'y suis pour rien. Il n'est pas trop tard, je me sauve par l'escalier de service. La fraîcheur de la nuit d'octobre me revigore. Me voici ragillardit, prêt à croire encore à l'amour impossible. Cela va être dur, sans argent.

42 bougies. Pas facile à éteindre toutes en même temps. Ma nature humaine. Je passe du coq à l'ânesse. L'âne ne m'intéresse plus vraiment. J'ai revêtu mes plus beaux habits pour la circonstance. Je viens de voir passer deux tueurs sanguinaires. Ils portent des casquettes grises. Miroir, mon beau miroir, dis-moi à quoi je ressemble ? A un séminariste austère cherchant sa voie. Elle est tellement belle ma redingote italienne. Et mes mocassins neufs sont si vernis. Mon image me paraît satisfaisante. Etre humain, réaliser ce que cela peut signifier, c'est fait dorénavant. Je suis content de mon parcours intérieur, vraiment content. Et maintenant, que vais-je faire de tout ce temps que sera la vie ? La mienne n'aura pas été un long fleuve tranquille et c'est très bien.

Dire pour ne rien dire. La mort effacera tout. Demain, c'est la fête des disparus. Je féliciterai les morts et je plaindrai les vivants. Quel bonheur suffisant d'écrire cela. Je me réincarne dans mon temps personnel. Le défilement du temps sidéral n'est plus une menace. Je suis tout pour moi, je ne suis plus rien pour les autres. Femmes alanguies, à vos cors et clairons ! Veuillez annoncer la bonne nouvelle aux mondes ternis ! POP est définitivement mort pour autrui ! Alléluia ! Alléluia ! Ce soir, je voudrais partir pour mon éternité. Comment l'atteindre ? Oui, que faut-il faire pour mourir vraiment ? Je suis très emmerdé, je n'ai pas de moyens de locomotion. Est-ce qu'un vélo peut faire l'affaire ? Je n'ai pas de permis, ni voiture, ni bateau, ni avion, ni camion. Je n'ai pas d'ailes non plus, ni de réacteur au cul. Il va falloir encore que je paye un transporteur, une sorte de passeur. Les euros, cela va rendre la note encore plus chère qu'avec les gaulois. Un aller-simple pour Ouarzazate, c'est combien ? Je me le fais à 250. Et au bout de la piste, le linceul du désert m'attend. Merci d'éteindre la lumière après mon endormissement.

Premier mot du premier récit du premier triptyque. C'était en marche. Ecrire fut un moyen d'assécher mes larmes psychosomatiques, un puissant remède contre les crises. Avec parfois, il faut bien l'avouer, quelques effets secondaires. Relire une non-conciliation est un acte héroïque, une épreuve thérapeutique dont les ondes de choc s'épanouissent dans le corps. Ecrire pour achever ma dissection et ma recomposition. Ecrire pour aller jusqu'à la fin. Des lettres d'or qui s'incrusteront dans la peau. Aude, ô ma belle odelette. **A U D E** en quatre lettres gravées dans ton épiderme. Je rêve d'un échange de mots improbables. Ceux que nous ne prononcerons jamais. Alors, depuis cinq ans, je me les écris. Je ne me suis jamais aussi bien servi. Par moi-même, c'est comme une branlette au clair de lune. Cela a fini par me faire du bien. Je te remercie mon ami.

Je cherche un plaisir qui ne soit pas solitaire. Je cherche un plaisir à partager en deux. Je cherche des situations mystérieuses emplies de ravissement. Mes rêves se combinent et mes réalités se débinent. Et je me demande. Quelles sont les plaisirs d'une paraplégique constamment assise dans sa chaise électrique ? D'un éclusier veuf regardant du pas de sa porte les eaux retenues par son écluse ? Et moi qui me promène dans la cour d'une école. Que vaut la présence de cette blonde ? Que vaut le fait d'être deux ? Le plaisir ne se cherche pas, il s'impose. Le plaisir, c'est de sentir cette envie qui monte comme la sève au printemps et être deux à la ressentir en même temps. Je cherche une douche dans

un immeuble de bureaux. Etrange mon ange blonde. J'ai envie de t'embrasser comme au bon vieux temps de nos innocences. La voilà qui se révèle, la petite brune sensuelle sous la douche du studio. J'adore ses deux seins exemplaires et le caractère abandonné de son regard. Ferchaux est paraît-il un excellent commissaire de police. Il a résolu tout un tas d'énigmes. C'est bien, tant mieux pour lui. Il faut croire que c'est sûrement son plaisir. Et moi alors ? Je ne trouve pas beaucoup de plaisirs partagés à me mettre sous la dent. Heureusement que mes nuits sont plus belles que mes jours.

Au fait, je ne vous ai pas dit. Celui-là fera soixante-neuf pages. Parce que 6 est un 9 à l'envers et qu'il me plaît ce 9 là. En souvenir d'une année si érotique. Et puis, je dois me l'avouer, j'aime autant la tristesse du ciel que celle de la terre. Voilà deux bonnes raisons pour faire que mon dernier tango dure un peu.

Dis-moi. Dis-moi un peu. Fais-moi une confidence. Prédis-moi ce qui m'attend demain. Juste une fois. Là, dans les prochaines semaines. La chute sera-t-elle à ce point inéluctable ? Ma paix intérieure va-t-elle s'épanouir à l'aide d'un détachement progressif et irréversible ? Je sens poindre une indifférence courtoise. Je sens poindre de nouvelles douleurs. La crise d'angoisse est comme une bouteille jetée à la mer, un mot tendre à l'intérieur que la lectrice inconnue sera recevoir avec humanité. Angoisse pour me dire que je ne suis pas tout à fait seul. Et si seulement cela pouvait être possible. Vraiment seul, vraiment bien. Souviens-toi d'ataraxie, d'Arthur et de tous ceux qui se trouvèrent confrontés à cet effroyable paradoxe. J'y travaille aussi, à me sortir du piège. C'est long, cela prend un temps fou. Cela dure des jours, des nuits, des paquets d'années bien ficelés. C'est amusant, cela occupe à plein temps. Le sens profond de ma vie, c'est lui. Finir sans ménagements seul et bien. Après avoir commencé seul et mal. Il faut juste une vie pour changer un mot et finir réconcilié.

L'île est à ce point mystérieuse. Une jungle tropicale la recouvre. Pas facile de la visiter en empruntant d'étroits couloirs. Deux grenouilles blanches aux pattes orange sont posées sur une large feuille. Y-a-t'il des putains de serpents venimeux dans ce dédale infernal ? Bon, j'y vais. Quelle est cette ville à la pointe de l'île ? Des enchevêtrements de tours multicolores, c'est le royaume d'un monarque délirant. Non, je n'irai pas par là. Non, je ne serai jamais roi. Je vais repiquer au centre, prendre les couloirs de ces décors de cinéma. Je me fous du décorum de la société en carton-pâte. De tout, des mots protocolaires et des attitudes réglementaires. Il est trop cool cet îlot isolé. C'est mon moi perdu avec bonheur dans la mer de mon inconscient. Mon moi consolidé se terre à la surface de l'océan et je ne vois plus distinctement ses eaux. Terre, terrien j'irai dans ton terreau le cœur soulagé et l'esprit éthéré.

Vois-tu homme de rien les beaux contours de ton rivage ? Vois-tu l'éclat de tes berges ? La douceur de tes parois ? Vois-tu homme ce que tu es ? Divin, ô mon divin fleuve qui coule dans mes voies. Je suis, je suis tes flancs vagues en marchant le long de tes méandres. Et perché au sommet de la lande, je me vois en toi. Des fluides incertains me traversent le corps, je frissonne de plaisir.

Je ne vis plus que pour ces rares moments de connivence et de complémentarité. Autant dire quelques jours dans une vie, décidément trop longue. Il fait jour sur la plaine.

A quoi bon ? Grand bien lui fasse d'être le jour. Ne pas être le jour, être la nuit. Seulement voilà, le soleil est là. Ressemblant à une grosse orange sanguine. Il n'est pas possible de l'observer bien longtemps. Tant mieux, car à l'évidence il est sans intérêt. J'ai un doute d'un seul coup. A l'instant même où le rideau de la scène vient d'être tiré par cette jeune damoiselle. Je ne vois plus rien, ni dehors, ni dedans. Je ne vois plus de sentiments nulle part. Je suis un mécréant définitif et je ne le savais pas encore. Un mécréant qui s'ignorait alors. Que d'inventions pour masquer notre basse réalité. Croire en des choses qui n'existent pas, c'est juste des illusions pour se rendre respectable, pour se croire quelque chose. Ah d'accord ! Elle est bien cette maxime. Je la garde enroulée dans mon mouchoir.

Coup de semonce, coup de bambou sur la tête. Embarras organique, le cœur se dérègle. Un mélange d'air et de larmes entrave ma circulation. C'est le merdier qui recommence en plein tramway du soir. Ta mère, ta race, tout le monde a été passé en revue. Non. Non. Non. Je ne veux pas, je ne veux plus. Il ne faut pas que je replonge. Je n'ai plus rien à exprimer de cette façon-là. Faut que j'arrête de déconner maintenant. Fais gaffe pove dégénéré, je t'ai prévenu. Il n'y aura pas d'autre chance de s'en sortir. Tu m'entends pove nase ? Tu vas te reprendre et dare-dare. De ma vie, je ne veux plus surprendre ces malheureuses déficiences.

Que reste-t-il alors si les sentiments sont pure affabulation, une méprise de plus ? Restent la psyché et le sens. Et si cela était aussi une regrettable mystification ? Alors quoi ? Rien, définitivement rien ? Rien qui est tout, la vie elle-même ? Que cherches-tu ? demande Jésus-Christ. Je cherche le plaisir d'être. Par le fait même d'avoir des sens. De cela, je puis être certain. Quelques-unes de mes attaches deviennent-elles signifiantes ? Un peu de mon sens surgit-il du vide cosmique ? Sens qui prendrait forme malgré tous les prosélytismes ? Savoir, ne pas savoir. Je ne crois plus en rien donc je suis un être humain. Un éclair, une révélation soudaine. Un nouveau mot apparaît enfin de mon discours. Plaisir.

J'aime ma grande fille autant qu'elle m'énerve parfois. C'est dire à quel point. J'aime sa personnalité autant que je déteste son indocilité. Il y a des traits de caractère imprévus, imprévisibles dans les natures. Celui-là m'horripile, c'est clair. Pourquoi ne pas prendre le soin d'écouter la parole de ses parents ? Celle qui demande de temps à autre de faire simplement quelque chose. Ecouter l'autre. L'essence même de la relation. Ecouter toutes les paroles. Elles sont tour à tour religieuses, philosophiques, analytiques, familiales. Elles sont celles qui m'ont aidé à acquérir une conscience. Elles sont celles qui peuvent rendre humain. C'est une chance à saisir. Elles peuvent rendre inhumain aussi, c'est vrai. Les promoteurs du crime souillent les esprits les moins informés. Mais de ma fille, je ne souhaiterais pas que son moi ne soit qu'une prison, aussi bien ornée soit-elle. Mais qu'est-ce que j'y peux finalement ? Quand le degré d'imprégnation est tel qu'il n'est pas possible de l'infléchir. Les bonnes paroles sont alors celles qui peuvent éviter de s'enfermer en soi. Je déplore en le subissant l'héritage des conduites. Le comportement qui consiste à faire taire, après ne pas avoir su écouter la parole du père, est une transmission de mère en fille.

Tout ça pour ne pas mourir trop vite, trop précipitamment. Vous comprenez ? Cela fait 42 ans que je ne vois pas l'intérêt de vivre mais à part ça, je vais plutôt bien.

Je pars avec Debra prendre un thé au Sahara. Elle me tend ses bras afin que sur le chemin, je puisse reposer ma tête sur sa poitrine dénudée. Donne-moi ton sein ma chère pour que je savoure le parfum de la vie. Ô couple misérable, j'érupte ma répugnance du vide dans laquelle je me débats en vain. Il y a ceux qui savent partir et ceux qui ne savent pas faire autrement que de rester.

Mauvais hasard, mauvaise rencontre. Que de trajectoires avortées, brisées, enchaînées. Ils ne se rendent pas compte. Il ne fallait pas les inviter à vos tables, ni les croiser dans les ruelles sombres. Survivre n'est pas vivre, malheureuses déjections utérines. Il n'y a pas de dissidence passive. Voilà une conclusion qui me laisse perplexe sur mon tout petit rôle d'écrivain anarchiste et sur ma vocation d'être humain. Faut-il s'engager ?

Pour Noël, je veux... On dit je voudrais quand on est bien élevé. Ah pardon, j'oublie souvent. Alors, je voudrais admirer au petit matin des ilots forestiers déposés sur des tas de brume et que cela dure toujours. Et un train électrique en mouvement dans lequel je resterais jusqu'à la fin des mondes. Voilà, c'est ma commande au père Noël. Va-t-il exaucer mon attente ? Il est gentil le petit papa Noël. Bien plus que tous ces homos crétinus réunis. Ce n'est pas difficile. Sauf qu'il n'existe pas le bibendum rouge avec sa longue barbe blanche. Pas plus que son traîneau tiré par des esclaves rennais. Rénaux ? Rennois ? Peut-être iréniques ta mère ? Eh oui, il faut toujours que ça dérape. C'est une évidence. Manque de presque tout les cons. Comment faire pour leur inculper les bonnes manières à ces légions de trous du cul ?

Je cherche mon espérance de vie, un signe de longévité. La nuit est limpide, la lune réverbère diffuse une clarté éblouissante. Je me vois, je te vois, je vois bien des choses. Et pourtant, je ne sais pas si demain sera le dernier de mes jours. Hier, cela n'avait pas d'importance puisque j'étais jeune et sans enfants. Aujourd'hui, c'est juste un peu différent. L'envie profonde de construire pour mes filles les conditions matérielles d'une agréable survivance. C'est pour moi une question de survie.

La peau légèrement granuleuse. Quelques traces de cratères laissés après que les sébums aient été dissous par des détergents hostiles. Des yeux marron, marron glacé. Deux billes luisantes exorbitantes. Il y a tout ce qu'il faut dans ce regard flamboyant. Je veille sur son décolleté. Ronds petits potirons. Que dis-je mes citrouilles impudentes. Collants en laine aux deux bouts desquels reluisent des bottes de mousquetaire. La robe est seyante et raccourcie, je suis assailli par votre audace vestimentaire. Viens mon orientale faire des bulles de salive dans mon compartiment.

Toussaint Petitjoseph ? Né le premier jour de novembre. Chiffre 1. Pas n'importe quel 1 puisqu'il correspond au jour de Samhain. La fête des morts. Là, il se passe quelque chose dans l'histoire de mon nom. Quatre garçons meurent ensuite de mort pas naturelle. Chiffre 4. Quatre garçons sur huit. Chiffre 8. Mon inconscient hésite cette nuit-là. Il n'est pas sûr. Huit ou neuf ? Chiffre 9. Que devient Toussaint Petitjoseph ? Le livret de famille ne le dit pas. Il faut que j'aille dans les Côtes d'Armor à Saint-Nicolas-Du-Pélem pour mener mon enquête trans-générative. Grand-père, 14^{ème} d'une fratrie dont le premier est né en 1894.



Quatre bébés masculins sont morts d'infanticide parce qu'ils furent malformés. C'est là que j'apprends que la pratique était courante dans la Bretagne du 19^{ème} siècle. Il existe une thèse sur le sujet. Mon interprétation est la suivante : le premier vit quatre jours et disparaît. Il a le temps de recevoir un prénom. François. Les trois autres ne reçoivent pas de prénoms, ils meurent le jour même. Sur les huit garçons venus au monde, un meurt en bas âge et un à la guerre. Seul mon grand-père aura dépassé la vingtaine d'années. Et Toussaint, numéro deux de la portée ?

Ainsi va ma drôle de life. Entre rêves tangibles et réalités approchantes. Plaisirs, je vous cherche. C'est quoi un plaisir ? Je n'en trouve que très peu. Une vie qui s'étire linéaire, est-ce bien nécessaire ? Je fais la moue. Je ne suis pas certain, un rien dubitatif. S'engager discrètement alors. Venir en aide aux enfants maltraités. Ecrire et aider les enfants. Mes plaisirs à moi pour le restant de ma vie. Je suis pour l'instant attaché à cette image de la mort qui emporte avec elle quatre innocents sur la mer de l'oubli. Je porte en moi leurs cris et leurs silences après les mises à mort. Je porte en moi les marques de la honte et de l'anormalité. Je vis de mes difformités et je les assume. Bien que semblables, soyons tous différents. Nourrissons-nous de nos incongruités diverses. Que d'erreurs d'appréciations dans cette nature hostile.

Des enfants jouent entre les murailles du château. Des enfants sains de corps et d'esprit. Et si nous faisons péter une poignée de feux d'artifice. Je l'ai dans la main. Il suffit d'allumer toutes les mèches en même temps. A l'époque, il y avait une boutique clodoaldienne dans laquelle je trouvais de quoi illuminer toutes mes soirées d'hiver. Et des mammoths aussi, des pétards colossaux qui assemblés par paquets de quatre faisaient exploser toutes les boîtes aux lettres des péniches du bord de la Seine. Des enfants, des vrais, qui font des conneries à la chaîne, le soir pendant que les adultes cuvent leur vinasse.

Quelle magnifique demeure ! Vaste avec un nombre de pièces incalculable. De jeunes nobles l'habitent. Je pars en éclaireur. Non, vraiment, superbe ! Et cette vue imprenable sur la mer. Nous dînerons sur la plage à la tombée du jour. Marie-Sabine, pouvez-vous dresser la table pour la tripotée que nous sommes ? Chéri, vous n'y pensez pas ? Si si mon impératrice, j'y tiens. Oui, je sais, mon humour est définitivement irrésistible. Tripotée ? Ce sera pour Noël. Une fois par an devrait suffire. Alors, cette table ? Ça vient ? Je tends mon assiette le premier, au cas où. Et sans plus attendre, je commence à bouffer. Putain, l'erreur ! Je porte la paume de ma main sur ma bouche désarmée. Je n'ai pas attendu que les autres soient servis. Et la maîtresse de maison qui se sert toujours en dernier, elle le fait exprès cette ... femme admirable de dévotion. Erreur fatale ! Me voilà montré du doigt par douze paires de mains. Je dois me lever, quitter la table. Je viens d'être banni par le clan des opulents. Que vois-je au loin ? Au

bord des eaux brillent des lumières chaudes et jaunes, des clameurs et des rires me parviennent. Très bien, je vous le dis sans regrets. Adieu.

Je n'y pensais plus à mon autre grand-père. Retrouvé dans une poubelle d'un faubourg parisien. Pas belle la vie ? Que dire de ses parents ? Entre l'infanticide et l'abandon, tu préfères quoi ? T'es obligé de préférer me disent mes filles. L'abandon peut-être, bien qu'il puisse se révéler tout aussi meurtrier. Tiens, je fais une différence notoire. L'agonie issue de l'abandon est plus longue. Et les histoires les plus longues sont les moins marrantes. Déjà dit. Quitte à choisir, il n'y a rien à retenir de telles inconséquences. Mais qui sait ? Hein ? Qui sait ? Les hommes et les femmes sont à réactions parfois imprévisibles. C'est pour cela que le code pénal et le code civil, les droits et la loi contre les mauvaises réactions humaines. Et puis comment concilier les pulsions et le sentiment de culpabilité ? Je me demande au sujet de ces arrières grands-parents. La nécessité entrevue peut-elle enlever à elle seule toutes apparitions de remords ? Peut-on vivre sans traces de ses forfaitures ?

Faire confiance à un inconscient ? Hein ? Vous êtes sûr que ça va bien ? Non, parce que comme preuve, c'est un peu mince. Comprenez bien que je ne cherche la vérité historique des faits. Je me laisse tout simplement porter par ses intimes révélations. Cela est suffisant pour entretenir un sentiment et éclairer la conscience de ce qui a pu se passer. Je sais ! C'est le colonel Moutarde avec le chandelier dans la salle à manger ! Et la main de ma sœur dans la culotte d'un zouave. Une hypothèse n'est pas une thèse. C'est même l'antithèse que je préfère. Comprenez-bien, de quoi pourrions-nous être sûrs ?

A mort mi amor. Sûr de rien. C'est ça qui est bien. Viens petite, j'aurai pour toi la plus belle des réactions. Je te montrerai mon avion à érection. Viens petite, ne perds pas ton temps en balivernes. Lâche ce monde virtuel qui te séchera l'esprit et le corps. Redresse-toi et prends le manche à deux mains. Vade retro petite nana ! Vois la coque de ta carlingue reluire à nouveau de cent éclats iridescents. J'ai mis le feu à ta poudre d'escampette. Tu rêvais d'évasion à deux, c'est encore la meilleure façon de s'enfuir.

6h36. Il y a des heures où la vie, elle est comme ça. Se lever, aller travailler, rentrer, assis, couché. Il y a des matins où biochimiquement, ça va bien. Jusqu'au soir. Cela rend toutes les choses supportables. Cela permet de se mirer dans la glace et se dire alors que la vie n'est pas si mal. Ecrire simplement à l'image d'une existence simplifiée. Comme l'oiseau fait son nid, le chien sa niche, j'essaye d'ancrer ma vie dans l'espace instable. Etre là suffit, sans attentes et sans espoirs. Disparaître un jour, oui, très bien. Inscrivez greffier. C'est tout. Plus de besoins en perspective. Sinon quelques envies, quelques plaisirs si c'est possible. Si cela n'est pas réalisable, ce n'est pas grave. Il y a des soirs aussi.

Si les prisons africaines sont plus fréquentables que les françaises ? Aucune idée. Des musulmans de banlieue m'invitent chez eux. J'en vois entre cinq et six qui vivent dans un minuscule appartement au rez-de-chaussée d'une tour de cristal dépoli. La question est singulière. Je n'ai pas d'expertises sur le sujet. Je ne suis malheureusement pas un bandit de grands chemins, un gentleman cambrioleur des temps modernes. J'ai dit moderne ? Pardon, je suis désolé. Et la grande fille là ? Peut-elle venir sur mes genoux, poux, cailloux, que je lui montre mon côté XXX ? Non ? Rien qu'un peu et après c'est juré, nous

irons jouer au football entre sapiens. J'ai emmené avec moi la crème des supporters. C'est du lourd, des gros cons qui tâchent. Prêt à en découdre avec tout le fourbi, les babines retroussées, la bave blanche des chiens enragés. Des qui n'aiment pas les autres. Faut faire gaffe les mecs.

Roxanne ? Oui ? Pourrais-tu appuyer sur le bouton rouge s'il te plaît ? Oui, bien sûr. J'y vais. Merci Roxanne. Elle est vraiment cool cette fille !

Que vaut le fait d'être deux ? Etre constamment désolé. Répète après moi comme Valmont à la conquise Mme de Tourvel : je suis désolé, ce n'est pas ma faute.

Moi, il me reste comme attributs une peau blanche et une appellation française sur ma carte d'identité. Je ne peux effacer ni l'une ni l'autre. Merdum ! Je suis coincé. En même temps, je ne peux pas m'écorcher vif. C'est le strict minimum, la peau. Sinon, pour ma nationalité, il faudrait que j'avale l'original de mon extrait de naissance. Un jour, j'ai rencontré un homme sans numéro de sécurité sociale. Un homme sans existence légale. J'ai trouvé le personnage fascinant. Il est passé quelques heures et il est reparti sans faire de bruit. Rien de plus. Moi, je suis le 2 65 10 75... Et si je me perdais dans l'espace ? En apesanteur, à la dérive solitaire. Electron enfin libéré de la pesanteur.

Miroir, mon beau miroir, dis-moi à qui sont ces œufs ? A l'alouette, gentille alouette qui ne va tarder à se faire plumer la tête. Et ils garderont le croupion pour la fin. Seuls les sots l'y laissent. Franchement, il y en a qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Les indécis. Les pauvres, je les comprends. C'est si difficile de se dire qu'à la fin, ce sera sûrement raté une fois de plus. Toujours raté. Au début, c'est bien et puis cela tourne comme un poulet au vinaigre. Tu es aussi désolante que je suis désolé. Dommages collatéraux.

Noël, encore toi. Décidément, tu reviens tous les ans à la même époque. C'est toujours le même refrain. C'est un peu ce que je te reproche. Sauf que cette année, les guirlandes multicolores ont été remplacées par des rubans de taffetas rouge et or. J'ai perdu l'image de mon sapin prolétarien. Autre monde. Ce n'est pas si facile finalement de prendre l'ascenseur social. Pas d'un monde similaire. Les barrières ne s'écroulent jamais tout à fait. Je reste à ma place, le fils du prolo. Etiquette qui me colle à la peau. Suis-je ou ne suis-je pas ce que l'autre m'attribue ? Peut-être suis-je un imposteur, un usurpateur ? Je crois en fait que j'occupe le fauteuil d'un autre. La place que les autres d'en haut auraient dû m'accorder, eut été de ne pas en avoir. Je voulais du marbre dans le hall de ma résidence. Je l'ai. Et alors ? A quoi cela sert-il maintenant ? Si c'est pour toujours être mal considéré, je n'en perçois pas l'intérêt.

Je t'aime malgré tout, malgré moi. Et puis je me demandais, à propos de l'impossibilité séculaire de la réciprocité, si nous n'étions pas deux victimes de plus.

Si je devais t'écrire ce dimanche soir, que te dirais-je de doux, d'intime ? Je te livrerais des mots comme des sucres lents sortis de leurs papiers brillants. J'imagine que ce serait notre dernier soir, notre last night. Alors que faut-il que nous y fassions ? Des mots et une certaine chose qui se passe d'ordinaire de mots. Je n'aime pas l'après de la jouissance. Je n'aime pas ses retombées vulgaires, cette espèce d'inconfort temporaire. Le

fait de devoir tout nettoyer, passer la serpillère. Le plaisir est avant. Se dire des mots tendres, se faire des câlins licencieux, être ensemble. Voilà ce qui compte plus que tout le reste. Je ne vois plus rien d'autre. Rien que toi et moi. Ce soir, je te dis des choses.

Variations modales. Formes particulières que revêt mon écriture. Dis autrement, imbrications de formes précaires. Je suis soumis à cette vulnérabilité figurative. Ouah ! Cela a l'air bigrement intelligent ce que j'énonce. Hé ! Les filles ! Regardez-moi, j'écris dans des revues spécialisées où les prétentieux se croient supérieurs parce qu'ils savent noter figuratif, interlope et modal sur une même page. Il y a en effet dans l'histoire des célébrités passagères, des moments où il fait bien d'écrire interlope dans des romans misérables. Et tous de se lever pour encenser les blaireaux. Moi, je trouve ça louche. Limite équivoque. Interlope quoi ! Je l'ai dit ! Mon Dieu, ayez pitié de moi. Je ne recommencerai plus.

It's so hard to be a cat in this fucking town ! Pas la moindre trace de souriceau à malmener. Château d'Oléron, un été des années quatre-vingt. Un chat sur un muret guette. Qu'est-ce qu'il fout là ce vilain minet, en plein milieu du mini-golf municipal ? C'est un félin des villes qui traque à la tombée de la nuit les souris urbaines. Que voit-il d'un seul coup d'un seul œil ? Un muridé égaré sur l'aire du jeu. C'est une femelle, chouette alors ! Ni une, ni deux, voilà le tigré sur la pauvre souris bientôt déglinguée. Non content d'avoir attrapée la grisée, il se met à jouer avec elle. Pourtant un chat, on ne peut pas vraiment le taxer de pervers. Nonobstant, le voilà qui lui arrache les poils, lui tire sur la queue, lui donne des coups de griffes pour l'ensanglanter, la relâche pour mieux la rattraper. La voici à l'agonie, aux prises avec le mâle. Une demi-heure de douleurs atroces avant la capitulation définitive. Une petite sodomie avant de te bouffer ? Cherche encore mon amie l'universalité des bons sentiments. Il n'y en a pas. Tu es née du mauvais côté ma pauvre chérie. Sans biceps et sans pénis. C'est tout.

C'est somme toute assez binaire les relations humaines. D'un côté, les sodomites en tous genres et de l'autre, la grande famille des niqués. Autre chose ? Apocalypse now, c'est un ordre !

Plus rien, ni personne, ne devraient s'opposer à la nuit ininterrompu. A ce qui pourra continuer à exister sans nos regards impuissants. Ce qui sera encore et toujours la lumière de la matière, opposée à la nébulosité sombre de l'antimatière. 23 décembre, c'est un bon jour pour avoir des pensées grises. Tous morts. La fin d'une civilisation cosmologique ratée. Bonjour, je suis un cousin issu de germain du premier homme. Erreur, horreur, malheur. Mes condoléances aux familles des disparus.

Les escargots de nuit ont fini leur déambulation lente dans mon ventre. J'ai sifflé du champagne, un peu de veuve. En gros, j'ai bouffé comme un chancre et bu comme un trou. Des boudins blancs avec de la truffe et du foie gras entier de canard. Du blanc liquoreux et du rouge pour aller avec les saints fromages. Une petite bûche glacée à la pistache et au chocolat pour clôturer le repas. J'ai fait le plein, j'ai honoré ma prime de fin d'année. Demain est si incertain. Je pense à cette jeune fille qui vient d'apprendre le cancer de sa mère. Demain est si peu sûr. Joyeux Noël, triste Noël, ça dépend. Le lendemain, j'ai remis le couvert. Oie farcie à la compote de pommes chaudes et marrons entiers. Un vrai

régal. Je suis un mort en vie et si satisfait de l'être. Une dernière truffe avant d'aller coincer la bulle.

Qu'est-ce qu'un mort comme moi pourrait enseigner aux vivants comme vous ? Qu'est-ce que la mort peut apprendre à la vie ? A se défaire de presque tout. A reconnaître les paroles enfantines que nous prononçons adultes. A décharger nos névroses dans le coffre noir reçu en cadeau de Noël quarante ans auparavant. A détruire toute volonté de puissance. A ne pas servir que ses propres intérêts. A pouvoir dire à celui et celle qu'on aime : fais cela si ça peut te faire plaisir. Mais... mais... fait la chèvre de Monsieur Seguin, cela n'arrivera jamais. Nous sommes sur une probabilité de 12 pour un million. Comme d'avoir un machin vestibulaire dans la tête. Tranquille, pas de gesticulation inutile. Holà ! Calme-toi mon amie. Avant, il y avait une douce inconnue et des muses. Maintenant, il y a mon amie. C'est toi ? Vous êtes celle ? Allons ensemble sur la route.

Pourquoi n'es-tu pas celui qui ? Non, je ne suis pas celui qui. Qui quoi au fait ? Me rassure, me sécurise parce que je suis une sorte de femme. Comprends-tu ? Et que dois-je être, faire pour accomplir un tel miracle ? Ah oui, c'est vrai, cela me revient. C'est l'histoire de deux ascenseurs. Un qui monte, l'autre qui descend. Pour être précis, pendant que l'un monte, l'autre descend. Je les ai vus dans un rêve. J'étais celui qui se hisse, tu étais celle qui dégringole. Ce n'est pas juste. Tout est de ma faute. A quel étage faut-il que je redescende ? Moins 1 ? Moins 2 ? A moins 3, j'aurai de mon vivant peur du froid et de l'obscurité. Il ne faut pas, non. Cela ne serait pas raisonnable. Peut-on seulement s'engager à transiger une bonne fois pour toute ? Régler le différend de nos différences par une espèce de concession authentique, certifiée conforme à nos originalités sociales ? Tout est encore possible si nous ne trouvons pas d'arrangement durable. -3, c'est peut-être bien aussi. Des visites s'imposent. Tant qu'il y a du chauffage et un toit. Et un reste d'amour sur une tartine de pain tiède.

Si j'ai tout compris ? Non, je n'ai rien compris. Comment disaient-ils déjà les Petitjoseph au temps ancien ? Oui, voilà, je suis con comme un balai sans manche, une valise sans poignée. Autre question ? Si quoi ? Articulez s'il vous plaît ! Je suis un mi-sourd. Un mi-entendant devrais-je annoncer, si j'étais du côté des esprits positifs. Il commence sérieusement à me les gonfler ce verre à moitié vide. Quelqu'un pourrait-il le boire sans laisser la moindre goutte ? Voilà, merci ! Enfin peignard ! Alors, me voici mi-mort et demi-entendant. J'écoute. Qui est à l'appareil ?

Je suis le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils des lâchetés innommables. Je suis celui qu'ils ont tué. Je suis celui qu'ils ont abandonné. Je suis celui qu'ils ont persécuté. Je ne suis pas une incarnation de la vie. Lorsque je vous regarde mes filles, j'espère simplement être le dernier maillon faible. Lorsque je vois briller en vous les feux sacrés de la passion essentielle, je m'incline et rends grâce pour ce spectacle prodigieux. Je pleure sur moi. J'aurai fait de mon existence ce sacrifice nécessaire à l'éclosion de vos vies. Il faut que je vous le dise d'une manière ou d'une autre. Il faut que je vous dise que je me suis rendu compte et que l'antécédence familiale en partie aura été effacée par mes bons soins. Vous pouvez mes chères colombes vous envoler de vos propres ailes, pépier joyeusement et vous réjouir de recevoir la lumière des jours. Soyez par-dessus tout vivantes. C'est tout le bien que je vous souhaite.

Donnez-moi vingt de vos meilleurs mots et je vous ferai la description fidèle de vos pires maux. Lire vos délires, n'est-ce pas un bon moyen de vous en délivrer ? Il nous faudrait des miroirs. Une multitude de miroirs portatifs. Les femmes en ont plein leurs sacs. Le problème est qu'elles n'en font pas le meilleur usage. Les hommes ont une bonne excuse. Ils n'ont pas de rouge à lèvres à remettre toutes les heures. Pourtant, avec toutes vos tares évidentes, il serait obligatoire de montrer l'exemple. Comprenez-vous l'intérêt de se regarder en face messieurs mesdames mesdemoiselles ? Cela sert à se demander ce que nous sommes. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Pour certains, je comprends que le résultat puisse apparaître moche. Oui, je comprends, c'est épouvantable. Mais se rendre compte, cela fait quoi ? Un bien incroyable, intense, durable. A n'importe quelle heure de la vie, c'est bon. Ce serait la seule nécessité avant de mourir. Se voir nu devant la glace, jeune ou ridé, tous les maux évanouis par les révélations de l'inconscient. Debout, avec de l'amour dans le creux des mains, hommes et femmes réalisés.

Se plaindre de la vie qu'on se fait. Vous avouerez, c'est un comble. C'est à dire que certains se plaignent de ce qu'ils ne savent pas faire autrement. Cela reste un comble. Pas si facile de reconnaître sa vraisemblance et de se mettre en accord avec elle. Pas si facile. Tout ceci étant subordonné à la question souvent douloureuse du manque d'argent. En tous cas, c'est mis en avant comme étant la raison primordiale. Alors face à cette évidence que nous ne pouvons pas être tous bien pourvus, il ne manque plus qu'aux démunis de se flinguer sur le champ. Ce que certains ne manquent pas de faire avec panache. Bravo ! Félicitations ! Papa, c'est quoi un démuné ? Un gars qui n'arrive pas à gagner sa vie honnêtement pour faire vivre sa famille. Papa, tu es démuné toi ? Va demander à maman ce qu'elle en pense. Papa, papa ! Oui ? Maman a dit que tu es le roi des démunés ! Eh oui, mauvaise pioche. Peut-être aura-t-elle une chance au grattage ? Ce sera mon vœu pour la nouvelle année. Et tu vas te flinguer alors ? Bah non, je vais attendre un peu que mon vœu se réalise.

Ce soir, en rentrant du travail, je me suis à nouveau senti coincé dans ma bulle. Une magnifique bulle diaphane et matériellement si présente. Une bulle constituée d'une fine membrane transparente comme les films fraîcheur que j'achète régulièrement au supermarché le dimanche matin. Seul au monde, sans va-et-vient. Bien enveloppé dans ma solitude archaïque. Plus là nulle part, ni à l'intérieur, ni pour l'extérieur. Avant, cette bulle me faisait peur car je ne savais pas jusqu'où cet état pouvait me mener. Maintenant, je la redécouvre délectable. Me voici prêt à repartir aussi loin que possible. Sans vous des cent personnes qui ont souhaité ma mort psychique. Je vais bien, je profite pleinement de mes écarts, de mes écueils, de mon mal-être. Je vous en remercie.

Plus de commentaires inutiles, non. J'économise les vaines paroles. Passe-moi le sel bordel ! Hé ! Faut pas pousser pépère dans les orties qu'à la fin il se gratte grave ! Non mais alors, il ne faut pas, non, se laisser aller à des tentatives futiles pour rallier l'universalité des bons sentiments. Je suis atteint de mutisme. Psychiatrie : attitude de celui qui refuse de parler, déterminée par un facteur psychologique de type névrose. Et ta connerie le dictionnaire ? Déterminée par la brutalité excessive d'un entourage de grands malades de type immunodéficients affectifs. Oui, il y a dans la nature des antigènes incompatibles avec la bonne tenue des sentiments. Omar m'a tué bien sûr ne prend pas de

h au début, ni de d à la fin. On ne voit pas comment un animal pourrait commettre un tel méfait. Spécificité proprement inhumaine.

Page 25. C'est histoire de meubler par une phrase inutile. C'est si important les propos inutiles. Ceux qui habillent les séances de psy. A la fin de la séance : bon, la prochaine fois, essayez de me raconter quelque chose d'intéressant. D'accord, d'accord ! Pfff ! Je voudrais bien l'y voir moi sur le divan toutes les semaines à se retourner le ventre. Je dis ça mais peut-être qu'il a connu avant moi le même assujettissement. Un peu de circonspection tout de même. Une histoire faite de répétitions avec des personnages interchangeables qui n'ont de conscience que celles qu'ils ont empruntées en arrivant au monde. Vous serez assez aimable de la rendre au vestiaire à la fin de la représentation. Sachez qu'elle ne vous appartient pas et qu'il est de bonne moralité de la rendre en sortant. Bien chef, oui chef ! Ceux-là sont exempts par avance. Non, je déconne. 23h09. Histoire de meubler par un temps infécond qui engendrera plus tard de brusques révélations.

A la fin du roman, ils se marièrent. Sorte de compensation, une envie de stabilité. Le vieux monsieur et la jeune fille. Envers et contre toutes les dérives.

Wake up. Il est huit heures, c'est l'heure de se réveiller. Le moment est venu de sortir d'une nuit interminable. Se réveiller vraiment ? Se lever, s'habiller et partir à la recherche du temps perdu ? S'en aller au hasard sur les sentiers du vaste monde débusquer les perles rares ? Découvrir les trésors cachés dans les recoins les plus reculés ? Laisser tout derrière soi ? Aujourd'hui, il ne suffit plus de frapper à une porte pour qu'elle s'ouvre. De quoi vivrais-je ? Sans rien ? L'errance est un luxe de rentier. Je n'ai pas cette chance.

J'écris autant que je me suis mis à relire. Relire parce que finalement, certains autres ont des histoires vraisemblables à raconter. Je ne parle pas des littérateurs et des littératrices à la mode interlope qui reçoivent des prix à la con. Tout ça parce que l'affairisme des uns se conjugue avec le clientélisme des autres. Beurk ! Je parle bien sûr de ceux qui ne seront jamais connus du très grand public des illettrés. Je distingue les premiers des seconds par mon envie systématique de gerber à la neuvième page. Je ne citerai personne. Ne pouvant prendre sur moi le fait d'être un délateur. Plutôt crever que de prendre part à cette grosse merde médiatique. Caca les gens dans la lucarne de la télévision ! Eteignez le poste mes filles, cet instrument diabolique diffuse des images avilissantes de la très basse humanité. Relire pour s'enrichir l'esprit, pour ouvrir de nouveaux horizons intérieurs.

Une vie ratée en somme. Je m'en fous. Cette fois, c'est la bonne. Je me fous de vraiment tout. Non, parce que, paraît-il que je disais ça comme j'étais petit. Ça ne sert à rien d'aller à l'école. Non, à rien. Je m'en fous de l'école. C'est ma maman qui devait tirer une tronche ça comme. Enfanter un morveux que rien n'inspire, ça doit être déconcertant, c'est sûr. A part regarder par la fenêtre et jouer au ballon dehors, il ne fait rien comme les autres. A six ans, il se fout de tout ce même. Pas d'intérêts élevés, pas de nobles passions. Moi, je sais une chose ce soir. C'est la vie toute entière qui m'intéressait. Dès le départ. Et puis déplaisant concours de circonstances, c'est la mort qui m'a pris par le bras pour me déposer cette nuit dans mon fauteuil. Voilà, c'est comme ça. Je ne m'en

plains pas. Vraiment. Je l'aime bien ma mort. Celle que vous m'avez inculquée, à la suite de vos mauvais contacts. Que cela n'empêche pas le petit garçon que je suis de vous adresser ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Et surtout une bonne santé. Parce que sans santé, point de salut.

Cher monsieur. J'espère que vous avez eu le loisir de parcourir les quelques pages de ma "thèse". En attendant le second triptyque intitulé "Les danses de la dissidence". L'écriture est un drôle de passe-temps, je n'ai rien trouvé de mieux pour perpétuer mon analyse. Elle a l'avantage de me ramener constamment à ce qu'il y a de plus douloureux : moi-même. Je ne suis pas certain d'être heureux un jour. Mais cela ne me dérange plus. C'est un état couramment répandu. Le petit garçon que je suis vous adresse, cher monsieur, ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année.

Qu'est-ce qu'elle me ressemble mon Elise ! C'est ma fille, ma petite sœur. Regardez bien le petit garçon que je suis resté. Imaginez-le au féminin. Vous verrez alors apparaître ma fillette adorée. Certains diront qu'elle est ma chouchoute. Ce n'est pas vrai. C'est seulement qu'elle est plus douce et plus affectueuse, voire plus docile. Alors, c'est évident que ça aide à entretenir une relation plus proche. C'est tout. Heureusement vais-je écrire qu'elle est là. Sinon deux comme ma bourrique préférée, c'est clair, il y a de quoi se mettre la tête dans la cuvette des chiottes et tirer la chasse régulièrement pour rester zen. Inspire un grand coup, expire. C'est juste un mauvais moment à passer.

Un petit délire pour la route ? Allez, léchez-vous. Commence fort de café. Retenez-le, surtout ne le lâchez pas. C'est qu'il a pris son rythme de croisière le Petitjoseph. Il ne respecte plus rien. Ne faudrait pas le lâcher dans la nature. A côté, les chroniqueurs d'Hara-kiri et du Groland, c'est du marshmallow pour aras qui rient. C'est son côté obscur de la force contrariée, vous voyez le concept ? Non ? Faudrait que je vous fasse un dessin avec des couleurs là où c'est crade. Ainsi soit-il.

Je ne résiste pas à la tentation de réécrire ce qui suit : "pour le bien de vos familles et de votre peuple, pour le bien de tous les hommes, ne cherchez plus celui que vous êtes venus trouver. Il n'existe pas. Si vous ne renoncez pas, de terribles malheurs vous anéantiront. Et vous en avez assez connu."

Au-delà. Bientôt dans l'au-delà. Au-delà du principe de plaisir, il y a la pulsion de mort. Vive les holocaustes collectifs. C'est là où semble-t-il la jouissance est la plus intense pour les hommes. Qu'est-ce que je vous sers ? Une petite croix en apéro ? Ensuite un pal en entrée ? Puis un bûcher en plat de résistance ? Et pour finir un gibet en dessert ? Allez, vous en prendrez bien un peu de chaque ! Il y en aura pour toutes les fois. En ce moment, il y a une promo sur les enfants africains défoncés vivants à coups de pilons.

Chut ! Ne dites rien. Faites comme moi. Ne montrez rien. Faites comme moi. Je fais partie d'une nouvelle confrérie, les insignifiants volontaires. Inclassable par définition, impossible à coincer entre quelque chose et quelqu'un. Une vraie liberté, une véritable indépendance qui peuvent à tout moment disparaître par arrêt du cœur arbitral. Vous êtes ? Rien. Ah ?! Mais alors je ne vois aucune raison de vous tuer !?! Mince alors. Même pas un petit quelque chose ? Je ne sais pas moi heu... un truc qui puisse au moins se

retourner contre vous un jour de mauvais temps. Franchement, ce n'est pas sympa. Vous pourriez faire un effort pour croire en quelque chose. Vous imaginez si tout le monde était comme vous ? On ferait comment après pour remplir nos charniers, nos camps et autres ossuaires ? Pas cool le mec. Bon, on va se contenter du minimum. Français et blanc. On va bien te vous trouver une solution. Je vous fais entièrement confiance.

J'imagine de temps à autre quelque chose de beau, de tendre, de poétique, de plaisant. J'imagine aussi des femmes rassurantes qui seraient postées aux quatre coins de la sphère. J'imagine quelques milliards d'années après nous le froid de l'univers qui se densifie à nouveau pour mieux repartir. Y aura-t-il une nouvelle fournée d'êtres humains ? J'imagine quelques milliard d'années avant nous ceux qui vécurent sur d'autres sphères. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. La vie jaillit de la matière éternelle. J'aime cette musique des astres, ces vers de Rimbaud et la tendresse de mes filles qui savent m'avouer leur amour. C'est plaisant aussi de vivre.

C'est la vision du monde d'un analysé qui est resté au moins dix ans allongé sur un divan pas divin. Pas confortable pour deux sous. Raide comme les tables des auscultés de la médecine générale. Un peu de moelleux m'aurait peut-être assoupli l'esprit. Rien de tel qu'un peu de mou pour combattre la radicalité. Je n'ai jamais apprécié non plus le gris uniforme du revêtement en simili cuir. Raide et gris, comment voulez-vous aussi ? Je l'aurais préféré mou et rouge foncé. J'ai absorbé le décorum de l'alcôve avec un léger écœurement. Je suis ressorti au bout de dix ans barbouillé comme après un lendemain de fête. Heureusement, j'ai regagné le fauteuil en velours et assise douillette. Meilleure a été la digestion. Il y avait malgré tout sur le divan un oreiller recouvert d'un papier jetable à chaque séance. Réconfort élémentaire mon cher Jung.

Vous qui vous interrogez, je vous le dis en vérité. J'écris une page en trois heures. C'est le temps moyen dont je dispose pour partir dans les au-delà. Juste de l'autre côté des limites fixées par les murs d'enceinte de la ville. Je regarde par les meurtrières la campagne proche. Au crépuscule ou bien à l'aube, quand toutes les formes fluctuent et où les phares des véhicules trouent furtivement la semi-pénombre. Je pars avec les oiseaux par-dessus les champs. Le temps qu'il faut pour descendre dans le corps de cette ferme. Dans quelle couchette se trouve-t-elle la maraîchère ? Je ne fais que passer. Cette odeur paysanne ? Je la reconnaitrai entre deux cents d'œufs. C'était l'odeur de ton palier du 6. Et plus tu cries, plus je m'enfonce dans les couches mystérieuses de la rêverie. Cela devient bizarre. Pour un peu, aussi étrange que certains films du grand Fellini. Je décroche mon combiné avec humilité, cela sonne occupé. C'est terriblement frustrant de ne plus pouvoir correspondre.

Elle m'appelle au bureau une après-midi grise. Je suis dépressive m'avoue-t-elle. J'avais remarqué. Il y a des signes qui ne trompent pas. C'est difficile aussi de penser que la réalité sera aussi dure que l'esprit l'imagine. En fait, il n'en est rien. C'est d'ailleurs extrêmement décevant cette inadéquation. Flippé par avance pour pas grand-chose, c'est idiot au bout du compte mais c'est ainsi. Faire autrement. Ne pas faire autrement. Tu devrais essayer de. Peine perdue. C'est une désorganisation chimique passagère. Allô docteur, je voudrais deux béquilles pour tenir debout. Ah bon ? Très bien. Je vous adresse

une ordonnance renouvelable aujourd'hui même. Rappelez-moi dans quinze ans si cela ne va pas mieux.

Des nuées de larmes ardentes déferlent. J'ai mal au cœur, j'ai mal aux yeux. Je vais mourir de tristesse dans quelques instants. Peut-être, je ne sais pas. Si je ne meurs pas ce jour, je me fais une promesse. J'irai écrire sur le pupitre de votre cul mes plus belles phrases. A la plume d'oie comme il se doit en la tenant à l'aide de mes quatre doigts. Des vers encore verts inonderont la page spectaculaire. Elle n'en reviendra pas. Je vais la scotcher sur son séant.

L'amour. Oui, bien sûr. Elle mouille à verse, il bande comme un âne. L'amour toujours triomphera. C'est impressionnant ce qu'elle mouille cette chienne. Elle est trempée jusqu'aux genoux. Il va la mettre sur les rotules, c'est sûr. A moins que cela soit l'inverse. Enfin bon, peu importe. L'important, ce n'est pas d'aimer. C'est que la nature soit bien faite.

Elle m'a tué. Je l'ai marqué de mon sang sur le mur de ses lamentations.

J'ai des doutes, c'est évident. Je ne suis pas sûr, c'est un manifeste. Je me décerne un satisfecit. Voilà qui est perfectible au possible, n'être certain de rien. Ma foi, cela avance doucement mais sûrement. Et qui va sûrement va loin. Comme disent les gars d'en bas. Je suis devenu avec le temps un formulateur d'hypothèses. Tiens, j'ai fait mon sociologue. J'ai inventé un mot pour coller au plus près de mon esprit débordant. Un formulateur. Eh ouais ! Cela a de quoi boucher un petit coin. Sinon, il y a sociétal. Ça, c'est un terme impérativement conseillé quand on est socio à la mode de Caen, un caviar quoi ! Les jeux de banlieue dépourvus de concepts, ça les encolle au mur. Vous avez mesuré la distance qui nous sépare les cocos ?

Putain, ça déchire grave de chez gravos. En effet, avec un peu de recul, comment veux-tu que je... pardon, mais cela ne veut pas dire grand-chose. Ah oui ? C'est dans ce contexte qu'émerge le dialogue sociétal, notion qui désigne l'ensemble des processus de concertation par lequel les sociétés contemporaines s'efforcent de réunifier, pour les résoudre avec les acteurs concernés, les problèmes qui se posent à elles dans des domaines distincts. Hé ? Tu te fous de moi là ? Quand le langage devient-il une forme civilisée de l'irrespect ?

Ce n'est pas un peu fini oui tous ces remue-ménages ? Ces petites scénettes qui ne valent pas un clou de girofle. C'est ridicule d'écrire comme cela des bouts de rien. Même pas capable de produire un roman. Un truc qui aurait de la tenue. Franchement, tu veux mon opinion ? C'est trop nase ! Arrête ! Nazareth !?! Pourtant, je ne suis plus de là-bas. J'ai définitivement bouffé ma kippa. Tu tiens ça d'où ? De ta grand-mère polonaise. Cela se transmet de mère en ce que tu veux. Je suis désolé mais moi, je n'ai rien vu passer. Ah bon ? Même pas un p'tit legs visible ? Ostensible ou ostentatoire si tu préfères ? Bah non, je n'ai rien à déclarer. En réfléchissant un peu, j'ai bien quelques souvenirs. A la grande époque, j'avais à mon actif une bonne névrose, quelques phobies, une hypocondrie, un complexe de supériorité, un don psychologique. Rien d'anormal pour un juif de bonne lignée. Ah oui, en effet ! Mais bon, comme je me suis soigné pendant quinze ans et que

tout ceci semble correctement effacé, moins quelques séquelles momentanées, je ne peux plus rien faire valoir. Tu t'en sors bien pour cette fois-ci. Mais t'inquiètes pas, on te trouvera bien quelque chose. Ah, j'oubliais, un peu parano aussi à mes heures.

Agnostique ? Mouais. Bob ? T'as ça sur tes tablettes ? Comment tu écris agneau stick ? Comme ça se prononce ducon. A G N O S T I Q U E. Qui veut dire ? C'est une doctrine ou attitude tenant à priori pour vaine toute métaphysique et déclarant que l'absolu est inconnaissable pour l'esprit humain. Tu cherches à m'embrouiller là ? Non, je vous jure que c'est la définition du gros Robert. Laisse Robert en dehors de cette magouille tu veux ? Va plutôt me chercher la rousse. J'ai deux mots à lui dire à la rouquine carmélite. Après délibération, en ta qualité de non-voquant pas clair, tu es acquitté au bénéfice du doute. Excellent jugement ! Merci messieurs les conjurés.

Tout ce qui n'est pas dit deviendra un non-dit. Tout ce qu'on ne sait pas de soi et de ses héritiers. C'est immense. Moi, cela m'aurait plu de lire un livre où mon père se serait raconté. Cela m'aurait aidé à saisir des bribes supplémentaires pour reconstituer le puzzle de son personnage. Chacun d'entre nous devrait accomplir son devoir de mémoire. Quand je pense qu'il existe sur cette terre des parents qui détestent leurs enfants, accessoirement leurs petits-enfants. J'ai un peu de mal à cerner cette disposition particulière. Non pas qu'elle me dérange puisque tout est possible. Mais quand même.

Je ne résiste pas à la tentation de réécrire également ce qui suit : "le vaste monde n'est qu'un grain de poussière dans l'espace. Toute la science et la raison des hommes ne sont que piètres mots. Les peuples, les bêtes et les fleurs des cinq continents sont des ombres. Et le seul résultat de la méditation perpétuelle est le néant."

Comme il y a des veaux et des quasés de veaux, il y a le rien et je suis un quasi de rien. Je suis de l'autre côté du miroir. De façon quasi permanente. Je le ressens physiologiquement. J'ai testé un autre monde avec succès. Je ne suis plus d'ici. Mon étendue intérieure s'étire tel un dormeur se réveillant d'une longue léthargie. Je devrais souligner ce que je viens d'écrire et le mettre en gras double. Devant moi se présente une autre nuit plus ou moins longue empliesse de songes et de rêveries d'où je ne ressortirai plus jamais. A moins d'un retour de flamme hautement improbable. Pendant ce temps, à Orléans City dans le Nevada, un gars s'en prend plein son grade. En fait, ce n'est qu'une expression puisqu'il est simple appelé de la contingence. Vas-y Simone, défonce-le. Il l'a bien mérité ce trouffion. Il est insupportable, lourd, indélicat, pas attentionné, pas raffiné, vulgaire, grossier, ... Bonjour, c'est moi. Je suis rentré à la maison.

C'est bientôt la pause sidérale. Demain matin, je reprends mon train-train quotidien. A 7h14 très exactement. Je fais souvent ce fantasme étrange de ne pas rentrer chez moi le soir. Je fais souvent ce fantasme de perdre mon identité et de me noyer dans les foules. Plus personne ne saura rien de moi. Sans domicile et sans travail fixes. Allant de chambres noires en chambres de bonne à tout faire. A flâner en pantalon de flanelle parce qu'une rombière m'aura payé mon service. La coupable errance du clochard citadin. Tends les mains pour voir, à ceux qui prennent deux fauteuils alors qu'ils sont seuls dans le train. La pire des humanités se découvre devant moi. Pourtant ils affichent tous les signes

distinctifs de leurs religions respectives. A quoi leur servent-elles si elles sont inaptes à les rendre plus humain ? Je ne comprends pas.

PAUSE SIDERANTE



Je me baladais sur la route principale, très embouteillée à cette heure. Une sorte de boulevard sans trottoirs. Tiens, des enfants jouent au football avec une tête coupée. Pratique me suis-je dit quand on n'a pas de ballon. La langue a été au préalable arrachée, les yeux crevés et les oreilles découpées. Reste quelques touffes de cheveux sur le cuir scalpé. Magnifique tir ! La tête s'envole dans la lucarne. Gooaaal ! Quelle passoire ce gardien de but. Bon, à sa décharge, il faut le vouloir d'arrêter une tête fraîchement défaite sans gants. J'adore le football primitif. Plus loin sur la route, d'autres enfants jouent au hockey sur terre. Apparemment, ils ont déniché des os avec encore un peu de chair dessus. Superbe passe à l'ailier qui s'infiltré dans la défense, il arme son tir, raté ! Quel dommage, une si belle action. Ses coéquipiers l'insultent copieusement. T'es vraiment trop perso fils de rat ! Bien fait pour toi si tu as cassé ton humérus. M'en fous, il y en a tant qu'on veut des macchabés dans le coin. Tenez, v'là une jambe récemment enlevée à son propriétaire. J'adore le hockey écologique. Et vous, vous faites quoi dimanche ? On se voit pour l'apéro samedi soir ? Hé ! Tu me réponds connard ? Avant que je te défonce la gueule à coups de batte de base-ball.

Ecrire, rêver. S'évader en somme. Il ne faut pas que je rate une seule occasion. Je répète, il me faut dissiper et évacuer toutes les formes de la haine. Doit rester l'amour et l'indifférence. Le chemin passe par là. Confucius ? Le chemin est-il encore long pour atteindre cet état de détachement serein ? Peut-être faudrait-il que j'envisage un voyage initiatique aux Indes ? Que j'aie me purifier dans les eaux pourries du Gange. Plutôt prendre de l'altitude dans un refuge spirituel non investi par les forces du pire. Sinon, je pourrais m'entraîner à la télépathie avec un ami aborigène. Sont balaises les gars. Ils n'ont pas besoin de BlackBerry pour s'envoyer des informations. Tiens, il y a aussi la pomme fermentée, le brouillard éthylique permanent. Quand je pense à Blondin et ses mots insensés, sortis d'un dictionnaire génial, je veux bien être bourré toute la sainte journée à ce tarif-là.

La belle de nuit se couvre. Elle a un peu froid la mante. Son manteau noir lui remonte jusqu'au cou. Son visage est beau, son visage est dur. Cette dureté apparente résume l'état du monde. Dur, ne durera pas ? Je prends, je laisse. Je souhaiterais faire partie intégrante du vernis. Non, ce vernis-là est une erreur de composition. Une très mauvaise rédaction. Revenir à la loi du plus fort ? Nous ne l'avons jamais quittée. Elle s'est juste adaptée à nos principes d'organisations implacables. Sans amour. Triste illusion que de croire encore en lui. A elle qui ferme les yeux, dont les traits se relâchent. Un nouveau doute s'insinue. Est-ce possible ? Non, c'est impossible ! Mais... Je le vois en elle. Il est là, il n'est pas mort. Taisez-vous monsieur ! Cela suffit maintenant. La capacité d'aimer de cette jeune femme en noir a été effacée par les bons soins de la société. Ah ? Pourquoi moi alors ? Quelques électrons libres arrivent à se désengager de la masse. Les solitudes dans lesquelles ils et elles se trouvent n'est pas une menace. Les attitudes bienveillantes de ces derniers restent incompréhensibles pour le commun. Ah ? La belle de jour se réveille. Elle sort de sa besace noire les ustensiles nécessaires à un ravalement rapide de façade. Précis, efficace, révérencieux. Ô ma citadelle imprenable. Ses bas se croisent et ses bras se décroisent. Le bruit si délicieux des frottements parvient jusqu'à mon oreille. Elle remet son manteau noir en resserrant sa ceinture d'abstinence, se lève et se faufile dans le couloir. Au moment où ramenant mes jambes à mon cou pour la laisser

passer, pas un sourire, pas un mot, pas un regard. Couic, mon pénis rapetisse. C'est ce qui s'appelle couper court l'envie d'être encore dans ce monde.

Je ne suis pas d'accord avec vous. Vous avez tort d'écrire tout cela. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? A tort ou à raison. Ai raison ou ai tort ? Ni l'un, ni l'autre. Moi, oui moi, je tords la raison en deux. Toutes les raisons, les bonnes comme les mauvaises. La raison du plus fort, du plus influent qui cherche à assurer ses arrières, du surdiplômé d'état qui est grassement payé pour penser et qui réfléchit comme une grosse tanche. Les raisons des imposteurs, des traîtres et des irresponsables. La vie quoi, suprême velouté de forfaitures à la Edgar. Je plaide victime non consentante.

Je veux des gros seins non trafiqués. Des faster pussycatwomen qui nettoieraient la surface de mon globe à grands coups de karcher. Varla, Rosie et Billie. Je n'avais jamais vu auparavant de poitrines aussi grosses. Epuration technique. Histoire de me refaire la peau lisse. Il faut de temps en temps désincruster les impuretés qui condamnent l'entrée des pores.

Dans pas longtemps, je devrais être bon à enfermer. Je le suis déjà intérieurement. Mais que vaudrait une vraie cellule confinée dans laquelle je ne pourrais pas m'ébattre ? Car il m'arrive encore de folâtrer de temps à autre. C'est ma soupape d'échappement. Imagine ma cocotte une minute sans exutoire de la pression ? Elle exploserait ma cocotte. Les quarts d'heure de folie, depuis que je suis enfant, m'animent fréquemment. Et depuis cinq ans, assidûment. Je disjoncte donc j'écris ce que je suis. Plus tout à fait normal. Hors des moules et des bigorneaux. Sinon il y a les praires et les palourdes que j'aime bien. Des fois, je me demande combien de temps je tiendrais dans un cachot sans sortir. Une vie entière, j'en suis certain. Tellement j'ai des réserves de soumission dans mon escarcelle. C'est comme ça. Je regarde le ciel de ma nuit, les deux étoiles qui éclairent mon existence. Illimité est un mot que j'ai banni de mon vocabulaire. Je sais que ma vie se terminera demain et j'en suis ravi. Que disiez-vous madame ? Votre fond est tapissé d'une mélancolie traversière. C'est joli comme formule.

Il ne faudrait pas qu'elle devienne rance mon errance de mots. La spontanéité enfantine gardée, pour ainsi dire. Avec une petite cuillerée de lucidité adulte. J'ai reçu en héritage une forme de naïveté, des deux côtés, maternel et paternel. Je croyais que tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Une naïveté pareille, c'est pathétique. Le nombre de fois que je me suis fait rouler dans la farine, je ne les compte plus. Et puis je me suis réveillé un matin en considérant le tragique de ma crédulité. Non, je ne serai jamais un méchant. Même si je sais que j'en suis entouré, je resterai un gentil. Si c'était à refaire, ma maman m'a dit l'autre jour qu'elle aurait voulu être plus méchante. Tu fais erreur maman. Tu n'aurais rien prouvé en adhérant à cette banalité consternante. La gentillesse, c'est l'une des plus nobles manifestations de l'amour, de l'humain dans l'inhumanité. Et de rajouter, n'hésitez pas à être de vils manants avec moi, je saurai vous laisser faire. Peut-être vous étonnerais-je alors par cette réponse courtoise qui sera la mienne.

HA HA HA !!! Je vous demande pardon. Je n'ai pas pu faire autrement que de rire de vous. Ça claque dans l'air, je reste interloqué. Comment ce rire a-t-il pu arriver jusqu'à

moi ? Où l'ai-je entendu ? Bien sûr que c'est à moi qu'il s'adressait. J'ai croisé une nuit sur le quai d'un fleuve une ombre portant capuche sombre. Je n'ai pas aperçu son visage. En une fraction de seconde, elle a dû m'apercevoir. Et sans hésitation, elle éclata de rire. Un rire si franc, si direct, si confondant. Étais-je à ce point risible ? Oui, sans aucun doute. Depuis, cette exclamation me poursuit. Le rire de l'autre est devenu mon miroir introspectif. L'autre, mon double, mon ombre. La chute dans le vide fut l'égal d'un saut à l'élastique du haut de l'Empire State Building. Une question de trop, un rire en plus et voilà que la vie bascule et yoyote pendant plus de quinze ans. Ce rire fondamental n'était-il pas dans un livre de mon ami Albert ? Je ne sais plus.

Il n'en est rien. Cette merveilleuse phrase s'impose comme la conclusion de ma quête. C'est ma conclusion la plus récente et la plus éblouissante. Voilà la réponse que je cherchais. Je vois le soleil au-dessus des cimes qui irradie mon espace-temps de toute son énergie. J'ai compris qu'il n'en est rien. Ni dessous, ni dessus, ni avant, ni après. Il n'en est rien partout. Le destin des hommes s'inscrit dans les grandes lignes des atavismes essentiellement psychologiques. C'est cela un destin. Heureusement que les accidents peuvent survenir. Ils sont la forme la plus aboutie de la liberté. Ma liberté, mon obstination récompensée. Les hasards ont suivi ma trajectoire et m'ont tendu les mains. Je viens, je suis à vous. Je prends, j'adhère, je vous suis à la trace. Disciple bien discipliné. Ils sont si rares, si providentiels, si fugaces. Pour rien au monde, je ne voudrais manquer ceux de demain. Faut-il que je m'arrête là ? Y aurait-il quelque chose de plus au-delà de cette conclusion ? La réponse ultime devrait se trouver dans la matière noire de l'univers. Mais je n'irai pas jusque-là. Il n'en est rien, c'est le tout.

C'est clair. Beau, grandiose. Il y a des bâtiments partout colorés comme les façades d'une ville du Yémen. Le soleil traverse les murs de ses rais, inonde la place d'une luminosité aveuglante. C'est une ville du monde à l'image de ce que devrait être toutes les cités de la terre. Bigarrés jusque sur les murs des gares et sur les parois des parkings. De la couleur chatoyante partout dans les moindres coins. J'en ai rêvé.

Elle s'approche de moi, elle pénètre dans mon espace vital. Je parle, je lui parle. C'est ce que je fais de mieux. Il n'y a plus que cela qui m'intéresse encore. Je ne suis plus d'ici. Pendant que je prononce des mots, elle avance ses lèvres vers les miennes. Que fait-elle ? Étonné, déconcerté, abasourdi, tout ça en même temps. La fraction de seconde est dense, chargée de sens. Elle me mord la lèvre supérieure sans remords. Elle n'en démord pas. Moi, non plus. C'est à mon tour de lui mordre la lèvre inférieure. Et si mordicus, je déliais la langue de ma mordante. Elle est en train de faire de moi un mordu, un aficionado de ses deux lèvres. Ma dérivée de Marie de Magdala, ma Marie-Madeleine à moi. J'ouvre un œil, puis l'autre. Elle n'est plus là. Elle a dû se réveiller avant moi, enfiler sa jupe et son pull noir, s'échapper au petit matin. J'espère qu'elle reviendra bientôt se promener dans mes nuits afin que je goutte à nouveau le velouté de sa lippe.

Démo de mots, motus et bouche décousu. J'ai la langue bien pendue.

Je voudrais qu'elle apparaisse devant moi. Là, maintenant. Comme dans les films de cinéma, par l'intermédiaire d'un effet spécial. Je claque des doigts, il ne se passe rien. J'ai beau me servir d'un clap, dire apparition quatorzième, rien n'y fait. Il y a bien que dans les

fictions que cela fonctionne. Pas dans la vraie vie. Macache. Je vais diffuser une annonce dans quelques canards appropriés. Homme fruste de quarante-deux ans convenablement frustré cherche femme brune de petite taille pour partager réalité palpable. Je devrais faire un carton avec ce communiqué. Ou bien mes cartons dans lesquels je rangerai mes frusques. Pas grand-chose à me mettre, je voyagerai léger. J'ai perdu mes besoins.

Je suis si content d'avoir vécu jusque-là. Cela m'a permis de vous apercevoir. Parfois, je ne sais pas pourquoi, je pense à celle que je ne verrai pas et que j'aurai dû voir coûte que coûte. Dans le noir du ciel, j'ai vu un soir des visages d'inconnues et puis plus rien. Le noir de la nuit a envahi mon esprit. J'avais quatorze ans sur mon île. Je me souviens, je ne sais pas pourquoi, de cette vision. Souvent, elle me revient avec la même précision. Ce soir, elle hante ma salle de projection. Deux, trois, quatre visages et puis s'en vont. La vie passe du noir au noir. Entre deux néants, deux absences, je me suis offert et m'offre encore quelques effigies nocturnes. De celles qui justifient la présence de mon envie. C'est bien à cause d'elles si je suis toujours en vie. Il y avait là ce soir d'août une densité du sens dans cette immensité figurative. Je l'ai perçu si confusément. Sens, direction de ma petite vie. Des ténèbres ont surgi des faces féminines. Je m'interroge en vain.

Justement j'en parlais. J'ai vu ce matin un gars portant un accoutrement recouvert de petits riens. Le gars s'est confectionné un costume en feuille de papiers A4. Sur chacune d'elles était écrit en lettres capitales : R I E N. Taille 72. Il y en avait au bas mot une bonne vingtaine. Le jeune gars attendait ainsi vêtu une rame de métro. Formidable déguisement. Je ne suis pas seul, il y en a d'autres. J'aurais dû l'applaudir.

RIEN

Petitjoseph ? Sois fort mon ami ! Fort ? Fort comment ? Comme un turc ? Fort en thème ? Je n'ai pas fait maths élémentaires. Fort pourquoi ? Pour supporter la déliquescence de la race humaine ? Je m'en réjouis l'ami. Fort devant l'adversité ? Oui, c'est cela. En attendant la disparition des cons surentraînés, c'est sûr, il faut se les supporter. Oui, je serai assez fort pour ne pas adhérer. Je n'ai pas pris ma carte de membre, je ne peux donc pas entrer. Cela tombe bien, je préfère stationner dehors à admirer la nuit. Je hais l'espèce humaine. Avec une force inébranlable. Celle-ci, c'est certain, je ne risque pas de la perdre. Moi qui suis si faible et si gentil, je comprends mon sentiment.

Certains diront que je suis jaloux, c'est sûr. Le gars d'en face est un gars hautement contemporain. Il a la panoplie complète du yuppie youp la boum. En commençant par le bas, on peut apercevoir une paire de chaussures noires à lacets, so british in the city. Les chaussettes sont noires également. Forcément, sinon c'est la faute de goût grossière et impardonnable. La veste du costard à deux boutons est grise à fines rayures grises plus foncées, très tendance dans les quartiers d'affaires. Ensuite, on peut remarquer une chemise rose satinée à fines rayures brillantes totalement à chier. La cravate dans les tons

est à motifs rosâtres. C'est un vague rappel. Genre, j'ai en plus du reste un minimum de raffinement. Bien sûr. La PSP dans une main, le téléphone portable sophistiqué dans l'autre et le MP3 sur les genoux, les deux oreilles sont occupées par deux écouteurs différents. Il est 7h17 dans l'Orléans-Paris. C'est sa montre qui l'affiche. Sa super montre lui donnent la pression atmosphérique à la Motte-Beuvron et l'heure qu'il est à Sydney. Plus vulgaire, je ne sais pas si c'est possible. Non, pardon ! Si actuel, fashion, tendance in et autres slogans marketings surfaits. Je ne l'aime pas donc je suis. Il est puissant celui-là !

Gwen la danseuse. C'est Gwen la danseuse. Le bonheur, c'est paraît-il un bon moment à passer, parole de futur suicidé. Gwena ou Gwendo ? Ma Gwen a les yeux verts. C'est une danseuse bretonne. Il ne fallait pas me dire cela. Me voilà maintenant aux prises avec mon délire spasmodique. Ce n'est pas grave, cela finira bien par passer. Ma Gwen a les yeux verts et porte des tutus. Je l'ai vue, c'était un soir dans une salle de danse de Quimperlé. J'étais là, au fond de la salle, tapi dans l'ombre comme d'habitude. Que faisons-nous là au fait ? Nous ne connaissions ni l'un ni l'autre cette ville de Bretagne. Son corps se mit alors à se dérouler, à se contorsionner, à s'enrouler autour de mon âme. La musique était un ballet de Tchaïkovski. Des effluves exquis émanant de sa chair s'en allèrent vers les étoiles. Puis-je laisser mon esprit s'envoler avec elle vers l'Amérique ? C'est beau une silhouette qui danse au crépuscule. Qui viendra fermer mes paupières après que la lumière se soit tue ? Gwen la danseuse ? Oh oui ! Je t'en prie. Fais cela pour moi. Moi qui n'ose avancer mes mains vers toi.



Petits plaisirs comme autant de petits bonheurs dispersés, telles des miettes de pain déposées derrière moi. Aussitôt, les merles et les corbaques fondent dessus et s'empressent de les engloutir. Comment vais-je faire pour retrouver les chemins de ma mémoire avec tous ces oiseaux de malheur ? Je devrais disséminer des cailloux à la place, des petites pierres tombales. Peut-être n'auraient-ils pas l'outrecuidance de déterrer mes souvenirs ? Ils sont capables de tout. Eux là-bas. Ainsi font les plaisirs, trois petits tours et puis s'en vont. Pas de quoi casser trois pattes à un canard. Ou bien de se relever la nuit. Si je peux formuler un souhait, ne jamais revenir parmi vous en tant qu'être humain.

Des danses. Je prends la pose dissidente. Il n'y a plus rien à dire. Vous pouvez vous taire jusqu'à la fin des mondes ou bien sortir le revolver pour me dessouder. Dans un cas comme dans l'autre, le silence m'emportera au paradis du néant. De mon vivant et jusqu'à l'heure de ma mort. Amen ta fraise, j'ai un truc à te glisser dans le conduit de l'oreille. Tu ne le répéteras à personne ? Aucun risque, je serai muet comme une câpre et sourd comme une vieille taupe. Ah oui, en effet ! Trop bien ! Bon alors voilà... psss psss... t'as compris ? Tu seras mon dépositaire testamentaire. Il est probable que je rajouterai un codicille avant de me faire voir dans mon désert. Mais chut. Que cela reste entre nous.

Faire de l'éducation une œuvre d'inhumanité est à l'évidence l'une des tâches courantes de l'inconscient malfaisant. Commandeur par nature de maintes malfaisances. Mon inconscient individuel et l'inconscience collective sont à l'origine de la dégénérescence des consciences, du manque de justesse dans les représentations communautaires. C'est une belle vérole sur les bas-reliefs de nos clergés. Ce n'est pas chose aisée d'être un bon paroissien avec une telle charge putride. Il faudrait pouvoir s'en débarrasser, la poser sur des tas de fumiers, la donner en pâture aux bourrins. La sonner le soir avant de s'endormir comme on sonne un domestique. Dors bien mon amie, fais de beaux rêves. Et le lendemain, tu la rends à la décharge publique. Merci de me la rendre intacte ce soir. Je vais mettre une étiquette avec mon nom et prénom dessus. Et le numéro de ma chambre, la 44. Il ne faudrait pas me refiler celle de mon voisin. Il est directeur des ressources inhumaines. Quel est votre motivation M. Petitjoseph ? Survivre, bouffer. Et vous M. du Pneu ? Cessez vos hypocrisies.

Cette nuit, j'ai pris un train. Pour changer mon ordinaire. Je devais me rendre quelque part, je ne sais où. Pas trop loin d'ici. J'ai raté ma station alors le train s'en est allé beaucoup plus loin. Je me demandais. Quand va-t-il s'arrêter ? Un train finit toujours par s'immobiliser quelques instants. Une gare en vue. Je vais descendre. Je cherche un moyen de revenir en arrière, rebrousser chemin. Rien, je fais le tour de la ville en formant une boucle. Petite ville merveilleuse. Des monts couverts de forêts l'entourent. Au centre de ce merveilleux tableau apparaît une petite pièce d'eau recouverte d'une brume fine. Autour du lac nain se dressent de minuscules immeubles abritant des appartements. Des choses vivent là, des ombres fantomatiques, des âmes sans corps. Elles ont l'air de faire commerce, aucune ne me remarque. Il faut que je retourne à la gare. Attendre le prochain train. Il y a foule dans la salle d'attente. C'est samedi soir sur la terre, ils veulent tous sortir du paradis pour regagner l'enfer de la cité. Un car est annoncé en partance pour le cercle de la capitale. Tous en un seul corps, nous prenons d'assaut le bus. Je ne touche plus terre. Bousculades, empoignades, tirages de maillots, croche-pieds s'en suivent, je fais partie des élus embarqués à bord. Je vais pouvoir retourner chez moi. Cela tombe plutôt bien, c'est l'heure de se lever.

Pour écrire, il faut bien quelques ingrédients. Des vivants imprévisibles, des morts convenus, des traîtres policés, des benêts anonymes, des usurpateurs mondains, des chèvres incultes, des suicidés attendus, de grands malades incurables, des employés éreintés, des maîtresses alanguies, des dirigeants imbus, de divins allumés, des femmes ordinaires et des cadres assimilés. Ecrire est un jeu de construction comme la plupart des productions humaines. Dérisoire comme tout, assommant le plus souvent, inutile par essence. J'ai incinéré la plupart de mes anciens bouquins.

Tu n'as pas droit à l'erreur, tu n'as pas droit à l'accident de parcours. C'est comme au bon vieux de la préhistoire. Marche ou crève. Si tu marches, n'oublies pas de payer. Si tu crèves, t'es exonéré de charges sociales. Mais si tu choisis de marcher alors tu payes, tu payes, tu craches l'oseille jusqu'à ce que tu en crèves. Des questions dans l'assistance ? Vous avez payé la taxe sur le droit de détruire ? Le shérif de Nottingham va passer dans les rangs ponctionner vos surcharges pécuniaires. Impossible d'en réchapper, de se soustraire. Vous êtes faits comme des rats. Vive le prolétariat aviné et sans morale, bête et méchant. Surtout sans scrupules avec les crapules. Tiens, je ne sais pas pourquoi mais je

me ferais bien une p'tite crapette en attendant le prochain spasme révolutionnaire. Une crapette, une fessée et au lit. Demain, il faut que je me lève tôt pour aller à l'usine. Il est malgré tout des terres brûlées où rien ne repousse. Mais alors que dalle de chez nada. Une cousine espagnole.

Elle court, elle court la furette du bois joli. Elle est passée par ici. Elle repassera par là. Légère et gracieuse, sautillante. Elle ne court pas, elle gambade la belette du sous-bois d'à côté. Je pars en chasse. Je divague sur son terrain vague, je vise sa tanière. A l'abri, c'est mieux. Rester à découvert, c'est dangereux pour nos jeux interdits.

Comme une envie de pisser, de faire une grosse commission. Tel un besoin physiologique, il écrit. Ecrire au même rang que manger, uriner, baiser. L'artiste évacue son trop-plein et se remplit de sa réalisation. Voici une exécution pour le moins égocentrique. Il s'en fout des admirateurs, des cerbères et des parasites. Du haut de sa célébrité, il vous méprise.

Des aigreurs remontent le long des parois de mon œsophage. Je suis aigri. Les épreuves de la vie me torsadent l'estomac et leurs amertumes brûlent mon tube digestif. Je suis désabusé. Franchement désabusé, au bord de l'écœurement. Havre de paix disais-je un jour de tourmente. Intérieurs de nuit, extérieurs de jour, il faudrait que j'arrête ce cinéma absurde. J'ai mal d'être constamment contrarié. Pouvez-vous comprendre cela ? Ce soir, je suis atteint physiquement. Des douleurs disparates me galvanisent.

Peu avant six heures du mat, des cris dans la rue me réveillèrent. Pourtant endormi sur la bonne oreille, le volume des hurlements me fit ouvrir les yeux. Un homme disait à une femme hurlante qu'elle n'était qu'une merde, une salope patentée. Elle pleurait et gueulait à tue-tête à qui mieux mieux. Et l'autre d'en rajouter des couches. Vas-y, elle a ameuté tout le quartier avec ces clameurs matinales. Quand je pense que je dormais paisiblement. Quand je pense que je rêvais d'elle. J'absorbais alors les lèvres de ma Marie-Madeleine avec une volupté insoupçonnable. A la faveur d'un rendez-vous galant qui dégénéra rapidement en jeu de mains pas forcément vilain. Elle m'a mis tout nu ma brune. Il a fallu que je me rhabille avant que ses collègues m'aperçoivent dans ma plus simple expression. J'ai fait fissa.

Voici venu le temps des formes modernes de la barbarie, des atrocités. Les homos cruelus pourront toujours se trouver tout un tas de croyances animistes, ils resteront à jamais égaux à eux-mêmes, des souillures sanguinaires. Des tueurs nés sur l'autel des sacrifices. Partout, elle se révèle la pire des espèces la sapiens deux fois plutôt qu'une. J'en appelle aux forces de libération du meilleur contre le pire. Bactéries mortelles, virus pandémiques, tremblements de terre, raz de marée, pluies d'astéroïdes, feux de bois, fanatiques assoiffés d'hémoglobine, cafards géants. Tous les matins, je vomis l'inhumanité haineuse et brutale. J'enlumine les trottoirs de mes gerbes de feu.

Je t'ai vue ce matin Marie-Madeleine. Ce n'était pas un rêve. Ou bien était-ce comme dans un rêve. Tu as mis le paquet ce matin pour te faire belle. Etait-ce pour moi ? Je n'avais jamais vu jusqu'à présent col en V aussi bien dessiné. Diamant aussi seul se balançant au bout de sa chaîne. Et si le plat de ma paume venait lui rendre une visite de

courtoisie. Tu es en tous points tirée à quatre épingles. La perfection au féminin. J'ai profité du temps de ta présence pour apprécier les détails de ta bouche. Elle a un contour particulier. Autant ta lèvre supérieure se tient fièrement, droite dans son horizontalité. Autant ta lèvre inférieure pendouille légèrement. J'admets qu'elle est plus avancée et descendante. Et plus charnue que sa consœur du dessus. Petite note animale, configuration sensuelle pour le moins attractive dans un visage qui aurait été trop parfaitement lisse. Je comprends mon désir d'avalier ta bouche toute entière. Elle est le réservoir de ta sensibilité explosive.

Elle a fière allure sur son canasson ma grande fille. Mardi, après l'école, c'est l'heure de la reprise. Elle a une bonne technique je trouve. En fait, je n'en sais rien. Je n'y connais rien. C'est son arrière-grand père Petitjoseph, sous-officier très à cheval, qui aurait été heureux de la voir. Elle a le souci de bien faire. Elle est concentrée de bout en bout. Appliquer les bonnes règles d'usages, c'est important. Tant mieux. Je suis content. Et ma petite fille alors ? Dansera-t-elle toute sa vie ? Elle a fière allure elle aussi dans son justaucorps rose pâle. A tournoyer dans les airs de ballets. Elle aussi a le souci de bien faire. Je suis doublement content. Voilà un sentiment définitivement acquis, qui ne fait pas l'ombre d'un doute. Heureux qui comme un père voit sa progéniture s'accomplir, s'épanouir dans le couchant. Moteur, un père et passe. J'ai le sentiment précoce du devoir réalisé. Il n'y a décidément plus grand chose autour de moi. Magnifique détachement, le goût du presque rien a investi ma bouche. Mon esprit, mon corps se sont entichés de lui. Mourir demain, c'est prévu au programme. Je suis confiant, j'ai également le souci de bien faire.

Putain de cerveau. C'est toi le coupable n'est-ce pas ? Celui qui envoie l'injonction aux cellules de semer le trouble, c'est bien toi ? Dire que je me croyais définitivement à l'abri. Force est d'admettre que je ne suis pas totalement sauvé des eaux. Le filtre est encore un peu perméable par endroits. Ce n'est pas grave, cela n'a aucune importance après tout. Ça ou autre chose. J'ai passé le pont qui enjambe la Loire à plus de 120 à la minute. Il pleuvait. Et je suis arrivé chez moi trempé jusqu'aux os. J'ai pris le temps de sécher toutes mes larmes, celles de pluie et celles d'abattement. Un mur en face de moi m'a murmuré quelques mots. S'emmurer dans l'illusion d'un détachement serein, c'est encore une croyance de trop. Douleur pour qui la sensibilité perpétuellement assassinée est une source de souffrance. La seule solution serait de faire disparaître tous les assassins.

Tu sais quoi ducon la joie ? Je vais en écrire neuf des opus. Trois fois trois font neuf. Faut que je tienne jusque-là. J'en suis à la moitié quasiment. C'est cela, oui. Et après, zip la boum, hue cocotte, en voiture Simone ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse sans laisser de traces.

Deux primitifs se croisent par hasard sur le pont d'une jungle urbaine. Qui est cet autre qui va vouloir me massacrer pour tout me prendre ? Celui que je suis. Nous sommes tous les mêmes. La bonté n'est naturelle que pour quelques-uns. Une poignée de ratés. Cet inconnu me dit. Je ne fais que passer. Je vais un peu plus loin dans la forêt de béton. J'ai comme mon inconnu une main dans le dos tenant le manche d'un couteau en silex. Je ne le quitte pas du regard, au cas où il viendrait à dégainer son arme plus rapidement que

moi. Fais-je bien de le laisser passer ? Ne va-t-il pas revenir m'égorger pendant mon sommeil ? Me saigner comme une bête sauvage ? Me vider de mon sang ?

Ô grand homme super intelligent, membre de la secte des cons francs, dis-moi. Quelle est cette conjuration puissante et obscure qui refuse aux hommes de bonne volonté l'universalité des bons sentiments ?

Dans le désert d'Amsterdam, il y a un touareg qui ne pleure pas. Il est profondément affecté. Il le ressent, il me dit. Mon fils est mort. Je vais malgré tout continuer à vivre pour rien. Dans le désert d'Amsterdam, il y a des marins berbères qui chantent leurs joies et leurs peines.

Sur le quai ferroviaire, il y a des projecteurs qui diffusent une lumière blanche et blafarde, annonciatrice de la mort qui tue. Elle le ressent, elle me dit. J'ai la volonté farouche de vivre. Je ne veux pas mourir pour rien. Sur le quai ferroviaire, il y a des femmes juives qui pleurent de froid.

Une rose dans le noir, une femme brune dans une ville blanche, un cimetière gris dans les brumes. Le petit garçon qui vit dans mon ventre porte une rose à la main. Il voudrait l'offrir avant de dormir, avant le coucher du soleil. Un sourire décoché à cette douce inconnue qui rêve de choses insensées. L'attente est longue et finit par être douloureuse. Ce temps limité qui s'échappe jusqu'aux grilles du cimetière. Serveuse ? Votre âme, s'il vous plaît, bien tassée et sans glace. Je me souviens enfin d'elle. Elle s'appelait Rosa derrière son comptoir. Entre deux portes, tout au bout du couloir. Je la revois s'éloigner, descendre seule l'étroite sente, fantôme d'un paradis éphémère. C'était dans une ville blanche au sud.

Le temps est lourd, chargé de nuages menaçants. Je suis fatigué, exténué. La nuit a remplacé le jour. Je suis coincé. Je n'y arriverai pas. Dans toutes les directions où je me tourne, il n'y a pas de solutions. Un rêve à trois temps, c'est comme une valse qui aura mis le temps. Jeune, la lumière des jours est là. Vingt ans plus tard, elle s'est éclipsée. La lune s'est interposée entre elle et moi. Je le ressens si clairement. L'araignée a tissé sa toile et l'a jetée sur moi. Le temps m'a capturé dans les mailles de son filet. Prisonnier Petitjoseph ? Oui, présent. Vous avez manqué votre vraisemblance, n'est-ce pas ? Oui. Le temps est un plus grand assassin que moi. Etes-vous gavé d'amertume ? Oui, ras la gueule. Me reste-t-il une chance ? Vous êtes votre chance, vous êtes votre destin. Il n'y a pas d'autre temps que celui qui vit en vous. A trop attendre, forcément. Oui mais où aller ? Où aller ? Sur la plaine là-bas où la lumière rayonne de ses grâces matinales, les merles et les lapins dansent ensemble. Ils ne se posent pas de questions eux. Ils ne portent ni croix, ni armures, ni livres. Et pourtant, ils savent eux aussi qu'ils finiront accidentellement d'un coup de plomb dans l'aile ou dans la cuisse. Cela n'est rien. Il ne faudrait plus attendre. Qu'à la fin, une vision ultime s'impose. Mon âme décrochée flotte dans le vide sans dimensions. Etat second, état premier.

J'aurais aimé rêver jusqu'à l'extinction de l'univers. Mon sens est interdit, je suis en manque de références. Il faut des dieux, des maîtres, des gourous, des rois, des pharaons, des prêtres, des empereurs, des présidents, des gars au-dessus quoi. Besoin de se référer,

de se rassurer. Ils détiennent des vérités en haut lieu, le monde n'est alors plus chaos. Il est OK. Des fois, les gars des basses cours ont le hoquet quand les gars d'en haut se comportent mal. C.Q.F.D

Je lisais ce matin un gratuit distribué dans les couloirs du métropolitain. Un numéro hors-série consacré à l'emploi. J'ai lu l'intervention distinguée d'une petite conne. En tous cas, c'est ce que je n'ai pas manqué de préférer tout fort au milieu du wagon. C'est sorti tout seul. Cela parlait de recrutement et de la difficulté de trouver un travail. C'est là que Sabine M, petit conne de son état, soutient : un candidat qui s'assied avant même d'y être invité est d'emblée discriminé car il ne connaît pas les usages. Fin de citation. En fait, il n'y a pas grand-chose à rajouter. La personne est compétente mais elle s'est assise trop vite ! Dommage pour elle ! Ma femme récemment à expirer un peu trop fort au début d'un entretien d'embauche, probablement sous l'effet d'un stress bien légitime. Elle avait les compétences requises mais elle a soupiré devant la recruteuse gestapiste. Gestapiste : nouveau mot inventé pouvant signifier être humain dont les capacités intellectuelles et la position socioprofessionnelle sont mises au service de l'éradication des affamés. Le candidat, victime potentielle, doit également savoir que les questions sur sa religion, sa vie privée, son apparence physique, son état de santé ou son appartenance ethnique et politique relèvent de la sphère privée et qu'il n'a pas à y répondre par des réponses embarrassées. Le candidat ne doit surtout pas se sentir coupable. Aussi doit-il les éluder par des réponses telles que "t'es con ou tu suis un entraînement intensif à la Gestapo grolandaise ?". Heureusement que j'éprouve du plaisir dans mon travail et que la jeune femme qui m'a recruté n'a pas mis trois plombs pour le faire. Au terme d'une heure, je paraphais mon contrat non sans un certain soulagement. La victime potentielle que j'étais nécessairement n'a pas eu à souffrir des préjugés d'une petite conne élevée en batterie. C'est ça la vie normale ?

La nuit dernière, j'ai fait deux rêves. Ils avaient un fil rouge, un thème central. La brune exceptionnelle. Je pourrais, je crois, les rabouter pour former une seule et même histoire. Une sorte de synopsis pour un moyen, voire un long métrage. La nuit d'avant, j'ai croisé un écrivain sérieux qui avait en poche le scénario d'un polar déjanté. Une intrigue infaillible où le héros à la fin embrasse la brune fatale. Comme dans un film d'Alfred. Je ne sais pas à quoi cette femme brune ressemble mais je suis certain que je saurai la reconnaître. Je pars. Au bord de la mer. Avec trois gars que je ne connais pas. Des jeunes dans le vent qui passent leurs week-ends sur la côte normande. La nuit, sur les routes, il y a des étoiles sur l'asphalte, des forêts sombres et des villages faiblement éclairés. Les vagues sont noires, une grande maison sur le front de mer est allumée de l'intérieur. Au premier étage, une silhouette brève apparaît derrière les voiles. J'ai lâché mes acolytes en arrivant à bon port. Je fais les cent pas sous la fenêtre, je fais le guet. Je n'ai plus que cela à faire de toutes mes nuits. Elle est là. Au-delà de cette grille, cachée par des murs épais. La silhouette est passagère, nébuleuse. La porte de la demeure s'ouvre, la brune exceptionnelle jaillit dans la cour d'honneur. Voilà, c'est elle. Sur les planches en bois, je la suis comme son apparence. Du désir naît le plaisir. Notre présence dans ce monde énigmatique a cela de mystérieux. Je rêve d'un amour discret et clandestin. Nos lèvres, nos mains se touchent, forment des figures improvisées. Insaisissable par essence, elle s'évanouit dans l'air de la nuit inconnaissable. Que me reste-t-il, au fond de moi ? Des relents de désir, des restes de plaisir. Partie sans laisser d'adresse, comment vais-je faire

pour la retrouver ? Je vais retourner sur Paris, je finirais bien par l'approcher à nouveau au pied d'une autre maison. Là, sur le grand boulevard, je reprends mon errance nocturne. Elle doit habiter une belle et grande maison dans la capitale. Je cherche les fenêtres illuminées que traversent les apparences incertaines. Mon corps se réveille, mes sens s'extirpent de leur torpeur mortifère, c'est là. Je ne suis pas tout à fait mort, je le ressens. Il me reste une toute petite envie dans la réserve. Je sonne la cloche en bronze. Sans invitation, j'entre à l'intérieur. Rien, personne. Que la pénombre dans des pièces vides où des linceuls blancs recouvrent du mobilier de fortune. Elle est là, j'en suis sûr. Réelle ou fantomatique, une brune s'avance vers moi. Il fait trop noir dans cette tour d'ivoire pour discerner son apparence.

En sortant de chez un client, j'ai croisé en plein Paris ma grande sœur. Sur le trottoir, comme ça, tombée du ciel. La probabilité de se croiser était de 1 pour combien de milliard ? Qu'importe, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, si contents de se rencontrer. Elle que je ne vois pas si souvent. C'est ma faute, ma mauvaise volonté. A force de refuser les relations et toutes les formes de communication un peu trop directes. Miroir, mon beau miroir ? Dis-moi que je suis un assassin comme tous les autres ? Je confirme. Pas le pire, mais bon killer quand même. Un conseil mon ami. Prends le temps de la lenteur, écris-lui un mot pour lui proposer de venir un week-end à Orléans Beach. Au printemps du nouveau.

Il n'est jamais trop tard pour mieux faire. Mieux faire. Le mieux est vraiment l'ennemi du pire comme du bien. Moi, ce qui me bouleverse aujourd'hui, c'est d'apercevoir dans mon esprit toutes ces croyances infondées qui s'imposent malgré ma vigilance et gangrènent littéralement mon existence. 1984, Georges Orwell propose un effacement de l'esprit, des pensées humaines. Cela ne favoriserait pas le débat contradictoire. Croyances contre conscience. L'émetteur contre le réflecteur. C'est bien foutu. C'est comme un modèle relationnel dans un gestionnaire de données. D'un côté les informations brutes qui interagissent et de l'autre, un système de vérification de la cohérence.

Atavisme psychologique et instinct grégaire, voilà un cocktail qui a tout d'un molotov, pour le moins détonant et qui résume assez bien l'état du monde des homos tocardos. S'élever, se bonifier, se parfaire, quelles drôles d'idées. Que faut-il avoir été pour avoir cru en des choses aussi niaises ? Un con de philosophe ? Un psychologue débile ? Un abruti d'intellectuel à deux balles ? Pan Pan. Le dimanche soir, je traîne dans les rayons de la mort quand les bons sentiments ont levé le camp. Je comprends mieux maintenant pourquoi la mort de tous est pour demain.

A Saint-Nicolas-Du-Pélem, un bled breton paumé dans les terres, mère patrie de mes ancêtres celtes, un grand-père a trouvé un bébé dans un congélateur. Certes, ce n'est pas le seul endroit où cela est déjà survenu mais tout de même. C'est une tradition vivante dans le coin le déni de grossesse. Le nourrisson non souhaité après être venu au monde. Genre le géniteur. Oui, je n'étais pas au courant. Bien sûr, il nous prend pour des abrutis le maréchal-ferrant. Genre la génitrice. Oui, justement je me demandais où il était passé. Hein !? Dans le congélateur il est monté tout seul pour se blottir entre l'épaule d'agneau et le jarret de veau. Il avait chaud. Trêve d'ironies, qui a mis le bébé dans le congélateur après

l'avoir étranglé ? Maman ou papa ? Ils ont tiré à la courte paille, ça sera toi le nettoyeur. Moi, je me dis dans le désordre humain qui est le nôtre que la strangulation, c'est un boulot d'homme. Tuer, c'est masculin. Ensuite, les tâches ménagères, mettre de l'ordre dans le congélo, garder des souvenirs, c'est un boulot de femme. Conserver, c'est féminin. Moi, je dis. Pour faire disparaître un nouveau-né dans ce contexte, il faut être humainement deux. Mais bon, avantage à maman. Congélo, enterrement discret, incinération dans l'âtre de la cheminée, peu importe ai-je envie de dire. C'est l'acte de donner la mort qui est répréhensible. Désavantage à papa. Faut que j'y aille à Saint-Nicolas me rendre compte par moi-même, mener ma propre enquête.

Ce n'est même pas décevant puisque c'est ainsi que les hommes vivent. Les avions planent, les trains circulent, les galères voguent. Ils vont et ils viennent de points en points, s'informent, s'éprennent, se haïssent, pensent que. La planète se meurt, la science avance, les cataclysmes s'annoncent. Je n'aime pas sa cravate au bouffon d'en face. Je n'aime pas son costume grisâtre. Je n'aime pas ses lunettes à la mode et ses bagoues vulgaires. Je n'aime pas ses écouteurs placés dans les oreilles. Je n'aime pas son air suffisant et condescendant. Je n'aime pas qu'il se croit intelligent alors qu'il est aussi bête qu'un ordinateur qui ne fonctionne pas correctement. Pourtant il est accompagné. Par une quinquas comme on en trouve dans les pochettes surprises des services collectifs. Vous voyez le genre ? Elle a oublié d'enlever sa nuisette violette avant de partir ce matin. Je n'aime pas sa bouche pincée, son nez de rapace, ses yeux de porcine. Je déteste les regarder, ils me filent la nausée.

Papa ! Il va mourir ton petit garçon ! Mon demi-frère alors que je n'ai jamais eu. Qui meurt vraiment ? On ne le sait jamais tout à fait. Lui, moi, son père, son grand-père, le fils que je n'ai pas encore. Jusqu'au petit garçon que je porte en moi, n'est-ce pas ? Vous comprenez quelque chose vous ? Moi, plus rien. Papa ? Avec un rouleau dans une main et un pot de peinture dans l'autre ? Cela ne peut pas être toi. J'aime bien ton habitation et cet immense jardin. Un bel appartement de planqué, c'est bien toi cette fois. Je prends le soleil allongé sur l'herbe tendre. Une femme aux boucles brunes pose sa tête sur mon ventre. Je la préviens, je n'ai pas bonne haleine. Ça, c'est sûr, c'est vraiment moi. Ça se sent. Elle en fait fi, j'en suis ravi. Ma satisfaction est grande et indéniable. Pause, je vais photographier cet instant prodigue pour l'immortaliser. Immortaliser ? Cela n'est pas la peine d'y compter. C'est mort et enterré, dispersé, volatilisé. Reviens alors une fois de plus poser ta tête sur ma panse. Je ne vais pas cesser d'y penser. A mes plaies cicatrisées et mes blessures secrètes, au ferment de mes ressentiments. Au tas de fumier chaud qui entrave mes entrailles. La vie quoi, le bordel des rêveries, la confusion des sentiments, l'impossibilité viscérale du sens. Ça, c'est de moi.

Ô réverbère ! Que n'ai-je tant rêvé ? Pour comprendre la désolation. Un peu plus même, la déception de vivre le jour et la consolation de rêver la nuit. Je me réveille consolé, je m'endors déçu. Toute une vie pour ça, c'est long. Quarante-deux ans, j'aurai préféré me rendre compte trente ans plus tard. Trente ans dans cet état-là, c'est une triste éternité en perspective. Maudite conscience.

Good morning grand malade, je suis le psychologue, le chasseur de vers. Regardez bien cette planche avec attention. Que voyez-vous ? Une pomme ? Bravo ! En même

temps, ce n'était pas si difficile. Eh bien, cette pomme, c'est vous. Ah bon ? Je suis une pomme alors. Je vous laisse le choix de la variété. Maintenant, concentrez-vous. Mieux que cela s'il vous plaît. Voilà, très bien. Que voyez-vous au centre de la pomme ? Heu... un pépin ? Très bien, félicitations ! En même temps, ce n'était pas dur. Eh bien, je dois vous l'annoncer brièvement. En vous, il y a comme un pépin. Je reste interloqué. Il est trop fort l'Indiana Jones de la psyché. Et alors ? Trois solutions s'offrent à vous. C'est marqué dans le manuel du parfait psychologue. Cf page 69, chapitre "Quoi faire en cas de pépin ?". Petit a comme Abruti, vous laissez croître le pépin gentiment en attendant la mort. Vous verrez, il n'y aura que des moments difficiles et vous finirez en cellule psychiatrique. Petit b comme Benêt, vous décidez de stopper sa croissance. Vous verrez, il n'y aura pas que des moments difficiles mais vous finirez tout de même en cellule psychiatrique, en raison d'une conscience trop développée. Petit c comme couillon, il n'y en a pas, l'éradication du pépin étant impossible. Mais certains gourous pensent qu'il est possible de tout maîtriser. Au cas où, je vous laisse le numéro vert de l'espoir : 01.89.41.89.41. Personne n'est parfait et n'aurait probablement aucun intérêt à le devenir.

L'homme n'est qu'une sorte de con, une matrice qui débite toute la sainte journée des constructions mentales dérisoires, qu'il tient ensuite pour des vérités absolues. Plus con, je ne sais pas si c'est possible dans tout l'univers.

Une petite chatte anglaise se dresse sur mon moi brûlant. Une petite Lady Chatterley en mal d'amour physique. J'adore la cambrure de ses pieds de soie blanche et ses ballerines en satin bleu marine. Ô mains expertes, interminables phalanges indociles, caressez-moi pendant des heures. Je voudrais oublier un temps les attributs sinistres de ma contingence. Emmenez-moi au paradis des délices et des supplices. D'un seul coup, je comprends l'appétit sensoriel de ma première muse. Qui ne trouvait d'agrément vivant que dans la culbute. Simple vertu analgésique. C'est cela en fait. Muse ? Es-tu encore là ? Il faut absolument que je te parle une dernière fois. Je viens de réaliser te concernant.

Ferme les rideaux et éteins l'ampoule. Ne bouge plus. Voilà, dors et de lumière. Nous ne sommes pas arrivés à destination. Dans le ciel blanc bleu, des arbres déracinés passent devant toi. Des chênes millénaires aux circonférences imposantes flottent par deux en se tenant les branches. C'est un tableau surréaliste, cela ressemble à un Magritte. Les images de tes rêves seront exposées demain à la galerie, le temps pour toi de les dépeindre. Les vieux arbres planeurs seront-ils assez symboliques pour atteindre les autres inconscients ? Toucheront-ils les autres sans qu'ils sachent pourquoi ? Viens mon enfant. Demain, nous irons main dans la main voir ton exposition, glisser dans les représentations universelles.

Cher monsieur, je voudrais vous dire. Etre entendu par un autre que moi de temps en temps. Là aussi, je me demande si cela est bien nécessaire. Agréable tout au plus. Nous ne parlons ensemble que trop rarement des mêmes choses. Nous n'éprouvons pas les mêmes intensités. Nous ne sommes quasiment jamais sur les mêmes longueurs d'onde. Il n'en est rien la plupart du temps. Les autres sont là monsieur pour me renvoyer constamment à moi-même. Cher monsieur, je ne pourrai plus envier quiconque à présent, moi compris. J'ai comme anticipé le contenu de ma propre mort. Je vois tout maintenant, la mort des autres, les vides abyssaux qui les animent, les vanités ressassées qui les

habillent et ce rat géant qui tente parfois en vain de les ronger de l'intérieur. Ils résistent n'est-ce pas monsieur ? C'est cela qui rend cette vie si dérisoire. Pas absurde, non. Juste dérisoire au sens commun. Cher monsieur, j'hésite. Peut-être ne vous dirai-je plus rien. J'ai soldé mon compte, je suis tombé à zéro, réduit au néant. C'est si apaisant cher monsieur. Les luttes sont si négligeables, les révoltes si superflues, les résignations si regrettables, les compromis si rébarbatifs. Cher monsieur, il est si indispensable en attendant la fin de tous que certains meurent à cause du mépris des autres. Comprenez cher monsieur que c'est absolument vital de laisser pourrir les clochards dans les rues, de laisser les vieux débris debout là où les jeunes se reposent sur les sièges des trains, de laisser la majeure partie de l'humanité crever de faim. Il y a tellement d'autres exemples mon bon monsieur. Le mépris est une forme aboutie de la bonne éducation des fils et filles de crétins. Crevez charognes ! Tel est mon bon plaisir. J'ai gagné en conscience, j'ai perdu en humanité, oups ! Faites excuse mon sir.

Je l'imagine en effet le gros bouffon sorti de son 4x4 noir, immatriculé 92, reposant dans son corbillard. Je l'ai croisé ce matin autour de l'Etoile. Il m'a fait un signe du genre "dégage petit morveux !" alliant si bien la parole au geste. Alors moi, oui moi, j'ai passé mon chemin et j'ai attendu qu'il s'encastre dans le mur du con. Ni une, ni deux, il en est mort. J'étais si heureux, si heureux de le voir agonisé, la tête le grignotant peu à peu. Il souffre terriblement, les douleurs sont atroces, c'est si bon. Non, je ne bougerai pas d'un doigt. Je lui ai fait un grand sourire. Adieu Etre Inutile. J'espère que tu iras cramer en enfer jusqu'à la fin des temps cosmiques. C'était une fin de série. Au suivant de ces messieurs. Putain, j'ai repris deux fois des moules et dégusté un petit blanc sec pour fêter ça.

Je me suis endormi sur la banquette du compartiment. J'ai raté l'arrêt. Désolé papa. Pour une fois que tu m'attendais. Moi, je me souviens lorsque derrière ma fenêtre je guettais ton arrivée le samedi et parfois le dimanche. J'étais content je crois. C'est cela, j'étais content. Et puis, j'ai passé ton chemin. Il fait nuit sur le bord de mon amertume. Bonsoir monsieur, je voudrais une chambre pour la nuit avec vue sur la mer. Celle-ci ma foi, somme toute, globalement, se présente merveilleusement bien. J'aime bien la terrasse et les volets roulants qui laissent passer des rectangles de lumière. Viens petite femme que je masse tes petits seins ronds, que j'admire ta candeur. L'amour illumine les ténèbres, rejaillit sur nos corps pétris de fatigue. Le plaisir de jouir remplacera-t-il un jour le déplaisir de vivre ? Little girl, à peine entrevue, à peine connue qu'un instant. Et si nue, je m'insinue une dernière fois. La dernière fois, comprends-tu ce que cela veut signifier ? Dernière fois avant que cette pourriture de vieillesse m'atteigne, comprends-tu ? Je prends ton con et je ne le lâche plus. Je n'irai pas à la dérive sans lui, naufragé décrépît. Salut papa.

C'est si bon, si bon. Non, c'est si éprouvant, si éprouvant. Il faudrait savoir monsieur l'inspecteur. Les deux mon adjudant. Tiens, je vais aller loger une balle de revolver dans la cafetière d'un opposant au régime, cela va me distraire. Oui parce que vous comprenez, le régime, c'est important ! Moi qui suis un peu obèse et sans conscience. Que me dites-vous là ? Cela n'a pas de tête. C'est justement ce que je vous dis. Tout à l'heure, ils n'en auront plus. Avez-vous lu Alice au pays des horreurs ? Non ? Il y a un passage où la reine veut couper la tête d'Alice parce qu'elle a triché en jouant aux

cartes. La reine est furax, elle déteste perdre. Alors elle ordonne à ses sbires obèses et sans conscience d'exécuter la jeune impudente. Ce qui est très étonnant, c'est qu'elle arrive à s'en sortir. Dans un régime de terreur, ce serait hautement improbable. Vous comprenez lorsque je vous parle ? Oui oui, très bien. La règle du jeu est simple non ? On ne peut plus clair. Non, parce que si vous en voulez une, j'en ai en réserve dans le barillet. Tout cela me semble parfait vraiment.

Je continue absent mes ballades diurnes. Bercé de maudite conscience et de bons sentiments, réfutant une à une toutes les croyances destructrices. J'attends avec impatience mes promenades nocturnes pour saisir la réalité de mes intentions restantes. Au petit matin, je perçois ce qui me reste. Au sujet de mon envie de vivre, de ma pulsion de survie. Ne reste pas bézef. Il y aurait comme une autre envie de partir sans jamais revenir. A côté. Mes mains se joignent en signe de prière. J'invoque l'inconnaissable. Pourriez-vous deux secondes vous pencher sur moi ? J'ai un service à vous demander. Voilà, je voudrais ne plus avoir de conscience, être animé de mauvais sentiments et croire en des choses qui n'existent pas, c'est possible ? Machine arrière, je ne vois pas comment. Bon d'accord. Merci, c'est gentil.

42 ans et déjà défait. A moitié sourd, A moitié défaillant, branlant des deux orphelines. Petit, tout petit flashback. J'ai lancé un boomerang dans les airs et il vient de me retomber sur le front. J'avais pourtant un peu d'espoir. Et puis cette impression de vide persistante qui revient avec force m'envahir. Je suis là, je suis assis à ma place dans la cuisine. Grand-mère va me préparer un lait chaud avec des biscuits sortis d'un grand sac en plastique. Je voulais une place, je souhaitais être un peu considéré. C'est tout. Et puis non. Tenu à une distance respectable. A bonne distance des astres et du plaisir. Je croyais pauvre imbécile avoir de bons atouts dans les manches. Un peu de sensibilité, deux doigts d'intelligence. Ce qui semblait utile pour édifier une petite embarcation avec une famille dedans et moi épanoui à l'intérieur. Je ne hurle plus, ni dedans, ni dehors. Ma révolte est morte. Bonjour chère indifférence. Prenez place, installez-vous confortablement. L'enjeu est clair. Rester assis à ma place dans la cuisine le plus longtemps possible. Après j'irai mourir dans mon désert. Je devrais normalement éprouver une profonde exaltation quand surviendra cette échéance libératoire.

Salut ! Je suis le fils d'un homme. Je viens d'arriver. J'ai pris le train de 7h02 et me voilà fraîchement débarqué de l'utérus maternel. Alors, c'est comment par ici ? Hein ? Comment ? Je suis le fils d'un mendiant ?! Hein ? C'est une blague de mauvais goût ? Il doit y avoir une erreur de casting, non ? Appelez-moi le grand ordonnateur immédiatement ! Comment ça ? Absent depuis la création de l'univers ?! Et il est prévu qu'il revienne ? Pas pour l'instant semble-t-il. Bon, très bien. Ça consiste en quoi la vie de mendiant ? Trop facile mon gars. On va t'amputer une jambe à la scie sauteuse, te percer un œil au foret de 12, t'arracher quelques molaires avec la poignée d'une porte et tu n'as plus qu'à tendre le bras en marmonnant "A vote bon cœur sieur dame". Ah ouais, cool en fait. Je commence quand ? Dans une petite année, le temps de t'imprégner du savoir-faire de papa. Bah j'ai rudement bien fait de venir. En même temps, je n'ai pas eu le choix ! Et sinon, il y a des options prévues ? Poterie, tir à l'arc, buffet à volonté, tout ça ? Pas là. Mauvaise pioche. Bien, finalement je ne vais peut-être pas rester. Rien ne me retient en

fait, à la réflexion. Je ne voudrais surtout pas contrarier vos activités lucratives. Je vais prendre l'option porte dérobée. Merci, salut !

C'est triste le gris sur la cime des arbres. Des billes pleines d'eaux contrariées tombent dans un silence résolu. Si peu de bruit pour tant de tristesse. Au loin, la meute des indigents traverse la forêt par grappes de vingt. L'armée des ombres hante les sous-bois. Je passe sur le pont d'Orléans. Une fille de l'autre côté enjambe le parapet. Elle a décidé de se faire la belle après avoir tiré une dernière révérence. Petit plouf, bruit éche et mat, son corps recouvert de voiles blancs disparaît sous l'arbre qui se reflète dans l'eau miroir. Le fleuve inexorable suit son cours, déversent ses courants imperturbables. Là, normalement, il y a toujours dans les romans un illuminé pour aller sauver la fille sur le pont avant ou après son saut de l'ange. Il y en a même qui n'hésitent pas à sauter en plein hiver. Gâcher une aussi belle chute, ce n'est pas raisonnable. La mise en scène est parfaite. Un petit matin brumeux plein d'incertitudes, une belle robe blanche et cette envie si parfaite de vouloir en finir. Pourquoi irais-je perturber une œuvre aussi remarquable ? Je n'ai pas appelé au secours, non. Je n'ai rien fait d'autre que l'accompagner du regard. Magistral.

Pourquoi restez-vous là ? Je ne sais pas. Je me le demande souvent. C'est très étonnant, étrange, curieux. Ceci n'est pas la vie rêvée. Vous devriez être déjà morts depuis longtemps. Le sursis a assez duré il me semble. Rien n'y fait. Vous êtes toujours égaux à vous-mêmes. Peut-être faudrait-il passer la main, arrêter de s'acharner en vain ? Non ?

Je me retourne. J'ai juste le temps de voir le champignon grossir. C'est une bombe nucléaire qui vient de toucher le sol. Tout le monde à plat ventre ! Oui, pas franchement utile mais bon. C'est histoire de faire comme dans mon rêve. Je vais me protéger le visage avec un mouchoir en tissu. Les mauvaises ondes qui se propagent déplacent tant de poussières. Je suis allergique à la poussière, c'est bête. Au pollen aussi et à tous les poils de cons de manière générale. Et au cynisme ambiant également. Autant dire que je vais passer ma vie enrhumé. Pas de chance, il n'y a pas de remède connu. Vivre, c'est cancérigène et allergisant.

Allô la Terre ? Je voudrais parler à Petitjoseph s'il vous plaît. C'est God à l'appareil. Ne quittez pas, nous recherchons votre correspondant. Please hold the line, we're trying to connect you. Oui, mon Dieu, je vous entends. Alors Petitjoseph, c'est quoi cette cagade ? Je ne voudrais pas être désobligeant mais c'est un merdier sans nom ! Je sais, je sais mon Dieu. Je ne sais que ça. Ils sont tous aussi tarés les uns que les autres. Et moi avec. Ah oui ? Pourtant, j'ai cru en vous. Fallait pas vous donner cette peine mon Dieu. Bon, ma décision est prise. A la fin du siècle, je baisse le rideau et je ferme la lumière. Basta les conneries.

Pourquoi restez-vous là franchement ? Moi, je me le demande. Peut-être n'ai-je pas encore fait mon deuil de tout ? Passé un certain cap, il serait raisonnable de désapprendre à vivre pour apprendre à mourir. Que reste-t-il ? Un clocher, un arbre, une petite fille que l'innocence tuera, un chien, un lit, la plaine fumante. Cela ne me dit rien qui vaille. Ni la peine, ni le coup. Et si je demandais à cette négresse ouverte. Ou bleue, peu importe. Négresse, dessine-moi un cœur rouge s'il te plaît. Un truc énorme qui me consolera du

vide que le mépris entretient. Odette la négresse, femme de ménage et princesse, est l'une des plus belles femmes du monde. C'est incroyable. Ce n'est pas possible bien sûr. Comment a pu-t-on en arriver là ? La honte de quoi ? La faute à qui ? De toute façon, il finira tout seul dans un coin. C'est écrit. Et où ça ? Dans la ligne directrice de ma main gauche.

Bonsoir monsieur. Vous êtes seul ou mal accompagné ? Seul, très bien. J'ai une table pour vous tout au bout de la terrasse. Vous comprenez, n'ayant pas réservé, je ne pouvais décemment pas vous mettre au centre. Ça ira, merci. Monsieur prendra un apéritif ? Oui, un Martini blanc avec une rondelle de citron et des machins qui craquent sous les dents. Le Martini Wet ou Bianco ? Avec ou sans glace ? Pas Wet avec un glaçon. C'est bon ? Laissez-moi reposer en paix maintenant. Alors, monsieur a-t-il fait son choix ? Quel choix ? Choisir quoi ? Bah, qu'est-ce que je vous sers ? Ce que vous voulez, je m'en fous. Mon manchot impérial reste stupéfait. C'est nase un nœud papillon noir. Si, je sais. Mettez-moi des trucs qui amusent la bouche. Cela va me distraire un temps.

Rêve ? Dessine-moi une réalité. Je suis mal barré. Séance numéro 194, première. C'est quoi la réalité me demande-t-il. Heu... j'ai oublié de lire tout Kant. C'est pour répondre quelque chose d'apparemment instruit. En fait, pas vraiment. Parce que Kant, c'est imbittable de la première à la dernière ligne. Alors ? Heu... J'ai un drôle de sentiment subitement. On dirait l'émergence d'un complexe d'infériorité. Putain, c'est ça ! Je n'ai pas eu mon bac, c'est vrai. Puis-je répondre quand même ? Avec mes mots à moi ? Allez, je me lance. Après tout, je ne suis pas plus ou moins con que ceux qui ont des lettres et qui sont docteurs. Alors, ça vient ou bien ? C'est bon, j'y suis dans ma réalité.

A l'évidence, la voie de la sagesse est une longue et lente péripétie. L'objectif est en vue. Il me faut avoir la sensation stable de pouvoir exister pour moi-même sans interférences et objectiver le fait que cette existence ne vaut rien pour elle-même. La deuxième partie du postulat est acquise. Reste à stabiliser la première. Cela n'est pas simple en vérité. Fais au mieux, cela n'a aucune importance.

C'est le flash de 20 heures. Bonsoir les gens, je suis le premier de la classe. Souriez braves gens inutiles, je gagne plein de pognon. Les humains parlent aux humains. Cela commence par je ne suis pas d'accord avec vous. Cela commence mal. Au menu ce soir son lot distrayant d'atrocités quotidiennes. Attentat suicide 69 morts. Petit bras aujourd'hui. PMF. Tout le monde s'en souvient, sauf les premiers de la classe. PMF : peuvent mieux faire. Chérie, remets-y une louche de soupe. Une petite fille a été retrouvée violée et étranglée dans le bois de Verrières. Ah oui ? Chérie, tu me passes les croutons et le gruyère. Pourquoi l'étrangler au fait ? Je m'interroge entre deux lampées. Une femme a été enfermée 24 ans dans un sous-sol aménagé par un père incestueux qui voulait la protéger du monde extérieur et qui lui a fait 7 enfants. C'est quoi le problème ? Oui, 7 c'est beaucoup. Un bijoutier quant à lui a été retrouvé menotté, ligoté, bâillonné et la cage thoracique ouverte. Là encore, je m'interroge. Pourquoi l'avoir ligoté ? Décidément, elle est super bonne cette soupe. Peut-être un peu trop liquide. A part ça ? Une jeune femme super belle est sortie de sa boîte préférée pour finir cramée en forêt de Chantilly. Ne fallait pas prendre un faux taxi aussi. Chérie ? Tu as pensé à la chantilly avec les fraises ? Au collègue du coin, il y a un adolescent qui avait programmé une tuerie. Pour faire comme

ses idoles de l'empire du bien cinématographique. Les experts se sont penchés sur la question. La violence à l'écran n'a jamais inspiré personne. Oui, nous sommes formels. Qui n'est pas d'accord avec nous ? Nous sommes les garants des censures individuelles que notre civilisation judéo-chrétienne a su nous inculquer par ses commandements divins. Bien dit ! Non mais alors tas d'ignares. Quand les intellectuels aboient, la plèbe trépasse. Sinon demain il fera beau sur l'ensemble des régions. Bonne nuit les petits.

Narcisse Dupont se mire dans l'eau de la fontaine. Putain, je suis beau à en crever se dit le jeune homme. Il ne voit que son enveloppe charnelle. Il faut dire qu'il a les traits fins. Jonquille Durand qui passait par là lui lance. Regarde mieux, plus intensément. Comme si tu révuais tes yeux pour regarder à l'intérieur. Alors, est-ce toujours aussi beau ? Là, mon Narcisse est bien obligé de confesser. Mon Dieu que c'est laid. Ma nature est horrible. Je suis un monstre. Est-ce de naissance ? Une chose est sûre, je ne veux plus m'apercevoir. Je vais me changer en fleur. Bonne idée je trouve. Au moins il n'aura plus cette capacité à voir cette bête immonde qui macère dans son ventre.

Cette nuit, j'ai eu un accident de voiture. A Chatenay-Malabry, ville de ma prime enfance. Je suis le copilote d'un breton édenté, une relation de travail qui ressemble dans les attitudes à mon papa. Au bout de la ligne droite, il y a un virage qu'il ne fait pas bon prendre à pleine vitesse. C'est la sortie de circuit assurée. Le panneau virage dangereux stoppe net notre élan. Normalement dans la vraie vie, même avec un airbag, c'est la mort garantie. Là, nous sommes sortis de l'épave tout guilleret. Pas une seule ecchymose, royal au bar dit le breton édenté comme papa. Oui, pourquoi pas. Rien à voir avec notre véritable accident de la route, à mon papa et moi. Je ne nous en connais qu'un. Peut-être avons-nous subi d'autres accidents de parcours ? Des petites morts successives qui s'accumulent en grandissant. Je suis toujours en vie. Dis-moi papa, c'est comment une vraie mort d'où l'on ne revient pas ? A l'image de ma vie ? Est-ce cela ton unique enseignement ? Je suis en train de saisir un atavisme morbide. Ça y est, je le tiens par la barbichette, il est à moi. Je l'ai reçu en héritage et il ne me quittera plus.

C'est compréhensible en même temps. Les six premières années de ma vie se déroulent chez mes grands-parents paternels. Je comprends pourquoi je parle que très rarement de mes aïeux maternels. Je suis d'abord l'exemple de mon père, de ses parents, de son univers familial. Je suis un produit en exclusivité.

Je suis devenu un homme ordinaire, qui vit comme d'autres chez sa femme. La formule est excellente. Claire et attristante. J'ai garé ma résignation dans une voie sans issue. Ce n'est pas malin. Va falloir revenir sur mes pas, enclencher la marche arrière. Moi qui croyais pouvoir dépasser le mur du fond de l'impasse. Faut vraiment être le prince des cons. A défaut d'être charmant. C'est bien ça, revenir à la lumière originelle. L'apprécier dans toute sa clarté confondante. Il suffit de me donner une petite chance. Une toute petite chance de revoir la lumière avant que les ténèbres tapissent mon corps de leur obscurité épaisse. Je ne t'aime plus mon amour, je ne t'aime plus tous les jours. Mi corazon bat la lumière des jours.

Il est 22 heures 04 en bas à droite. Je sors à peine d'une méga crise qui a commencé à 5 heures du mat. J'ai passé ma journée entre mon lit et mon lit, shooté au bromazépan.

Une toubib est passée ce matin pour voir si mes fonctions vitales n'étaient pas atteintes. Elle avait un putain de décolleté la salope. Non, c'est juste de l'angoisse. 32 euros plus tard, je dormais du sommeil des morts. Dieu, faites que je ne me réveille plus. J'en ai plein le cul de toutes ces conneries. Quand vais-je me rapprocher d'une fin bienheureuse ? Je la suis, je la veux. Qu'elle mette un terme définitif à mes petits malheurs.

J'ai invité à ma table de travail tout ce qu'il y a de plus triste dans ce monde. Fin octobre 1991, une crise de nerfs me terrasse pendant trois jours et trois nuits. C'est le début de ma psychothérapie puis de mon analyse. Douze ans de fauteuil et de divan. Et là, en pleine nuit, alors que je dormais du sommeil des oubliés, une autre crise semblable est venue me défaire. Joli boucle, joli cercle. Mon premier sentiment est fait de consternation suicidaire. Tout cela n'a servi à rien. Avant qu'intervienne ma conscience. Ce n'est pas la fin d'un cycle. C'est un autre accident de parcours, une aventure non aboutie. Il fallait que je parle avec elle. Je ne l'ai pas fait. Mon psy m'avait pourtant prévenu. Il faut que je trouve une femme à qui parler. Il y a trop de solitude dans ma vie qui me pèse. Ma femme, ce n'est plus la peine. Mes filles n'ont pas encore les capacités à comprendre. Il ne me reste plus qu'à trouver cette femme ou mourir définitivement. C'est un autre choix qui s'impose à moi quinze ans après. Nouvelle obsession, ma seule chance de survie. Je croyais pourtant au repos de ma solitude. Raté sur toute la ligne.

18h00 un 18 mai. Je n'ai jamais autant souhaité mourir. Je suis assis à deux pas de la Loire. Comment faut-il s'y prendre pour se jeter dedans ? Une mouche vient de se poser sur ma feuille. Elle ne bouge pas. Moi non plus, je ne bouge pas. Je souffre à en crever, je n'ai jamais autant souffert. Le constat est affreux, il n'est plus à faire. Je me demande. Est-elle assez profonde à cet endroit ? Aussi profonde que ma tristesse ? Ma révolte, elle est sans fond. Je vais poser la question à la canne suivie de près par son canard. Dis-moi connasse. Est-ce assez profond pour être sûr de ne pas remonter à la surface ? Je ne sais pas nager et le courant m'emporterait jusqu'au pilier du pont. Il est à 40 mètres. La noyade est paraît-il une mort atroce. L'orage se forme au-dessus des tours de la cathédrale, le vent se soulève. Il fait gris noir tout autour de moi.

Toute ma vie me revient d'un seul coup, pleine de souvenirs, pleine de riens. Tout ce que j'aurais voulu qu'elle soit et qu'elle ne sera pas. Tout ce qu'elle ne fut pas. Tout ce qu'elle a été finalement. Que de belles choses dénuées de sens, que de vilaines choses pas très utiles, des petits rires et beaucoup de larmes réprimées, des sourires de mélancolie. Trop de solitudes répétées. J'ai rêvé toute mon existence d'une toute petite place. D'une toute petite place ensoleillée. Seulement voilà, je n'ai pas été pour elle celui qui pouvait y prétendre. Alors ma place réservée est devenue au fil du temps une place de cimetière. Un grand trou qui n'attend plus que moi. Ma vie, je n'irai pas jusqu'à te remercier. Mais comme me l'a fait ressentir un jour ma grand-mère, je suis comme elle content d'avoir été présent en ces lieux.

Je suis dans le coltard. Dans un état de semi-conscience, dû probablement à l'ingestion renouvelée de petits carrés blancs. Quatre par jours toutes les quatre heures, à la mémoire de mes arrières grands oncles morts prématurément. Ils n'auront connu que la vie utérine. Pas de chance. Moi, j'ai connu une vie un peu plus longue. Combien déjà ? J'en ai pris pour perpète. Quand vais-je sortir de ma cellule ? Vivement que je me fasse la

malle. Finalement, l'orage n'a pas éclaté. Je suis déçu, j'adore quand il pleut. La sortie de crise m'a totalement anéanti. Je suis mou, apathique et sans volonté. J'ai si mal à mon sentiment. Il faudrait que je trouve un superlatif absolu pour décrire ma douleur d'avoir échoué. C'est comme si je venais d'effacer 42 ans d'une piètre existence. Restent mes mains et mes pieds pour pleurer.

Trop de solitude finirait par me tuer. C'est dommage. J'avais entrevu cette possibilité comme pouvant être stable et durable. Il faut que je parle à une femme. Il faut que je parle à une nouvelle muse en chair et en os. Il le faut, c'est extrêmement urgent. Je cherche mon Elisabeth à moi. A moi ma queen ! Je me hasarde. Psychothérapeutes, Orléans, cliquer sur valider. Ils ne manquent pas à la pelle. Lettre E. Tiens, une Elisabeth dans mon quartier. Allo ? Un long silence de psy plus loin. Oui ? C'est pour un trop-plein de solitude. Houhou ! Vous êtes là ? D'accord, c'est cela oui. Je vais raccrocher. Attention... voilà, c'est fait. Neuf secondes de moyenne pour répondre à une question simple, c'est un peu longuet non ? Putain, il m'en faut une autre moins onéreuse en temps de communication téléphonique. Demande à ton ancien psy, me dit-elle. Peut-être connaît-il une femme dans le 19^{ème} arrondissement de Paris ? Bingo ! Une autre Elisabeth à quatre pas de mon boulot qui parle normalement dans le poste et que j'ai même entendu sourire. Homme comblé.

Elle me demande d'agir envers et contre ma nature. Je lui demande d'agir envers et contre sa nature. Vivre à deux, c'est avoir conscience d'une relation nature contre nature, d'un antagonisme permanent. Ça fait chier très grave ! Vivre seul, ce n'est pourtant pas compliqué à saisir. Je ne suis pas si éclairé que j'en ai l'air. J'ai encore sur la planche à aiguiser ma conscience et faire suivre mon corps. Que mon soma arrête de tiquer. Je me préfère plus vif que mort et alors la récompense ira à Elisabeth. J'espère qu'elle sera à la hauteur. J'espère qu'elle saura déjouer le mauvais plan que je fomentais secrètement depuis quelques mois, quelques années.

Ça y est, je suis devant elle. Qu'est-ce que vous attendez ? Ma réponse doit être brève. Je n'ai pas mis longtemps à réfléchir. Je voudrais être un peu plus dans la vie. Voilà une phrase qui résume assez bien ma carrière psychologique. La seule qui m'intéresse vraiment. Aidez-moi si possible à être content. Mourir prématurément, pourquoi pas mais un papa vivant est peut-être plus utile qu'un papa mort. Quoique. La mort du mien fut sans nul doute instructive à bien des égards. La mort résonne, dépose, enseigne. Les propriétés pédagogiques de la mort des proches. Mourir, c'est super bien pour ceux qui restent.

Je suis déjà trop vieux pour elle. Sans intérêt à ses yeux bleus. Vieillir, c'est admettre que la blonde scandinave ne reviendra plus fréquenter ma chambre. La vieille peut-être. La jeune, c'est mort. Je comprends cette obsession littéraire de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle beauté. Je comprends que cela puisse être difficile à vivre. Passer de la fraîcheur à la naphtaline. Comment ça ? Elle est pourrie ma morue ? Par contre ma sardine est jeune et frétille. Sa peau d'écaille est si fine, si suave. Et vous ? Vous êtes comment en tant que consommateur ? Flasque, ramolli. Mes tablettes de chocolat ont fondu dans les graisses proliférantes. Physiquement OFF. Je me souviens de mon chauffeur de taxi habitué des boîtes échangeuses. Il a un plan infallible pour dissimuler ses cinquante balais.

Etape 1 : repérer le bellâtre prêt à défoncer toutes celles qui bougent. Etape 2 : sympathiser avec lui, le mettre en confiance en lui payant un verre. Etape 3 : se présenter à deux. Après vous, je n'en ferais rien. C'est le cas de le dire. Je repasserai pour la seconde couche. Et hop là les jeunes assoiffées. Ça, c'est du bon boulot d'équipe. Elles n'ont pas eu le temps d'apercevoir son poitrail avachi qu'elles ont déjà les orifices qui débordent de foutre. Et en passant, il a fait le plein de leurs peaux douces. C'est chouette la vie au bordel !

Rêver de retenir ses matières fécales dans la main, alors qu'elles viennent de sortir encore fumantes de la chocolatière, c'est bof. Pourtant, j'ai rêvé de cela l'autre nuit. Je les ai ensuite déposées délicatement dans le trou de la cuvette des chiottes. Comme si je déposais une relique sacrée dans un réceptacle adapté. Vous voyez le genre ? Après, j'ai tiré la chasse d'eau. Enfin, j'ai appuyé sur le gros bouton prévu pour les grosses commissions. Une partie de moi s'en est allée parmi les tuyaux, chahutée par le chaos des eaux de mon inconscient. J'ai appelé un ami freudien pour lui demander des explications. C'est grave doc ? Il m'a rassuré. "Caca, popo, boudin, grand-mère, papa, l'oncle et la chienne." Encore une histoire de famille en somme ? J'ai raccroché les crampons. J'ai ouvert la porte du vestiaire pour homme. J'y ai mis pêle-mêle tout ce fatras. J'ai refermé la porte avec une clé. Je l'ai avalée et là voici qui erre depuis peu dans les égouts d'Orléans.

C'est bizarre non ? Elle pleure au téléphone. Elle ne sait pas pourquoi. Je la trouve irrésistiblement touchante. Elle ne pleure pas qu'un peu. Une vraie crocodile. C'est possible de pleurer sans raisons ? Difficile d'imaginer un effet sans causes. Et pourtant ? C'est bien de cela dont il s'agit. Puisse qu'elle vous dit qu'elle n'en sait rien. Putain, ne pouvez-vous pas la croire, vous qui croyez tout et n'importe quoi ? Oui mais. En fait, quelque part à l'intérieur, il se passe des trucs. Rien à foutre de vos insinuations perfides. N'existe que ce que je connais. Et là, franchement, je ne vois rien. Et des fois, ce que je vois, ce n'est même pas sûr. Alors, vous savez quoi ? Allez au diable ou à la Bourboule et laissez-moi tranquille avec l'insaisissable. Pleurer sans raisons, c'est suffisant enfin ! Merde, quoi !

Vivre avec des gens qui ne voient rien. C'est en effet le lot commun. J'ai tiré le gros lot et la grosse lotte aussi. Cela me retombe dessus. Forcément, cela finit toujours par me retomber dessus. Elle a accumulé tellement de peines, vous comprenez ? Il n'y aurait que cela à comprendre. N'est-ce pas ? Après, c'est le repos éternel et c'est tant mieux. Je n'aspire plus à tort. Je n'aspire plus à rien. Fin de cycle, fin de vie sur ce constat amer que la vie n'est rien d'autre que dérisoire. Mes filles, mes enfants, j'espère. Que vos vies pour vous seront si éloignées de la mienne. En fait, je viens de réaliser mon travail d'existant dans l'étang. Ma contribution qui ne nécessite aucune rétribution. Eloigner vos vies de la mienne. Pourvu qu'elles n'aient pas le même contenu intime. Dieu, si tu es là, écoute ma prière. Je n'en ai qu'une et après, je m'en vais voir la grande moissonneuse-batteuse.

Si je ferme les yeux, je ne vois rien. Et lorsque je les ouvre, je te vois. Rapport élémentaire ma chère. Mon Dieu que tu es belle. Belle comme les poncifs. Comme le jour, comme la rosée du matin, comme une fleur du jardin. T'es belle à s'en crever les yeux. Comme cela, je ne te verrai plus au moins. Ainsi arrêteraient-ils de souffrir de cette beauté impréhensible. Ne cherchez pas, c'est un nouveau mot. Pourquoi tant de beauté au sein de

la laideur environnante ? Je les vois tous qui te reluquent à en perdre la vue. C'est si dur la solitude de l'être lorsque la lumière du jour s'éclipse du regard des hères sans espoirs. Nous devrions tous pouvoir recevoir un quota équivalent d'amour, indépendamment de nos disgrâces. Je déteste cette injustice viscéralement naturelle.

Pas le temps. Incroyable tout de même de ne pas avoir assez de temps alors que c'est lui en partie qui nous fait passer d'une enveloppe à une autre. Tout va trop vite, je n'ai pas le temps de digérer. J'ai des ballonnements, de drôles de rejets. Pas le temps d'assimiler correctement. Attention, je vais gerber sur le premier rang.

Le violon scelle ma mélancolie. Je vais bien, je vais mal. Je vais travailler, je reviens. Dans un temps ancien, j'allais aussi. Il y a si longtemps que je m'en souviens à peine.

Un petit serpent de nuit vint à s'échapper d'un pore de ma peau. Un petit ver ensanglanté de deux, trois centimètres. Un magnifique comédon comme je les aime. Je l'ai pressé de sortir de sa réserve. Que cela veut-il dire ? J'ai l'impression qu'il souhaite me délivrer un message. Serait-ce le ver de la névrose résolument décidé à s'éloigner de moi ? Le contenu symbolique du message, c'est l'identité qu'endosse mon messager. Ver de la Névrose. Je viens de l'anoblir. Et je me dis en ce mercredi soir. Interpréter un rêve, est-ce éveillé produire des fantasmes supplémentaires ? Je suis déçu et pourtant comblé. Je me raccroche tout de même à cette nouvelle idée. Il n'est pas nécessaire d'être convaincu pour avancer.

Nuit suivante. Huit bulles de sang grosses comme des billes à jouer dans les cours de récréation perlent sur mon bras. Huit à nouveau, ce n'est pas neuf. Huit ou neuf ? Le mystère persiste. Huit masses vascularisées comme autant de petits placentas disposés sur ma peau. Huit futurs garçons. Un neuvième n'a peut-être jamais vu la lumière du jour. Mort dans l'œuf, avorté ou perdu accidentellement. La disposition des bulles m'interpelle. Quatre d'un côté, quatre de l'autre. Quatre malformés tués à la naissance font face à quatre ayant vécu plus ou moins longtemps. $4 + 4 = 8 + 1 = 9$. Sinon cela fait 22 comme les Côtes d'Armor. 1894.

Les états des cons unis pour le pire. C'est la crise des nerfs à vif. Les cons planétaires gouvernent la destinée des homos sapiens sapiens. Les mauvaises conséquences. Ils n'ont rien compris. La vie devait rester sans causes ni conséquences. Gros plan sur les séquences des conquistadors. Le verbe qui tue tout sur son passage : conquérir. J'abandonne l'affaire de la dissidence active. Je m'en fous des états du monde. Plus ils empirent, mieux je me sens.

En même temps, il y en a des qui se sentent le devoir de vivre. Cela est si troublant, si déroutant. Pourquoi se donneraient-elles la peine d'enfanter ? C'est bien que la vie vaut un petit quelque chose. C'est bien que celle-ci a une direction à tenir. L'un et l'autre, l'un ou l'autre. J'obliquerais assez pour la direction. Parce qu'à l'intérieur, c'est indescriptible de douleurs et de souffrances pour le plus grand nombre. Et cela, franchement, c'est intolérable. Le spectacle omniprésent de la misère est-il la seule représentation séculaire que les hommes savent orchestrer ? C'est juste affligeant, déplorable, décourageant. Je ne

sais pas être totalement indifférent. Je reste un homme révolté que toutes ces choses atteignent.

Rien à dire, rien à faire, juste attendre que les brûlures succombent. Un jour, j'irais mieux, peut-être.

Une dame de 80 piges me susurre. Pardon, 79 pour être exact. Je prends l'ascenseur avec elle. C'est une dame distinguée avec des cheveux blancs et des yeux bleus perçants. Elle ose une confiance intime. Voilà quelques années, elle est allée voir son neurologue. Le diplômé en blouse blanche lui a affirmé qu'elle serait un jour obligée de prendre l'ascenseur et ce, malgré son sentiment de panique. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'un jour est venu où sa vieillesse naissante n'a pas supporté de monter six étages à pied. Alors j'ai répondu à cette femme éminente que ce fut un réel dommage d'avoir perdu tout ce temps à gravir des marches. En fait, non. Elle a bien fait de les escalader ses escaliers.

La lune blanche éclaire la mer noire. La surface devient alors étincelante, inondée d'argent. C'est un lac blanc qui éclaire la nuit noire. Au loin, là-bas, se dresse le donjon du château de la comtesse de la Lubrique. Où des femmes à verges baisent d'autres femmes flexibles. On devrait prendre du bon temps et se marrer, qu'est-ce que tu en penses ? Entre adultes consentants, il ne devrait y avoir que du plaisir, que des bons moments. Est-ce que tu la sens ? Est-ce que tu le sens ? Un vent tiède me caresse la nuque et me réchauffe le jonc. Je ne suis pas seul. Je distingue dans la pénombre quelques étoiles et la voie lactée. Et de beaux nuages ayant revêtu leurs habits de soirée. Mon tympan droit perçoit le bruit saoulant des grillons qui strident. Et sur le terrain de boules, il y a une grosse femme rouge en débardeur rose qui balance sa sphère de fer sur le pauvre cochonnet. C'est son mari, rond comme une boule, qui est content de sa moitié. A côté de moi, un con naturel pense que la vie est belle. Ce à quoi un autre con autochtone lui répond que c'est que du bonheur. Je passe mes vacances avec des imbéciles sponsorisés qui ont l'avantage d'être heureux. Tant mieux pour eux.

Belle, je t'aime tant. Fière, du haut de tes 20 ans. Je me sens bien à t'admirer. Je t'aime tant alors que tu es si loin de moi. Je ne t'aperçois pour ainsi dire jamais. Mais je t'aime tant. Il faudrait que je me retourne le cœur pour ne pas t'aimer autant. J'imagine que je ne te reverrais jamais mais qu'importe, je divague. Tu me fais tourner la tête, te revoilà çà et là. Viens te reposer avec moi à l'ombre du saule pleureur. Je détaille sans mal et je reste coi. Reviens vers moi encore une fois pour que j'entende le son de ta voix. Je vais mon modeste chemin, je ne cours plus après le temps. Je t'attends.

L'étang est-il à ce point profond ? Je rêve une fois de plus. De mélodies calmes et sobrement dévêtues. D'âmes et de larmes volages qui s'épuiseront dans des lits alluviaux. De mon absence après ma mort. La nuit dark m'emporte à la porte de l'oubli. J'éteins la lumière de ma lampe de chevet. Dormir dans le noir, je ne vois plus rien. J'ai l'impression que ma vie n'a été qu'un songe, un petit nuage qui s'est désagrégé au fur et à mesure pour en fin disparaître du ciel. Quelle est cette dernière image que j'aimerais saisir avant de partir ? Y avait-il un art d'accommoder raisonnablement les restes de nous ? J'adore cette question cruelle. Je ne crois pas, non. Oui, c'est impossible.

Je connais une femme qui possède un chien plaisant. Je connais un homme qui possède une chienne déplaisante.

Cette femme, tu t'en souviens ? Oui, un peu. Elle habitait une grande maison non loin de Bergerac. J'ai passé quelques jours chez elle. Mon père était là. C'est peut-être une très vieille dame maintenant. Elle connaissait mon père et ma grand-mère. Je ne sais pas comment elle est entrée en relation avec la famille Petitjoseph, habitant si loin. Elle nous a invités, mon père et moi, à passer une petite semaine dans sa grande maison non loin de Bergerac. Elle travaillait alors dans un asile de dingues comme infirmière psychiatrique. Avait-elle déjà compris à l'époque quel enfant j'étais et quel adulte j'allais devenir ? Elle venait régulièrement me réveiller dans ma chambre et chahutait pendant une bonne demi-heure pour que je m'éveille réjoui. Admirable attitude n'est-ce pas ? Ce n'est pas facile de ramener un mélancolique à la vie. A n'en point douter, il y en a qui savent faire plus de choses humaines que d'autres.

La journée qui s'annonce devrait être bonne à tirer. J'ai torché dans le bus le suduku niveau moyen du quotidien gratuit en moins de dix minutes. Il paraît que c'est bon pour l'entretien des méninges les casse-têtes asiatiques.

La résonance intérieure. Je me disais aussi à notre sujet. C'est infiniment subtil, proprement indéfinissable et prodigieux. Elle sait de moi des choses que je ne lui dis pas. Je sais d'elle des choses qu'elle ne me dit pas. C'est en fait assez extraordinaire. C'est ce qui me rend le temps agréable en somme. Cette capacité des choses saisies à résonner, à vibrer, à dégager un peu de sens parfois bien longtemps après avoir été arraisonnées. Les contours de l'esquisse se précisent avec lenteur à chaque retour de l'écho. C'est infiniment complexe, agréable d'écouter dans le silence les rumeurs intérieures. Tout se met en place à nos insus, échappe à nos contrôles et nous voilà, l'un en face de l'autre comme deux inconnus qui se sont harponnés en même temps. La suite est connue. Le premier baiser, l'officialisation de la relation, le contrat de mariage, les enfants, la donation entre époux, les tâches ménagères, les courses le samedi matin, les vacances au mois d'août, les reproches, la frustration, les bonnes résolutions qui ne tiennent jamais, ta mère, mon père et ta sœur. Sans oublier les livrets A. Elle bat le beurre ma sœur. Ah oui ? Tiens, il faudrait que tu me la présentes, on ne sait jamais.

Ce n'est pas moi, c'est les autres. Oui mais les autres, c'est moi aussi. Alors je ne n'ai pas d'autres solutions. Je vais pleurer jusqu'à la fin de l'univers.

Courage mes filles. Bien des fois la cruauté l'emportera sur la bonté et alors vous ferez vous aussi l'apprentissage de cette vie dérisoire, faite de gens bêtes et méchants. Espèce de cancrelats. N'ayez pas le cafard mes amours.

Fallait-il qu'ils s'inventent une vie spirituelle pour se croire supérieurs aux autres espèces ? Cela n'empêchera rien. La mort est plus forte que la vie. On se sait plus dire si c'est encore le moment de réagir. On déraile vraiment. Je ne vois comment il pourrait en être autrement. Tout ça pour presque rien. Le résultat est plus que maigre. Le spectacle du monde est lamentable. 1/20, pour l'encre et la feuille de papier.

Attends. Ne pars pas au pays du silence tout de suite. Reste un peu là. Je vais essayer de te retenir le plus longtemps possible. Imagine ces heures pleines de plénitude, envahies de douceurs où nos corps nus se contemplerait et se parleraient d'un temps béni qui n'a jamais existé. Je suis le mari de la coiffeuse. Je ne sortrais plus jamais de mes remparts. Je veux rester là, tout près de toi. Dans notre maison, notre chambre recluse. Vois-tu la lumière du crépuscule s'infiltrer par les fentes des persiennes ? Est-il possible de rester collé contre ta peau indéfiniment ? Et si on se faisait mutuellement du bien jusqu'à la fin de nos vies ?

23 piges et déjà décolorée. C'est moche à souhait. Mais bon, ce n'est pas grave non plus. Faut faire comme tout le monde. Ça, c'est beaucoup plus grave. Faire comme tout le monde. Cela commence très tôt. A l'école des primaires par exemple. T'as vu tes chaussures fillette ? Non, qu'est-ce qu'elles ont ? Elles sont à rendre. Rendre ? Tu veux dire vomir ? Oui, si tu veux. C'est sûr, ça calme bien. Par contre ton tee-shirt, il déchire grave ta mère. Mouais, j'aurais préféré qu'il la laisse tranquille ma mère ! Pove tache !

Je ne peux pas mettre ma tête dans l'eau bien longtemps. C'est à cause de l'atavisme maternel. Ma mère n'aime pas l'eau. Elle ne sait pas nager. Elle ne sait pas non plus faire du vélo. Elle a réussi à avoir son permis de conduire. On se demande comment. De toute façon, elle ne conduit pas. Cela vaut mieux pour tout le monde. Victime elle aussi des étages supérieurs. Ma pauvre mère. Pour ma part, je ne conduis pas d'automobile, je ne nage pas très bien. Par contre, j'ai toujours été un as de la pédale. Enfin, à la grande époque de mes quinze ans où je parcourais des distances importantes en des temps record. Mon vélo bleu ciel a fini sa course rouillé dans une grange d'un lieu-dit de la Manche. Je ne suis pas matérialiste. Les choses matérielles m'indiffèrent davantage encore, depuis ma lobotomie translabyrinthique.

Ni Dieu, ni maître chantait le poète. Et si sans eux, on se faisait mutuellement du bien jusqu'à la fin des temps ?

Cocher la bonne formule :

- Je vis, je meurs et puis je revis.
- Je n'existe pas, je vis, je n'existe plus.

Qu'est-ce qui me retient encore ? D'aller voir là-bas si j'y suis comme disait papa quand j'étais petit. Et bizarrement, il n'était jamais là où je l'attendais. C'est bizarre n'est-ce pas ? Je l'ai dit en effet, c'est plus qu'étrange. Papa est parti en voyage. J'ai pris un autre billet, j'ai oublié de le composer. J'avais envie d'aller voir plus loin si j'y étais toujours. Et quel n'a pas été mon étonnement de m'y trouver. Là, devant la glace du meuble de la salle de bains, le visage recouvert d'eau fraîche. C'est moi, transpirant après l'effort consenti. Enchanté même si cela ne dit pas dans certains milieux. Ravi de faire ma connaissance. Papa est parti en voyage et il ne reviendra pas de sitôt. Moi aussi, je vais partir. Loin, tellement loin d'ici. Celui que vous voyez s'est absenté pendant une durée indéterminée. A la place, vous feriez mieux d'admirer la mire et d'écouter la Gnossienne de Satie. Elle vous aidera à vous endormir pour de bon. Grand-père s'est assoupi devant les grésils du moniteur de la télévision, il ronfle tellement fort que les murs tremblent. C'était hier. Je nage en pleine mélancolie. C'est l'état que je préfère.

Quoi ? Tiens, un revenant. Passé, présent, no futur. C'est un drame qui se joue en un seul acte et autant de tableaux. Je me souviens de quelques mises en scène avec des gens pas très clairvoyants. Il faut dire monsieur qu'il y a les chanceux et les malchanceux. Je traverse la rivière, mon sac à bout de bras. Du reste du corps, j'ai juste la tête qui sort de l'eau et j'avance voyant à peine le fond. Le moindre trou sous mon pas et je peux me retrouver englouti à faire des bulles de glou glou. Un compagnon de randonnée crie. Trop tard, sa casquette flotte à la surface. Il ne tient qu'à un fil. Un seul faux pas et cela peut déjà être la fin. Il règne un silence de mort entre les survivants. Ce n'est pas cool me dit-elle. Ah bon ? Pourquoi ? Quand je bois, ça fait glou glou. Une soudaine hébétude doit pouvoir se lire sur mon visage. En même temps qu'une puissante envie de rigoler. Tout est très mélangé, n'est-ce pas ? Hautement imbriqué, complexe à démêler, impossible à comprendre. Je rends mon tablier à la dame. Moi, en résumé, tout ce que je sais, c'est que ça glougloute pas mal par ici.

Samedi noir, c'est le crack conjugal dans la casbah. Le couple exalté exulte toute l'agressivité contenue de part et d'autre. La violence ordinaire s'exprime. Il faudrait des cordes autour du ring formé par le tapis du salon. Je ne vais pas tarder à vomir son mépris. Ça gueule, ça pleure, ça hurle, ça frappe. Ça, c'est quoi ? Les bêtes ignominieuses que nous sommes devenues à force de vivre ensemble ? J'ai déjà tout dit je crois ? Et je n'en suis qu'à la moitié. Après normalement, il devrait y avoir un retour de flamme, de flamenco. C'est le titre du prochain opus. Il va falloir préparer tout ça, doucement mais sûrement. Se sortir du guet-apens, de l'outrage permanent. Quelle peine et quelle misère. Et les mômes qui forcément trinquent. Est-ce seulement ma vie qui est à chier ? La haine que l'autre éprouve pour moi me rend malade. C'est aussi pourquoi je suis obligé de me droguer au bromazépan. C'est marrant hein ? Ne vous gênez pas surtout avec votre rire incoercible.

Il y a tellement de choses remarquables, de jolies fleurs noires. Tellement de créations incroyables, d'édifices gigantesques qui tiennent encore debout. Tellement de jolies musiques calmes qui adoucissent le déplaisir de vivre. Ce temps qui passe me désespère. Il y a les cantates et les danses de la mort et celles qui versent des larmes de tristesse. Il y a le fait que nous sommes dimanche. Combien de temps ai-je été bêtement heureux ? C'est calculable. De temps en temps, par manque de prudence. On ne m'y prendra plus.

A moins que cela soit le contraire. Essaye, juste pour sentir. Combien de temps ai-je été fort heureusement malheureux ? Très souvent, Dieu merci. On ne m'y prendra plus.

Nous sommes de toute façon si loin du compte. Mais bon, ce n'est pas grave. Il faut, il faudrait que je puisse avoir une vision positive de la séparation. Ce n'est pas la fin du monde en soi. Un couple sur deux dans la région. Ils n'en font pas des maladies tous autant qu'ils sont. A dire que cela se déroule toujours bien, il ne faut pas déconner non plus. Soit. Bon, c'est sûr qu'avec mon histoire, ce n'est pas gagné d'avance. C'est gentil de me le rappeler. Souviens-toi des quelques jours pas malheureux passés dans les bras des courtisanes notoires, cela allait plutôt bien. Il n'y avait pas d'angoisse particulière à ce que je sache ? Bon, alors. Restons sérieux deux secondes. C'est quoi le problème ? Cette maudite impression d'abandon générée par la séparation des corps habitués à s'endormir

l'un près de l'autre ? M'étendre au près de grand-mère était si rassurant. Dehors, rien n'est sûr. Des ombres noires hantent la cage d'escalier. Dehors, il règne une certaine hostilité probablement. Je comprends l'attachement. Et puis, il y a mes filles. Ce serait un désastre selon les propres mots de la petite. Je ne parle même pas de la peur panique de la grande. Non, ce n'est pas la peine. Si justement, c'est la peine. J'étais comment moi quand j'étais petit, à l'annonce du verdict de la séparation de mes parents ? Incapable d'extérioriser le moindre sentiment concret. Ma loi du silence intérieur. Avec le recul, je sais comment j'ai vécu la scène. Aplati, comprimé, brisé, prostré. Allez savoir pourquoi un tel accablement pour une telle broutille. Deux abrutis qui se séparent, il y avait en fait de quoi se réjouir. Bonjour l'indifférence. Tu as intérêt à rappliquer dare-dare, j'ai comme une envie pressante. Pour le reste, advienne que pourra.

J'essaye une dernière fois. C'est la toute dernière, je le sens. Il y a dans cette dernière tentative toute l'énergie de mon désespoir. Je le ressens. Je suis allé jusqu'au bout. C'est bien cela qu'il fallait faire n'est-ce pas ? Aller jusqu'au bout de l'impossibilité. Voilà, c'est cela qu'il fallait saisir. Ce fut un moment de confusion extrême où mes larmes se mêlèrent à ma sueur, où les battements de mon cœur suivirent le rythme saccadé de mes derniers mots. J'ai refermé mon téléphone. La vie malheureuse est terminée. Je suis bel et bien mort de mon vivant un lundi soir dans la voiture d'un taxi parisien. C'est quoi maintenant la vie après la mort ?

Des mots mis dos à dos, qui sont tabous d'arguments ou bien mis bout à bout désespérément. Ils sont à bout de nerfs. Comme moi. Je fais une overdose du n'importe quoi. L'enfer disait l'autre, ce n'est pas les autres. L'enfer, c'est nous. Toi et moi. Ce n'est plus la joie. Adieu mes sourires et mon bon plaisir. Je les aimais bien tu sais. J'en ai plein le dos. Trop, c'est juste un peu trop. Il faut que j'aille me faire voir dans mon intérieur. Cette fois-ci, c'est la bonne. Il fallait aller au bout, j'y suis. C'est bien, je n'ai pas abandonné en cours de route. Je n'ai pas été lâche, j'ai eu bon dos. Je suis en train de faire l'éloge de ma servilité exemplaire. Bravo, toutes mes ficelles de caleçon. Cela mérite amplement quelques applaudissements bien nourris. Du sombre au clair, des ténèbres à la lumière. Peut-être. J'ai finalement tout bien réussi dans ma vie d'être humain. Ma névrose d'angoisse, ma conscience morale, mes boulots principaux, mes deux mariages avec la même femme, mes chères filles, mes rares aventures sentimentales, mon absence de vie familiale, mon impasse conjugale. Mes états de service sont irréprochables monsieur le régisseur. J'espère qu'il en sera fait état devant le conseil de classe. Peut mieux faire qu'ils disaient les cons mal éclairés. Pas mieux faire fallait-il dire. Décidément, ils sont indémodables tous ces juges et assassins qui souvent êtes les mêmes. Vous ne comprenez rien.

A Saint-Nicolas-Du-Pélem, il doit y avoir dans un jardin une fosse commune. Une sorte de charnier où se trouvent les restes de quatre nouveau-nés. C'est la dernière révélation en date de mon inconscient. Je ne sais pas si la maison des Petitjoseph est toujours debout. Une chose est sûre, mon arrière-grand-père était laboureur de métier.

Si j'essayais la réclusion à perpétuité. Et si j'essayais le narguilé. Et si j'essayais d'écrire jusqu'au bout. Si je pouvais mourir en écrivant. Poum la tête qui tombe sur la barre d'espace. Le curseur qui avance tout seul jusqu'à ce que je sois débarqué. Le pas

silencieux du chat noir derrière moi. Les roses bordeaux se fanent. J'ai laissé mon verre de vin rouge à la cuisine. Je n'ai pas eu le temps de le terminer. Il pleut des grises mines dehors. C'est triste de partir à la fin de l'été. Je n'ai rien vu venir. Ni pendant, ni après moi le déluge. Fadeurs et fadaises, j'en suis fort aise. J'aimais bien la musique et la peinture. Elles avaient le don de me consoler. Alors, c'était comment finalement ?

Il y a le compartiment de la vie, les wagons de la mine, les trains de la mort. Il y a toutes ces vies hautement laborieuses, hautement douloureuses. La mienne, ô mienne est les deux à la fois. Et pourtant, il n'y a de confusion qu'à l'intérieur. A moi ne semble promis ni charbon, ni abattoir. Et pourtant. Que me reste-t-il à attendre d'elle ? Beaucoup plus rassurante, ma serveuse brune andalouse de bar lisboète. Je ne suis pas poète. Tout juste un petit auteur littéraire de rien du tout. Mais alors de rien du tout. Mon lac brûle de mille feux. C'est n'importe quoi depuis le début. Et le restera jusqu'à la dernière image seconde.

AT THE END

Voilà, quelle magnifique expression. Voilà, je ne m'en lasse pas. J'ai raté quelques-unes de mes vocations. J'aurais pu être un taxidermiste, un podologue, un médecin-légiste, un truc enkysté quoi. Un artiste pour composer des numéros de téléphone. Allô ? C'est moi. Tu me rappelles ? J'ai une méchante insomnie et mon réveil est cassé. C'est si facile. Non, voilà. J'aurais voulu être un conteur, un raconteur d'histoires courtes. Des petits contes de Haute-Bretagne, il y en a beaucoup.

Tu sais quoi ? Non puisque tu ne m'as encore rien dit. Eh bien figures-toi que j'ai tiré les cartes. Ah ? Très bien ! Tu n'as rien d'autre à foutre pour te distraire ? Mais c'est sérieux tu sais. Ah bon ? Et alors ? Eh bien figures-toi que je les ai tirées pour toi. Ah ouais ? Qu'est-ce qui va m'arriver ? Eh bien figures-toi que tu vas rencontrer une femme qui habite Paris. Tu la rencontreras dans l'une de tes formations bureautiques et tu tomberas amoureux. Bah merde alors ! Je t'arrête tout de suite. Tu as la couleur des cheveux ? Heu... non. Alors ta prédiction ne vaut rien si tu n'as pas la couleur des cheveux. Arrête de déconner, je te jure que j'ai vu ça dans les cartes. Bon. Et quand est-ce que c'est prévu pour ? D'ici la fin de l'année. Bien. Encore une devineresse à deux balles dans la tirelire. Merci, t'es gentille. Franchement, c'est trop nul. Je préfère encore interpréter mes rêves, c'est plus sûr. J'en étais là et las de ses considérations fumeuses quand le lendemain de sa prophétie, je fus étonné de voir arriver dans la salle de formation une créature dépêchée par l'oraison. Hein ? Moi qui suis si convaincu du caractère fallacieux des propos incantatoires, je me suis trouvé con et pour un peu vaincu. Cela n'a pas fait l'ombre d'un doute. Elle a craqué visiblement, je me suis trouvé déstabilisé. De-là à en faire toute une histoire, il ne faut peut-être pas s'emballer. Je retire tout ce que j'ai dit. Et si c'était plausible...

J'espère seulement que la mort sera douce. Vivre est déjà un tel enfer qu'il ne serait pas raisonnable d'en rajouter une couche. Certes, je souhaite écrire neuf récits mais rien à voir avec les neuf cercles de l'enfer. Presque rien pendant et puis rien après m'ira très bien.

Un peu de vin, on ne change pas l'eau en vain disait le poivrot. L'eau si vaine coule du matin au soir dans les lits et les rigoles. Je me marre en même temps que je me

martyrise. J'ai bu trop de vin. C'est en pleine connaissance de cause que je bois le vain jusqu'à la lie. Oui, je vais la faire, je me suis couché raide défoncé dans mon lit-de-vin. Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est plus fort que moi. Vin et vain font un peu moins de quarante-trois ans. Enivré comme un phare breton qui n'éclaire plus que lui-même. Le vain se digère très bien, moins quelques aigreurs passagères. Et quand il est tiré, il faut le boire pour le croire. Dernière croyance à mettre à mon actif. Et comme on fait son lit, on se couche. J'accepte les conséquences de mon errance. Voilà, tout est clair et parfaitement à sa place. Bientôt la fin du cinquième récit. Il en reste quatre à réaliser.

Oui, c'est quoi le paradis après l'enfer ? N'y a-t-il pas neuf sphères au paradis ? Quelqu'un aurait-il vu Béatrice récemment ? Je vais d'abord faire un tour au purgatoire avant de la demander. Et après, nous verrons bien. Je n'en demande pas tant. Quelques plaisirs vains suffiront à mon bonheur. Qui pourrait me les offrir, les partager avec moi ? C'est là toute la question. N'est-il pas là le problème de toute l'humanité ? Cette incapacité visible à partager le simple plaisir d'être ensemble sur ce minuscule rocher. Il n'est pas nécessaire de gravir seul des montagnes. Je ne crois pas qu'il y ait là-haut une quelconque félicité, l'ombre d'une consolation divine. L'espèce humaine est uniquement composée d'estropiés, de malformés et d'invalides. Qu'ils se situent au niveau de la mer ou à six mille mètres d'altitude.

L'amour, ce n'est pas vivre sous le même toit. Non, ce n'est pas cela. Je ne sais plus très bien ce que c'est d'ailleurs. Mais une chose est certaine, vivre ensemble sous ton toit, c'est d'abord un travail, ce n'est déjà plus de l'amour. Est-ce que le plaisir d'être à côté d'elle serait déjà de l'amour ? Il suffit en effet. De ces attitudes galantes et de ces plaisirs de la conversation naît un je ne sais quoi de palpable dans l'air que nous respirons. L'amour, le plaisir de la présence. Sans agressivités. Roxane et Juliette sont respectivement à leur balcon. Moi, je veux bien faire Roméo ou Cyrano plutôt, à cause de mon grand nez. Cela a plus de gueule que Rocco. Pas tout confondre, tout ne se mélange pas. Tout se perd décidément dans le lointain. Le passé est dépassé. Le présent s'appauvrit, s'assèche, se dessèche. Il n'y a déjà plus de futur à l'amour dans les rues des grandes villes. On le voit qui désespère de retrouver ses pairs. Quand cet amour sera mort, il n'y aura plus d'humanité. En attendant, je profite de quelques présences pour te ressentir, sans honte ni remords. Et si je dois rejoindre un cercle de l'enfer à cause de cela, j'irai avec plaisir. Non mais tout de même. En effet, quitte à avoir les deux, je préfère le paradis sur terre que dans les cieux. Mais non mon brave, double ration d'enfer pour tout le monde (ou presque). Vas-y patron, c'est ma tournée !

C'est ce qui me fait dire que je vous aime mes chères et douces inconnues. N'est-ce pas merveilleux ? J'en connais une qui a pris peur. Dans son prénom, un ange est passé. Je lui ai dit que je mettais soucié de son problème de santé, moi le parfait inconnu du train de 18h33. Elle a pris peur. Normal, l'anormal est celui qui exprime un sentiment. Et les sentiments sont suspects. Mais mademoiselle, je ne veux en rien vous tirer. Comprenez-vous ? Non. Quel manque de maturité sentimentale. Quel manque d'humanité. Pauvre femme accrochée à son mollusque. J'ai trouvé l'exemple édifiant, consternant. J'espère au moins que son Rocco la ramène à hauteur de ses espérances. Elle n'aura ainsi pas l'impression d'avoir tout perdu. Je ne suis pas fâché par sa réaction, non ! Sinon par tout ce temps où il ne passe vraiment rien.

La vie, je n'en ai que faire. Ce matin précisément, j'ai ouvert un œil sur cette horreur morne. J'ai oublié mon rêve de la nuit. Le cauchemar des jours recommence. Les Aubrais-Orléans, deux fois 8 volts avec d'étranges filins au-dessus de ma tête. Qu'est-ce que je fais debout ? Ce matin précisément, je me suis réveillé l'âme assombrie et triste comme un puits sans fond. Jusqu'où irai-je ? Ils sont moches tous avec leurs gueules assassines. Je suis encerclé par des tueuses en série. Qu'elles crèvent toutes là maintenant et surtout qu'elles ne reviennent jamais.

J'ai reçu en effet une image de bonne mère. J'ai été sage et j'ai obtenu dix bons points. Je la mérite mon image. Tant d'efforts ainsi récompensés. Ce n'est pas suffisant. Encore faut-il que je reçoive une image de bon père. Au plus juste, une image d'homme incarné devrait convenablement faire l'affaire. Voilà ce qui manque cruellement. Je suis un être humain avec une conscience mais je ne suis pas un homme réalisé. Je vais avoir quarante-trois ans et je n'ai pas encore réussi cela. Il faut dire à ma décharge que ma femme ne pouvait rien pour moi. Je ne peux rien valoir à ses yeux en tant que tel. Mais ailleurs, serait-ce possible alors ? Putain de merde. Moi qui croyais avoir tout bouclé, tout parcouru. Il me reste quatre récits pour obtenir une masculinité objective et incontestable. J'y vais ou bien ? Peut-être ai-je plus vite fait de m'en loger une dans la cafetière. Je peux encore renoncer. Je n'ai aucune obligation envers les autres sinon envers moi-même. Ne suis-je pas mon meilleur ennemi ? Ce matin finalement, je me suis éveillé avec la révélation brutale et aveuglante de cette évidence intime. J'ai du boulot intérieur sur la planche à découper. Cinq, dix ans de nouveaux travaux forcés ? Je me tape, je me tâte. Pas la peine de tergiverser pendant cent sept ans, je comprends l'enjeu. Bordel, j'y vais sans perdre une seconde. On ne sait jamais. Demain, c'est la mort.

J'ai besoin de vivre de nouvelles choses. Il me faut de la nouveauté, du changement. Comment ? Point d'interrogation sincère. Comment faire ? Le contexte n'est pas favorable. Il est même carrément hostile. Carrément méchante, jamais contente. Je n'ai pas le mode d'emploi. Papa, comment faut-il s'y prendre ? Papa ? Beau-papa ? Grand-père a tenu le coup jusqu'au bout. Ils ne sont plus là, partis dans des ailleurs. Et dire qu'il me reste neuf pages avant d'attaquer le suivant. Réfléchir intensément aux diverses solutions.

Vais-je tenir la distance ? Il n'est certes pas utile de me poser la question mais bon. Je m'encourage vivement à réussir cette nouvelle mission. Pourvu que kystes et tumeurs se tiennent éloignés, que mon cœur tienne le rythme et que mon ciboulot ne surchauffe pas trop. Bien sûr, je vais ressortir l'armada de mes manifestations psychosomatiques à la con. A force, ce n'est pas le plus gênant. J'ai comme une bonne habitude, une très longue expérience en la matière.

Où est mon scaphandre ? Où est ma bassine pour recevoir une à une toutes les larmes de ma peine ? Bassine, que dis-je ! C'est une cuve, une péninsule plus grande qu'un château d'eau. Des fois, j'essaye, je me force, je m'efforce. Elles ne veulent pas sortir les mutines. Elles se cachent derrière le rideau de mes conjonctives. J'ai beaucoup de mal à traduire mes peines en larmes. Il me faut commencer ma nouvelle aventure en évacuant le plus possible de ma réserve de pleurs. Mais comment faire ? J'ai beau écouté Mahler et Satie en boucle, rien n'y fait. Penser à des choses tristes ne me sort pas vraiment de mon quotidien. Voir la souffrance du monde est si familière. Invoquer la disparition de l'espèce

humaine me fait sourire. Songer à la douleur de mes filles si je devais quitter l'appartement familial, c'est bon ça. Là, je tiens ma recette pour chialer instantanément. Je suis mal barré.

Oui. Avec le ton, bien appuyé le oui. Le rêve de la psy putain me revient en mémoire. La psy en tailleur pas chanel sous la manche. Sinon, on peut dire channel ou chunnel. Ah la pute ! Sinon, on peut dire aussi femme d'un certain monde. Du temps des grégaires primitifs, il fallait bien s'accorder la protection des puissants. Aujourd'hui, c'est une autre histoire. La putain en tant qu'image mentale, elle vaut quoi ? Que représente-t-elle dans mon esprit délabré ? Pourquoi mon psy m'a-t-il souvent rappelé ce rêve ? Il y a quelque chose là-dessous. Et pas que des dessous chics. Tailleur, tailleuse, escarpins escarpés, bas et porte-bas. La panoplie est à son comble. Il n'y a pourtant pas là quelque chose de facile. Facile à prendre. Nous sommes devenus des grégaires civilisés. Que me renvoie-t-elle ? Pas tant l'envie insatiable. Plutôt la certitude d'une non-masculinité. La certitude qu'il me manquerait ce petit supplément pour pouvoir la séduire. Elle me renvoie mon manque d'hormones mâles. Putain, dis-moi ce qu'il faut faire pour devenir un homme charismatique ?

Elle me dit en aparté. Je n'aime pas cette vie. N'y a-t-il pas autre chose à la place ? Je lui réponds que non. Comme je la comprends. Puis-je lui dire que je la comprends ? Tout est là, dans cette éventuelle réponse. Ce que je vois, c'est cette obscure envie de dire. Il faut que quelqu'un sache ma mélancolie n'est-ce pas ? Oui, en toute simplicité. Alors je peux partir, puisque tu sais pour moi. Oui, va. Tu peux aller en paix. Pars, et surtout ne te retournes plus.

Pourquoi des gens s'appliquent à nous tenir en vie ? Quel intérêt ont-ils à faire cela ? Veux-tu que je te dise ? Oui, je veux bien. Dans un troupeau inhumain, les moutons ne peuvent pas comprendre pourquoi une brebis souhaite s'éloigner ou s'égarer involontairement. Alors ils demandent à des gens de nous soigner, afin que nous restions là et que nous remplissions nos soi-disant devoirs sociologiques. La schizophrénie n'est pas une maladie mais un instinct de survie élémentaire, indivisible. L'expression d'une intuition supérieure à la moyenne. Il m'arrive parfois de déclarer n'importe quoi. Cela me fait du bien. Un peu de poésie dans ce monde de brutes ne peut pas me faire de mal.

Il n'y a pas beaucoup de terrains à exploiter. Afin de se tenir à l'abri du mauvais genre humain. En effet, je te l'accorde jeune fille. L'autre jour, c'était le grand pardon. Tu sais, le jour où tous les sodomites regretteront d'être ce qu'ils sont, ils pourront se poser à nouveau la question de savoir quel humanisme adopter. Mais rassure-toi jeune fille, cela n'arrivera jamais. Il y a des choses réputées impossibles. Il y a les choses auxquelles nous pensons et qui se déroulent uniquement dans nos esprits. C'est comme cela que toutes ces choses se passent. Ils peuvent toujours établir des théories, des irréalités. J'en ai même vu faire des études, très longues parfois. J'ai croisé récemment une tête chercheuse en anthropologie urbaine. Comment est-ce possible ? Elle ne manque pas de culot, ni de toupet. Cela ne s'arrange jamais en vieillissant. Tu sais ce que nous allons faire jeune fille ? Non ? Nous allons vivre autant qu'il nous sera loisible de le faire en nous tenant à distance respectable de tous ces ridicules.

Pas d'amour. Les nouvelles générations risquent de perdre tout repère. Comment voulez-vous aussi ? Ce n'est pas avec les oreilles bouchées par des écouteurs que cela va s'arranger. Je vous demande pardon ! C'est bon, ce n'est pas la peine de gueuler non plus. Je ne suis pas sourde. Pas encore. Enfermée peut-être à double tour ? Disons, un peu pliée sur vous-même ? Je n'irai pas jusqu'à dire emmurée vivante, non. Juste le réflexe conditionné de ne plus se porter vers les autres. C'est une attitude conforme en somme. D'ailleurs, si vous pouviez ne pas me parler, ce serait bien. D'ailleurs, si vous pouviez ne pas exister, ce serait mieux. D'ailleurs, si vous pouviez aller mourir, ce serait parfait ! C'est dead que je vous préfère. Je vous demande pardon ! Je ne recommencerai plus.

Les gouttes d'eau dans le désert ne l'ont jamais fait reculer. Bien au contraire, il avance inexorablement balayant tout sur son passage. J'adore le désert. Il est le garant du silence de toutes les morts. Les morts de faim côtoient les morts de soif, les morts de rire fréquentent les morts de peur. L'unique représentation est là, invariable. Les os se dispersent et s'altèrent avec l'érosion du temps. Coincés par les tourbillons d'une tempête de sable, une chamelle et son chameau de mari gisent à cet endroit. Dix mille ans après la disparition de l'espèce humaine, il ne restera plus rien de notre passage imbécile. Même pas quelques fémurs fossilisés de charognards capitalistes ? Peut-être que certains membres remonteront à la surface, déterrés par quelques espèces canines géantes. Marrant, non ?

Dans quatre jours, maman accouche. 25 octobre 1965. Quarante-trois bougies pour s'essouffler. Putain, c'est hard cette vie de merde. J'en chie des ronds de chapeaux et des queues de pelle. J'aimerais tellement pouvoir affirmer que 23 ans de vie commune furent 23 ans de bonheur ininterrompu mais j'ai comme un empêchement, un étau qui me serre les cordes vocales. Surtout les dernières années. Vivre avec des enfants et toujours la même femme, c'est dur. Démonstration par l'exemple. Ce soir, je vais rentrer chez moi vers 20h00. Les mômes seront alors couchées. La petite sera en train de lire. Ainsi vais-je avoir un mal fou à lui arracher un bisou. Il ne faut pas perturber mademoiselle pendant sa lecture du soir, cela la déconcentre. Très bien. Si j'allais voir la grande qui est en train de se battre verbalement avec sa mère. Elle est contente de me voir. Elle m'embrasse d'un air dépité, maman n'est vraiment pas cool. D'ailleurs, cela va être mon tour dans prendre pour mon grade de père travaillant à Paris. Il paraît que tu l'as autorisée à regarder la télévision demain matin mercredi jour des enfants ?! T'es inconscient ou quoi ? Heu... je vais dîner, j'ai une faim de loup persécuté. Parce que si elle regarde la télé, elle ne pourra pas faire ça, ça et ça. Ajoute-t-elle en faisant une tête de dix mètres de long. Oui, forcément dis-je en repassant la tête vers le lit de la petite. Toujours aussi concentrée. Bon, je vais aller bouffer ma soupe tiède. On ne dit pas bouffer quand on est bien élevé. Justement à ce sujet, je voulais te dire ce que tu sais déjà. Pour me remonter le moral comme on remonte une pendule, je mettrai dans ma soupe des croutons nature et un peu de gruyère râpé. Un vrai breuvage de pauvre. Au secours ! Si elle pouvait se taire maintenant et à jamais. Et gnagnagni et gnagnagna. Je n'en peux plus me dit-elle. Ce que je peux aisément comprendre. Je vais me casser une semaine à l'hôtel ou alors je vais me présenter de ma propre initiative au comptoir d'une clinique psychiatrique. Bonjour, puis-je rester là une petite semaine ? C'est urgent. C'est à cet instant que j'éprouverai deux mouvements distincts et contradictoires. Le premier : pourquoi ne suis-je pas avec les poissons de la Loire en train de faire des bulles ? Le second : j'ai loupé quelque chose ?

Une étape cruciale ? Serais-je celui qui n'a pas su et ne saura jamais ? Ne suis-je condamné qu'à tout rater ? C'est incompréhensible. Je la refais... Ce soir, je rentrerai vers 20h00. Ma tendre épouse comblée par une journée de travail m'accueillera avec un sourire bananier. Chéri, tu as passé une bonne journée ? Mes filles se relèveront pour embrasser prestement leur si gentil papa... et nous passerons ensemble une si jolie soirée.

Trois heures du mat, je pousse mon premier cri. Pas de quoi réveiller toute la clinique Sainte-Isabelle. Voilà un prénom féminin qui m'a poursuivi. Isabelle par ici, Isabelle par là. Je me souviens d'une Isabelle qui était si grande que les enfants de l'école primaire l'appelaient la grande girafe. C'était ma copine, je l'aimais bien. Cette nuit, je vais naître ou ne pas n'être qu'un être solitaire à la dérive. J'aimerais ce soir pouvoir refaire une partie de ma vie. Dire stop, dire je recommence à partir de ce point. Une douleur apathique s'immisce dans la conversation intime. Je la sens faire des ronds autour de mon cœur. Je voudrais mourir à trois heures du mat avec mon Isabelle à côté de moi mais elle n'est plus là. Finalement, je vis encore à bientôt 43 ans. C'est une performance en soie.

4 et 3. Pour une fois, c'est un samedi. Le jour de la saint Crépin. Il y a des violons tristes dans l'air. Il faut que je me lève pour aller faire les courses. C'est dur après une semaine de travail et de transports. Heureusement, je me suis acheté un éclair au café sur lequel j'ai mis une bougie bleu layette. Le gâteau ressemblait à un fameux mât qui aurait traversé les océans du vide. J'ai soufflé sur la flamme. Je me suis fait un café avec la nouvelle machine que j'ai achetée pour mon anniversaire. Un espresso et rien d'autre. Ma douleur apathique est là qui me suit à chaque respiration. Elle est devenue ma compagne de tous les instants. J'ai accompagné ma grande fille au cinéma avec une copine à elle. J'ai somnolé devant le navet puis je suis revenu prendre un bain parce que je sentais si mauvais de dessous les bras que j'ai bien failli m'évanouir. Il a fait si chaud dans cette salle de projection. J'ai mis en route le jacuzzi pour me décrasser la peau avec l'eau savonneuse. Une coupe de champ' chérie te ferait-elle plaisir ? J'ai pris des pistaches salées cette fois-ci. C'est bien, non ? Maman m'a appelé et puis voilà. Pas, plus de famille. J'aurais bien apprécié qu'un Petitjoseph me passe un coup de téléphone. Mais il n'y en a pas ou plus. Tristesse, quelques larmes avortées coulent à l'intérieur. Cela me fait penser à une chose. Je n'ai pas fini ce récit le jour dit. Il faut que j'aille débarrasser la table et mettre en route le lave-vaisselle.

Week-end horrible. J'ai passé un week-end horrible. Pire, ce serait irréalisable. J'en ai ma claque. J'en ai ras le pompon de cette facétie. Plus mal perçu et mal jugé que moi, c'est à peine possible. J'en ai maintenant trois contre moi. Elle fait du bon travail de sape la mère régente. Une fille intériorise plus volontiers le boulot d'une mère. En même temps, il me paraît difficile de lutter contre cette transmission générationnelle. Je suis le dindonneau de la farce, le dindon farci par la dinde en chef. Elle a trouvé des alliées incorruptibles, moi qui ai tant de mal à faire le poids. Le scorpion étrillé par la scorpionne. Il y en a dans la nature qui ne savent pas faire autrement. J'ai pris la piqure de son aiguillon venimeux en pleine poire comme une balle de revolver logée entre les deux yeux. Difficile de vivre avec cela dans la peau. Pour la peine, je vais me resservir un verre de Gewurztraminer. Putain, j'ai été obligé d'aller chercher la bouteille dans le frigo pour pouvoir l'écrire correctement. Cela ne va pas arranger mes affaires de boire comme un trou. Je plains déjà mes futurs gendres qui vont s'en prendre plein la figure. Je lève mon

verre par avance aux futurs élus. J'ai hâte de voir leurs tronches de futurs condamnés. Faut-il que je les prévienne de ce qui les attend ? Non-assistance à personnes en danger. Cela a le don de me faire sourire. On dirait que cela me fait plaisir de savoir que deux abrutis comme moi vont se faire déchirer à l'image de leur beau-père. Nous pourrions peut-être nous consoler ensemble, aller au stade voir des matches de foot. Dans trente secondes, j'éclate de rire tout seul au milieu du salon. Elles sont toutes couchées à cette heure-ci, je ne risque rien.

J'aime bien mon métier de formateur. Cela me permet de voir des gens différents quasiment chaque jour. Cela me permet parfois d'aller chez eux comme si je rentrais chez moi. C'est pas mal chez vous. J'aime bien cette photographie et puis l'applique orientale sur le mur. Un thé à la menthe, c'est bien. Des chez moi, j'en ai un certain nombre disséminé un peu partout en région parisienne. Demain, je vais chez Diane l'algérienne. Elle a adopté une petite fille qui se prénomme Djenna. Je crois que cela veut dire paradis en arabe. C'est toujours ça de pris. Mercredi, je verrai miss Sunshine l'italienne et vendredi se sera le tour de Samantha la carénée. J'aime bien mon métier de formateur.

Je pue le dérisoire à plein nez. Je sens le non abouti, le pas fini, le mal séché. Cette main tendue dans les déserts qui ne trouvent pas acquéreuses me démoralise. Me sentir déjà à la casse me décourage. Rangé entre deux grabataires, je vais bientôt pouvoir fournir en pièces détachées. Personne ne devrait s'arracher mes testicules et mes oreilles. Elles sont sérieusement endommagées. Pourtant, je ne voudrais pas dire mais elles n'ont pas servi plus que ça. Si seulement j'avais su. Je m'y serais pris autrement. Pour tout.

Elle me parle de loin. De l'autre côté du couloir qui sépare les rangées de banquettes. Je n'entends rien, je n'entends plus. Cela me confine dans mon isolement. Sûrement un peu. Moins bien entendre, c'est certain. J'ai sommeil ce matin, je ne me sens pas bien, ni physiquement ni moralement. La nuit a été difficile. Trop de Gewurtz' nuit au bon sommeil réparateur. Je me suis réveillé à 2h45, le lit bougeait tout seul. On aurait dit le radeau de la Méduse sur une mer calme à peu agité. Il a cessé de tourner vers 3h30. C'est dingue un plumard qui tangué sans s'arrêter pendant trois quart d'heure. Mon épouse, ma reine bonne fée, m'a fait accrocher des oreillers au mur avec une tringle à rideaux de chez... j'ai oublié l'enseigne. Non, je ne fume pas les herbes provençales du père Ducros. C'est super pratique pour se redresser dans le lit, pour compter les brebis, pour faire contrepoids quand le radeau bouge de trop, pour encaisser les "tu fais chier à trop picoler" de ma reine bonne fée passablement énervée d'avoir été perturbée pendant son somme. Qui me parle de loin au fait ? Une vague inconnue que je croise de temps à autre dans les wagons des soirs et matins. Elle m'a prêté un roman à la mode, j'ai tenu trois chapitres et puis voilà. C'est nul. Ce matin, elle ne s'est pas assise près de moi. Elle a préféré la présence d'une collègue qui s'endort contre le rideau avec un masque de grosse mouche pour se protéger de la lumière. Bzzz bzzz... Demain, je ramène ma tapette à mouches et je l'éclate contre la vitre. Le sang va gicler, éclabousser tous les voyageurs assis autour. Pendant ce temps, Ann-Christine vient de se rassoier sur ma banquette. Flashback. Marche arrière toute.

Strasbourg, avril 1991. Ça fait genre roman où il va se passer quelque chose qui va éclairer le présent de l'action. Je suis un petit attaché commercial qui travaille dans une

compagnie bancaire. J'ai 25 ans, je prends l'avion tous les week-ends pour me rendre à mon hôtel alsacien. La semaine, je bosse dans une agence régionale qui finance des crédits automobiles. Du moins qui règlent les problèmes d'impayés et de sinistres. Le truc hyper passionnant que seul un jeune con peut supporter. Je prends des taxis, je me gave aux restaurants midi et soir, je joue au tennis à 17h30. En gros, je me la pète sévère. En résumé, j'ai une putain de vie agréable. Le matin, une voix chaleureuse me réveille. Je donne mes fringues au pressing à l'heure du déjeuner et à 19h00, je déguste mon martini Bianco au comptoir du bar de l'hôtel. Et le vendredi soir, je prends walkman sur les oreilles le chemin de l'aéroport en compagnie d'une autre parisienne qui fait comme moi l'aller-retour hebdo. Elle s'appelait comment cette rigolote ? Un soir, en quête d'un nouveau restaurant, je vois dans une ruelle au loin une pancarte jaune et bleue sur laquelle est écrit "La petite Suède", sise rue des Charpentiers. Ann-Christine me reçoit en tenue de serveuse. Elle ne parle pas très bien le français, je ne parle pas très bien le suédois. Ce n'est pas grave, cela devrait pouvoir s'arranger. Avec un peu de volonté, de légèreté et d'humour. Ah Dieu ce que ma vie était belle alors. Une femme à Paris et une amoureuse à Strasbourg.

Elle est jolie. Très. Ne pleure pas. Elle est tellement tout ça. Douceur peut-être, douceur très certainement. Il ne faudrait pas m'en convaincre avant de l'avoir reçue. Mais monsieur Petitjoseph rêve de choses qui sont loin de lui et c'est très bien. Je ne vois pas comment je pourrais me couper de cette irréalité vivace puisqu'elle est le contraire de ma triste réalité. Croire en des choses qui n'existent pas est une nécessité impérieuse. Tiens, c'est nouveau ça ! Croire en la douceur présumée de cette femme est rigoureusement indispensable à mon déséquilibre. Ah d'accord ! Je comprends mieux maintenant. Et alors ? Il faudrait que ce fantasme en particulier devienne réalité, prenne corps. Il n'y aurait alors plus de nécessité, plus de manque et moins de souffrance. Un parfum de douceur devrait se répandre dans les coursives du monde. Bien sûr que non. Tristes tropiques. Une douce heureuse se terre quelque part dans un refuge où elle n'attend que moi. Moi, l'homme doucereux par nature et réconforté par la conviction. Je suis doux comme un agneau donc je suis humain est probablement mon cogito le plus abouti.

C'est cool de ta part de te préoccuper ainsi de ta succession. Madame Petitjoseph rêve de ma future embellie. Elle s'appelle Aurélie. Et pour cause. Ne fut-elle pas un temps ma muse ? Aurélie a les yeux verts et des taches de rousseur. Ma foi, cela se présente plutôt bien. Elle a également des cheveux châtain et longs. Parfait ! Il ne me reste plus qu'à la trouver. Ainsi pourrai-je un dimanche soir annoncer à mes filles que papa part avec Aurélie. Bon, il y a un risque de cataclysme, je vous l'accorde. A tel point paroxystique que ma fille Lucile se verrait pousser une verge. Heu... l'inconscient féminin n'est pas dénué de ressources symboliques, j'en conviens. Alors dis-moi un peu pour voir. Une verge à son âge, n'est-ce pas un peu déraisonnable ? Elle n'a pas dix ans !

Je touche au but, à la fin. C'est bientôt la soixante neuvième page. Je rentre chez moi parce que je n'ai pas d'autres endroits où aller. Je chiale comme une madeleine sur le trottoir. Rien à voir tellement le spectacle est affligeant. Je n'en peux plus, j'en ai assez. Dieu ? Peux-tu m'envoyer ta foudre ? Me faire disparaître de la surface ? Je n'ai plus rien à faire ici, en contrebas. Finalement, le reste m'est égal. La masculinité, travailler à l'usine sous les ordres d'un sodomite, les femmes acariâtres, l'inhumanité, les éjaculations

mondaines. Quand je pense à tout ça monsieur, je pleure. Quand je pense à ma souffrance monsieur, je pleure deux fois plus. Quand je pense qu'une nuit, j'ai pris un car avec une bande de gens qui m'ont laissé sur le bord du chemin, abandonné comme un chien au début de l'été. J'ai bien essayé de courir après en escaladant ma montagne. Par chance, je suis arrivé tout en haut. Bien obligé de redescendre un matin pour constater ma solitude d'existant. Plus personne. J'emporterai quand même mon alliance dans la tombe. Et quelques photos dans la poche intérieure de ma veste de défunt, si les pompes funèbres n'y voient pas d'inconvénient.

Je lui ai adressé un mot pour qu'elle envisage de se rapprocher de moi. Je voulais lui dire que je suis encore capable d'amour. Je lui ai avouée que je souhaitais la revoir. Disons que cela m'aurait fait plaisir après notre brève rencontre. Etes-vous déjà resté des heures et des jours à attendre des caractères noirs sur fond blanc ? Je me sens si désespéré, si inutile, si perdu. Pourtant, j'avais cru avant d'être cuit. Tiens, un oiseau vient faire cuicui sur le rebord de mon balcon. Moi aussi, je vais me mettre aux cuicuis. C'est elle pourtant qui m'a laissé sa carte de visite spontanément. C'est à ne rien y comprendre. Une femme monsieur, c'est si énigmatique. Pas de quoi en faire un mystère non plus. Peut-être était-elle une passagère clandestine qu'une porte dérobée a finie par absorber. Recherchée par toutes les polices de la planète. Cet obscur objet du désir. La voilà ressortie à l'autre bout du monde. Plouf plouf, finalement tu feras le chat. Tu comptes jusqu'à dix et tu ne me verras plus jamais. Voilà un jeu qui apprend vachement bien la vie, le désir, l'absence, le dénuement, la mort.

C'est marrant, je jubile toujours quand j'arrive au terme d'un récit. Je suis satisfait. De tout, de moi, de vous. Seul point noir sur le tableau blanc, nous. Qu'à cela ne tienne, j'aime quand même les trous du cul et les bouches entr'ouvertes. Je voudrais vous dire sinon que je peux encore vous aimer.

Maladroit. Je ne suis pas très adroit. Je n'ai plus envie de l'être. Je ne fais plus très attention. J'ai eu une tumeur dans le carafon. Tout un programme. Elle a laissé des traces de son passage dans mon subconscient. Vous savez le subconscient ? C'est la zone tampon entre l'inconscient et la conscience. Là où justement ce n'est pas très clair. Là où le linge sale trempe dans les eaux marécageuses pendant des plombes. Je suis devenu un peu gauche, par la force des choses. Je vous prie d'accepter toutes mes excuses. Madame est trop bonne ! Une chose est sûre, je ne rate plus une occasion de dire ce que je ressens. Et c'est carrément dingue le nombre de choses que je ressens. Je suis le premier surpris.

Je tourne en rond autour du pot. Je vous le concède. Il n'y a pas de vérités cachées sous le pot. Alors je continue à tourner autour sans le regarder. Les autres qui passent devant, ils soulèvent le pot avec l'espoir de recueillir une vérité. Mais je les vois, ils sont déçus. Alors ils s'en inventent. Chacun la sienne. Parce que cachée sous le pot, il y a forcément quelque chose d'indicible, d'invisible. C'est étrange cette propension. Moi, je ne vois rien et je ne cherche pas de compensation. Les autres, ils veulent absolument se rassurer. Sous le pot, il y a quelque chose qui n'existe pas. Il y a donc quelque chose. Mais quoi ? Je n'ai que cinq sens. Les autres, ils disent qu'ils nous manquent un sixième sens. Les autres, ils disent que des choses existent immatériellement. Ah ouais ? Il n'y aurait pas comme un problème là ? Il est toujours possible de délirer à l'infini, d'user de tous les

subterfuges de la rhétorique, d'invoquer Aristote le Grand et Jacques Attali, je ne vois pas comment une chose ou un être pourraient exister sans matière. Désolé. L'autre soir, à table, je demandais à ma grande fille pourquoi il y a autant d'histoires de sorcières assises sur des balais. La réponse fut limpide. Les autres, ils imaginent. C'est un bon passe-temps d'imaginer des choses qui n'existent pas.

Ainsi va ma vie, un cœur qui bat, des airs que je respire, des rots et des pets qui expulsent les airs que je fabrique dans mes turbines. C'est une usine à gaz. Je suis un producteur agréé d'airs comprimés. Un truc complexe avec des multitudes de conduites. Il y en a des bonnes et puis des mauvaises. Des zéros de conduite. Comme lorsque j'étais môme. Je désapprends à vivre, je n'ai plus les codes en tête. Il n'y a pas d'âge pour les braves. Quarante-trois ans, c'est jeune tout de même. Il est probable que je sois amené à dépasser les limites de la bienséance. Atteindre une vraie dissidence incarnée, une véritable invraisemblance. Non mais je rêve, j'hallucine.

Je touche à nouveau au but, j'arrive à bout. Difficile tout cela. Difficile de se dire qu'il faut se maintenir en vie. Pour le bien de ses enfants. Et si je n'en avais pas eu. Et si quoi ? Et si j'avais eu une autre enfance. Et si mais voilà, c'est juste comme ça. Comme cela que les choses se passent. Ne serait-il jamais possible de faire aller une trajectoire à droite plus qu'à gauche ? Un enfant ne peut rien faire. Un enfant devenu adulte ne peut faire guère plus. C'est écrit disent certains. Je vais finir par le croire. Ce n'est pas une raison pour baisser les bras, ni une raison suffisante pour les lever en l'air en signe de victoire. Il est probable que demain ressemblera à aujourd'hui. Et ainsi de suite jusqu'à ce que la mort s'en suive un très court instant. Etrange toute cette agitation. Etrange ce cœur qui ne s'arrêtera qu'une seule fois. Mouais, vraiment bof.

Ce dimanche matin, je me suis couché tard. Vers quatre heures, jusqu'à ce que la musique s'arrête. J'étais chez des amis qui ont des amis qui vivent en couple et ont des enfants. Voilà, c'est le moment ou jamais de se raconter des histoires, de se donner des nouvelles fraîches, de se mentir à nous-mêmes. Certains, peut-être tous ne vont pas très bien. Comprenez, c'est si difficile d'être heureux de nos jours. Travail, enfants, intendance, dodo. J'ai un bobo à l'âme aussi gros qu'un bonbon. Je m'endors le corps aplati. Chouette, je plonge dans la piscine municipale. Je nage tout droit vers la rive de la mort. Rien ne vaut une petite brasse coulée. Je me sens si bien dans ces eaux. Comment se fait-il ? Un homme à la nage me rejoint et me dit : "Chacun son thon". Il s'éloigne. Je continue à brasser une eau devenue plus gélatineuse et puis je me réveille. Dois-je mettre un h à ton ? L'évidence s'impose, il en faut un. Chacun son thon. C'est un homme qui me le dit. Masculin ou féminin ? Les deux ? Son thon est masculin mais à tout bien considérer, qui pourrait affirmer une chose pareille ? Soit un homme parlant de son boudin de femme, soit une femme parlant de son steak de mari. Il est vrai que nous n'étions pas très jolis tous, malgré nos tenues d'apparat. Hommes et femmes quelconques en apparence. Et pourtant, il y avait là devant mes yeux des blessures secrètes et des corps tendus qui ne demandaient qu'à vibrer. Pour peu que leurs cordes sensibles soient touchées aux bons endroits. Les envies et les refoulements s'entortillèrent, les disgrâces s'effacèrent, les corps exaltèrent la beauté des complexités intérieures. Chacun son thon, chacun sa croix. Il ne serait pas raisonnable de lorgner sur le thon du voisin. Chacun son ton peut-être, chacun sa façon de se conduire. Ton sur thon. La désespérance est partout, elle est en cela

fascinante. Voilà sur ma gauche un gilet boutonné qui laisse entrevoir une belle poitrine de femme mûre. Et sur ma droite un décolleté donnant sur des dentelles de soutien-gorge. Les vues sont imprenables. Il y a bien là en face de moi deux cuisses gainées de soie qu'une robe entrebâillée laisse apparaître. Je suis au spectacle du monde. Tiens, je vais me rendormir jusqu'à midi et faire encore des rêves extravagants. Et voilà qu'en deuxième partie, je rêve de couples échangistes. Passe-moi ta femme, prends donc mon mari, coûte rien d'essayer. Rien ne changera vraiment, la peine sera toujours la même. C'est dégueulasse comme constat, même pas la peine d'expérimenter. Je me suis définitivement réveillé à midi moins le quart, contrarié et reposé, l'esprit en paix. J'ai pris ma femme dans les bras et je l'ai serrée si fort que j'ai bien cru l'étouffer. Elle respire encore pour mon plus grand bonheur. C'est fascinant ces nuages sombres qui propagent nos parts d'ombre à l'extérieur de nous-mêmes.



Dans pas longtemps, à l'horizon d'une page, j'attaque ma dernière danse. Retour de flamenco. En souvenir d'une petite cour carrée perdue dans le cœur de Paris. Souvenir, projection dans un autre avenir que celui résolument tracé ? C'est toujours la même histoire. Que je t'aime encore, que tu m'aimes encore. Un jour, il faudrait que je prenne une caméra et que je m'interroge sur ma sexualité. Cette matière me paraît si opaque, si mystérieuse, si insondable. Je vais avancer dans cette direction, prendre les voies pénétrables. Sexe et sentiments. En imaginant qu'il reste quelque chose à exprimer d'intéressant.

☞ C'est en effet une autre façon de représenter le 69. J'ai pris un peu d'avance. Regardez bien. Lequel est au-dessus, lequel est en-dessous ? Moi, je vois le 6 dessus et le 9 dessous. Et vous ? En fait, si vous voyez le contraire, c'est inquiétant. Non, je déconne. C'est comme vous voulez, comme vous préférez. Vous êtes plutôt dessus ou dessous ? Ou bien les deux en alternance ?

Et la lumière fut. Constitutive de la matière. Je pensais ce matin avant de m'endormir sur le siège du compartiment. Qui n'avance pas finalement recule. C'est cela, la conscience humaine recule à force d'avancer trop lentement. C'est cela en effet, il y a de l'éclairage. Mais pas assez en nous-mêmes. En fait, c'est très mal éclairé à l'intérieur. Proche du noir absolu. Proche de l'incompréhensible. C'est fascinant d'essayer de comprendre comment les choses se passent. C'est tout aussi fascinant de se dire que toutes ces choses resteront à jamais incompréhensibles. C'est exactement cela. Je n'ai rien à espérer, nulle part dans l'univers. Mourir sera comme vivre, sans importance. Et la lumière s'éteindra pour nous tous. Sans regrets, il n'y avait rien d'autre à faire que de tourner en rond.

Il n'y a donc plus rien à attendre. Me voilà soudainement délivré de mon attente. Je me sens si soulagé. Dernière page. Je la trouve considérable ma voisine de compartiment.

Bourrée, que dis-je, rembourrée de charme. Elle n'est pourtant pas si jolie. Elle est juste extrêmement séduisante. Comment se fait-il ? Elle a deux petites oreilles, un instrument pour mettre de l'ordre dans ses cils, du mascara à appliquer sur les courbures ciliaires, de la crème hydratante pour s'adoucir les mains. Elle me regarde avec ses deux marrons intenses fraîchement tombés de l'arbre. Un de ses deux escarpins vient de choir sur le sol. Le pied ainsi libéré bouge devant moi, suivant le rythme du tangage. Sur chaque ongle, elle a mis un peu de rose discret. Je lui prendrais bien son pied à la demoiselle. Elle doit être thésarde, en partance pour Paris pour soutenir quelques vérités universitaires. Elle a dans sa besace des feuilles reliées formant un mémoire. Elle tire de sa musette un bouquin sur la religion, du Dieu des crétins. A moins que cela soit des chrétiens, je ne vois pas très bien dans la pénombre. Il faudrait un peu plus de lumière dans le compartiment. Viens par ici chérie tâter de ma religion. J'ai dans la réserve un bâton de berger pour ramener les jeunes agnelles dans le droit chemin. De quoi se rendre à l'office tous les samedis de la création. Et la lumière jaillit de l'ombre.

J'en ai assez de cette vie me dit-elle. J'en voudrais une autre. Ah bon ? Et laquelle ?
C'est quoi une autre vie ?

CE N'EST PAS BIENTÔT FINI ?

